This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

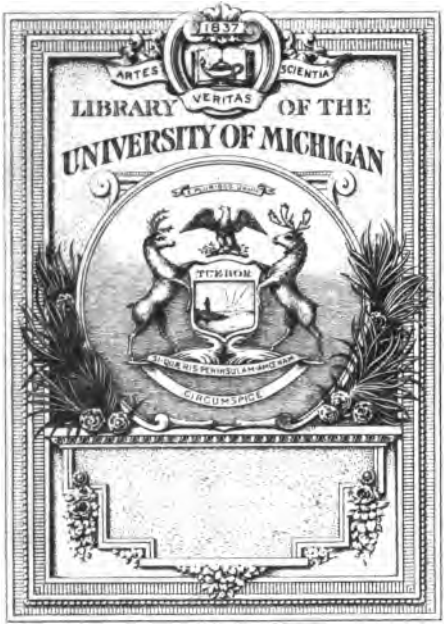
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE

848
M844m

MÉLANGES
DE
LITTÉRATURE.
IV.

DE L'IMPRIMERIE DE FAIN, PLACE DE L'ODÉON.

MÉLANGES
DE LITTÉRATURE
ET
DE PHILOSOPHIE
DU 18e. SIÈCLE;

PAR M. L'ABBÉ MORELLET,
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

TOME QUATRIÈME.

A PARIS,
CHEZ Mme. Ve. LEPETIT, LIBRAIRE,
ÉDITEUR DE LA BIBLIOTHÈQUE PORTATIVE DES VOYAGES,
Rue Pavée-Saint-André-des-Arcs, no. 2.

M. DCCC. XVIII.

Rom. hang.
Rouse
5-31-78
17264

MÉLANGES
DE LITTÉRATURE
ET
DE PHILOSOPHIE
DU 18e. SIÈCLE.

LEGS
D'UN PÈRE A SES FILLES.

Par feu M. GRÉGORY, *docteur en médecine d'Édimbourg. Traduit de l'anglais, par A. Morellet.*

AVERTISSEMENT DU TRADUCTEUR.

LE succès qu'a eu en Angleterre le petit ouvrage qu'on donne ici, nous autorise à croire que la traduction en sera bien accueillie du public.

Nous avons cependant une objection à

craindre, qui est en France d'un plus grand poids qu'ailleurs. La morale en préceptes est si rebattue et si commune, qu'il est difficile que celle-ci ait l'attrait de la nouveauté, sans lequel un ouvrage n'obtient point l'attention du public.

Sans doute les principes généraux des mœurs étant les mêmes partout, ou au moins dans tous les pays policés de l'Europe, il est impossible que l'auteur anglais ne soit pas rentré dans des routes déjà connues et fréquentées; on trouvera cependant qu'il lui reste encore beaucoup de vues fines et un grand nombre de pensées, qui, quoique communes en apparence et au premier coup d'œil, parce qu'elles sont naturelles, présenteront des côtés neufs et piquans à un lecteur sensible et attentif.

Mais, quand le mérite de la nouveauté du fond manquerait à l'ouvrage de M. Grégory, ce serait assez, sans doute, pour qu'il fût intéressant, que la forme et le ton n'en fussent pas communs: or, il nous semble que c'est un éloge qu'on peut justement donner à ces lettres. On n'y voit ni le chagrin austère qui conduit la plume de la plupart des moralistes, ni cette véhémence qui, quoique excitée par des motifs louables, manque souvent son objet, la conviction de l'esprit et la persuasion du cœur,

parce qu'elle y tend avec trop de force. On y sent au contraire un caractère particulier de douceur et de modération jusque dans l'amour de la vertu, ou du moins dans le choix et dans la tournure des raisons qu'il emploie pour l'inspirer à ses lecteurs.

Nous dirons enfin que ce petit écrit aura au moins le mérite de donner des idées justes, si non complètes, des mœurs des femmes anglaises, mœurs curieuses à connaître, et peut-être dignes d'être imitées par les femmes de tous les pays. En effet, quoique le moraliste dise ce qu'il faut faire, plus que ce que l'on fait, ses préceptes sont cependant, jusqu'à un certain point, le tableau des mœurs de sa nation. Par exemple, si sa morale est très-sévère, on en peut conclure que les mœurs de son pays ne sont pas très-relâchées; s'il prêche aux femmes une grande réserve et une extrême modestie, c'est une preuve qu'elles y sont déjà réservées et modestes. Enfin, nous croyons que nos lecteurs demeureront convaincus de la vérité de cette observation, s'ils prennent la peine de remarquer qu'en beaucoup d'endroits l'auteur anglais donne à ses filles des préceptes dont un moraliste français ne se serait jamais avisé.

Nous demandons, au reste, pardon à nos lecteurs d'avoir osé prévenir ainsi leur juge-

ment. Les motifs qui nous ont portés à prendre cette liberté, méritent quelque indulgence. Nous avons dû payer un tribut mérité à l'auteur que nous traduisons, et donner quelque idée anticipée du genre et du caractère de son ouvrage.

PRÉFACE.

Les lettres qu'on donne ici ont été écrites par un père tendre, pour l'instruction de ses filles, dans un temps où sa santé s'affaiblissait, sans aucun projet de les rendre publiques. Cette circonstance peut donner plus de poids aux conseils qu'elles renferment; car, dans le commerce intime d'un père avec ses enfans, on doit présumer qu'il ne se fait point de sacrifice aux préjugés, à la coutume et à la mode des opinions. L'amour paternel énonce ses véritables sentimens, sans déguisement et sans contrainte. Le désir qu'un père a de voir dans sa fille tout ce qui peut rendre une femme aimable, et la crainte des dangers qui résultent pour elle du succès même de ses soins, lui dictent ses conseils, et lui ouvrent les yeux sur une infinité de petites grâces et de décences fines, qui échappent au moraliste le plus délicat, quand ses spéculations ne sont pas soutenues par un intérêt pareil. Toutes les facultés de l'esprit sont en mouvement lorsqu'il s'agit de l'objet d'une si tendre affection.

La tendresse et la vigilance paternelles étaient

doublement excitées par les circonstances où se trouvait l'auteur de ces lettres. Il était, à cette époque, la seule ressource de ses filles, qui avaient perdu une mère respectable quelque temps auparavant : l'état chancelant de sa santé lui donnait les plus vives alarmes sur leur sort à venir ; et, quoiqu'il pût présumer que ses instructions et ses exemples laisseraient dans leur cœur des impressions durables, en prévoyant qu'il pouvait les laisser orphelines, il prenait tous les moyens capables de nourrir en elles ces précieuses dispositions.

L'éditeur de ce petit traité (*) a été encouragé à le donner au public, par l'accueil favorable qu'ont éprouvé les autres écrits de son père. Ceux qui ont pour titres, *Comparaison de l'Homme et des Animaux*, et *Essai sur la profession et les devoirs du Médecin* (**), ont été généralement lus ; et si les préventions de l'amitié ne sont pas tout-à-fait aveugles, il est en droit de croire que ces deux traités ont obtenu une approbation universelle.

Dans quelques-uns de ses ouvrages, l'auteur s'est proposé de perfectionner l'entendement et

(*) M. Gregory, fils de l'auteur.

(**) *The Comparative view of the state of man and other animals ; et the Essay on the office and duty of a Physician.*

le goût de son lecteur; dans d'autres, de réformer son cœur, ou de lui enseigner le véritable usage de la philosophie, en lui montrant comment il faut l'appliquer aux devoirs de la vie. Dans tous ses écrits, il a travaillé pour le bien des hommes; et, comme ceux de ses amis au jugement desquels il déférait le plus, ont pensé que celui-ci entrait dans les mêmes vues, et ne pouvait que faire honneur à sa mémoire, on a cru devoir céder à leurs désirs en le publiant.

LEGS

D'un Père à ses Filles.

MES CHÈRES FILLES,

Vous avez eu le malheur de perdre votre mère à un âge où vous ne sentiez pas toute la grandeur de votre perte, et où vous n'aviez pu retirer encore que peu de fruit de ses instructions et de son exemple. Vraisemblablement vous n'aurez plus de père, lorsque ce papier tombera entre vos mains.

Je ne puis penser, sans une grande inquiétude, à l'abandon où je vous laisserais, s'il plaisait à Dieu de disposer de moi avant que vous fussiez en âge de penser et d'agir par vous-mêmes. Je connais trop bien les hommes, leur fausseté, leur dissipation, leur froideur à remplir les devoirs de l'amitié et de l'humanité : je sais qu'ils s'occupent peu de secourir l'enfance abandonnée. Vous trouverez peu d'amis assez désintéressés pour vous rendre de bons offices en vous voyant dans l'impuissance de leur procurer des plaisirs, de contribuer à leur fortune, ou de satisfaire leur vanité.

Quelques pensées me soutiennent cependant

contre ces tristes réflexions; la confiance en cette Providence qui a veillé jusqu'à présent sur vous, les bonnes dispositions que je vous connais, et enfin la secrète espérance que les vertus de votre mère seront un héritage qui passera à ses enfans.

L'intérêt que je mets à votre bonheur, m'a déterminé à rassembler mes idées sur la manière dont vous devez vous conduire. Si je vis encore quelques années, je tâcherai de vous les rendre plus profitables, en les accommodant à la différence de vos caractères et de vos esprits. Si je meurs plutôt, vous les recevrez telles que je vais les jeter sur le papier, comme la dernière preuve de l'amour d'un père pour vous. Je me flatte qu'en ne conservant aucun autre souvenir de moi, vous vous rapellerez toujours ma tendresse, et que cette seule pensée vous engagera à donner une attention sérieuse aux conseils que je vous laisse. Je l'exige de vous avec d'autant plus de confiance, que mes sentimens sur les points les plus intéressans de la conduite et des mœurs, n'ont jamais été différens de ceux de votre mère, dont j'ai toujours respecté le goût et le jugement.

Vous devez cependant regarder les conseils que je vais vous donner comme bien imparfaits encore, par une raison; c'est qu'il y a dans

la conduite des femmes un grand nombre de délicatesses que la langue même ne saurait exprimer, et dont il n'appartient qu'à une femme de juger.

L'écrit que je vous laisse aura du moins un mérite à vos yeux : vous entendrez une fois dans votre vie les véritables sentimens d'un homme qui n'a aucun intérêt à vous flatter, ou à vous tromper.

Je jetterai mes réflexions à la suite les unes des autres sans aucun ordre étudié. Seulement, pour éviter la confusion, je les rangerai sous un petit nombre de chefs.

Vous verrez dans un petit Traité que je viens de publier, les idées honorables que je me fais des femmes, que je considère, non comme des servantes soumises aux travaux domestiques, ni comme des esclaves de nos plaisirs, mais comme nos compagnes et nos égales, destinées à adoucir nos cœurs, à polir nos mœurs; et, comme le dit élégamment Thomson, *à animer nos vertus, à nous aider à supporter les peines de la vie, et à rendre notre bonheur plus vif.*

Je ne répéterai pas ici ce que j'ai dit sur ce sujet; j'observerai seulement que, du caractère que je donne aux femmes, et de la place que je leur assigne dans la société, résultent des

règles de conduite particulières à votre sexe. Ce sont ces règles sur lesquelles je me propose de vous exposer ma façon de penser, sans parler des devoirs généraux auxquels les deux sexes sont également tenus.

Enfin, en mettant sous vos yeux le plan de conduite que je crois le plus propre à vous rendre heureuses et estimables à vos propres yeux, je ne négligerai point de vous entretenir aussi des talens et des qualités qui peuvent vous attirer le respect et l'attachement des hommes.

Religion.

Les devoirs de la religion lient également les deux sexes ; mais les hommes, par la dureté naturelle de leur cœur, et la force de leurs passions, auxquelles la licence de leur éducation donne encore plus de violence, sont portés à une plus grande dissolution de mœurs, et moins capables de certains sentimens délicats. Il y a à cet égard de grandes différences de votre sexe au nôtre. Le caractère général des femmes, une sensibilité plus grande, la modestie, la sévérité avec laquelle on les élève ordinairement, éloignent d'elles jusqu'aux tentations de certains vices grossiers auxquels nous sommes sujets, rendent ces vices plus odieux

en elles, et les disposent naturellement à la pratique des devoirs dans lesquels le cœur est principalement intéressé. Par cette disposition, jointe à la chaleur de leur imagination, elles sont plus susceptibles que les hommes des sentimens religieux.

Les femmes se trouvent souvent dans des circonstances qui leur rendent les motifs de la religion bien nécessaires pour se conduire avec courage et d'une manière convenable. Leur vie est quelquefois une vie de souffrance. Elles ne peuvent se jeter alors dans les affaires, ni se dissiper par le plaisir et la débauche, comme les hommes font lorsque le malheur les presse. Elles sont obligées de souffrir en silence des maux qu'on ignore, ou qu'on ne plaint point. Souvent elles doivent montrer un visage serein et riant, tandis que leur cœur est déchiré d'angoisses, ou plongé dans le désespoir : alors les consolations de la religion sont leur unique ressource ; et c'est principalement ce secours qui fait qu'elles supportent les chagrins domestiques avec plus de courage que nous.

Mais il y a d'autres circonstances dans l'état des femmes, qui leur rendent les sentimens de religion encore plus nécessaires. La vivacité, et peut-être la vanité, naturelles à votre

sexe, vous portent facilement à une vie dissipée, qui vous trompe en vous promettant des plaisirs innocens; mais qui, dans la vérité, épuise vos esprits, détruit votre santé, affaiblit toutes les facultés de votre âme, et souvent entraîne la perte de votre réputation. La religion, en mettant un frein à cette dissipation, et à cette rage pour le plaisir, vous met en état de trouver plus de bonheur dans ces mêmes sources, d'où l'on ne retire que de la satiété et du dégoût, lorsqu'on y puise trop souvent.

La religion est de sentiment, plutôt que de raisonnement. Les dogmes de foi les plus importans sont suffisamment clairs. Fixez votre attention sur ceux-là, et ne disputez jamais sur les autres. Si vous vous jetez dans ce chaos, vous ne pourrez jamais vous en tirer; votre caractère s'en altérera, et je suis bien trompé si le cœur même ne s'en ressent.

Éloignez de vous tous les livres et toutes les conversations qui tendent à ébranler votre croyance sur ces grands points de la religion qui servent à régler la conduite, et sur lesquels sont fondées vos espérances d'une éternelle félicité dans une vie à venir.

Ne vous permettez jamais de mêler le ridicule aux discours qui ont la religion pour objet, et n'autorisez pas les autres à prendre cette

liberté, en paraissant vous amuser de ce qu'ils disent. Cette froideur suffira seule pour arrêter en votre présence les personnes bien élevées.

Je désire que vous régliez vos opinions religieuses uniquement sur l'écriture. Embrassez celles qui y sont clairement révélées : ne cherchez point à vous éclaircir celles que vous n'entendez pas; traitez-les avec un silence décent et respectueux. Je voudrais que vous ne lussiez d'autres livres, sur les matières de la religion, que ceux qui s'adressent au cœur, qui inspirent des sentimens pieux, et qui servent à diriger la conduite, en laissant tous ceux qui tendent à vous embarrasser dans le labyrinthe obscur des systèmes et des opinions.

Ne négligez point les devoirs accoutumés de la religion, le matin et le soir. Si vous avez quelque sensibilité, ou quelque imagination, cette pratique établira entre vous et l'Être Suprême un commerce qui vous sera d'une utilité infinie. Vous y puiserez une serénité habituelle; vos vertus en seront plus fermes, et vous vous conduirez avec plus de dignité et de décence dans toutes les circonstances de la vie.

Je vous demande aussi d'assister régulièrement au service public, et de recevoir la communion aux jours accoutumés. N'omettez

jamais les exercices *publics* ou particuliers de la religion, si ce n'est pour remplir quelqu'un de ces devoirs actifs de la vie qui doivent l'emporter sur tout. Portez dans le temple un recueillement et une gravité qui puissent y servir d'exemple.

Vous trouverez souvent des personnes qui regarderont cette exactitude aux devoirs de la religion, comme un attachement superstitieux à de vaines formalités; mais, dans les conseils que je vous donne à ce sujet, j'ai en vue l'esprit dominant et les mœurs du siècle. Il y a dans nos mœurs tant de légèreté et de dissipation, et dans nos sentimens religieux, tant de froideur, que ces vices ne peuvent manquer de vous infecter, si vous ne cultivez pas et si vous ne fortifiez pas dans votre âme les sentimens opposés, en vous donnant pour la dévotion un goût habituel.

Évitez toute grimace et toute ostentation dans la pratique de la religion; elles sont le masque ordinaire de l'hypocrisie, et elles montrent toujours la faiblesse et la petitesse de l'esprit.

Ne faites point de la religion un sujet de conversation dans les sociétés mêlées. Lorsqu'on se jette sur cette matière, cherchez à détourner le discours. En même temps ne souffrez jamais qu'on insulte à vos sentimens religieux par au-

cune plaisanterie grossière; et si cela arrive, montrez le même ressentiment que vous auriez si l'on vous insultait personnellement de toute autre manière. Mais le meilleur moyen d'écarter cet inconvénient, est de vous tenir toujours vous-mêmes dans une réserve modeste sur ce sujet, et de ne jamais attaquer les sentimens religieux de personne.

Nourrissez dans votre âme une charité étendue à tous les hommes, quelles que soient leurs opinions, en pensant que la différence des vôtres aux leurs, est probablement l'effet de circonstances que vous n'avez pas ménagées vous-mêmes, et dont vous ne pouvez tirer aucun mérite.

Montrez votre respect pour la religion par des égards pour tous ses ministres, de quelque secte qu'ils soient, pourvu que leur vie ne déshonore pas leur profession; mais n'accordez jamais à aucun la direction de votre conscience, de peur qu'ils ne vous communiquent la maladie de l'esprit de parti, qui tache l'âme, et la rétrécit.

La meilleure disposition que la religion puisse vous donner, est un sentiment d'humanité répandu sur tous les malheureux. Mettez à part une certaine portion de votre revenu, que vous consacrerez à des actions de charité : mais en

cela, comme dans la pratique de tout autre devoir, évitez soigneusement l'ostentation. La vanité tourne toujours le dos à son objet. L'estime publique est une des récompenses naturelles de la vertu; ne la cherchez pas, et elle vous suivra.

Ne bornez pas votre charité à donner de l'argent : il y a une infinité d'occasions où vous pouvez montrer un cœur sensible et compatissant, et où l'on n'a aucun besoin de votre bourse. Certaines gens se laissent aller à un raffinement de sensibilité qui n'est ni vrai ni naturel, et d'après lequel ils évitent la vue des malheureux. Ne tombez pas dans cette faute, surtout pour vos amis, ou même pour vos simples connaissances. Que les jours de leur infortune où le monde les oublie et les évite soient pour vous le temps d'exercer envers eux les devoirs de l'humanité et de l'amitié. La vue de la misère humaine adoucit le cœur, et le rend meilleur. Ce spectacle abat l'orgueil de la santé et de la prospérité; et la peine qu'il cause est amplement compensée par le témoignage qu'on se rend d'avoir rempli un devoir, et par le plaisir secret que la nature a attaché à l'exercice de la compassion.

Les femmes se trompent beaucoup lorsqu'elles imaginent se faire estimer de nous par leur irréligion. Les incrédules eux-mêmes

n'aiment pas l'incrédulité dans les femmes. Tout homme qui connaît la nature humaine regarde la douceur de caractère, et la sensibilité du cœur, comme liées dans votre sexe avec les sentimens religieux : au moins considérons-nous toujours en vous l'incrédulité comme un indice de cet esprit masculin et dur, qui de tous vos défauts est celui qui nous déplaît le plus. D'ailleurs les hommes regardent la religion comme une des principales sûretés que vous puissiez leur fournir de la conservation de cette vertu des femmes, à laquelle ils mettent le plus grand intérêt. Si un homme prétend vous montrer quelque attachement, et s'efforce d'ébranler en vous les principes religieux, soyez assurées que c'est un étourdi, ou qu'il a sur vous des desseins qu'il n'ose avouer.

Vous vous étonnerez probablement de ce que je vous ai élevées dans une autre église que la mienne. Voici ma raison. J'ai regardé les différens de nos églises (*) comme n'étant d'aucune importance réelle. Votre mère avait été élevée dans la religion anglicane, et était fort attachée à ses principes. J'ai toujours eu une prévention favorable pour tout ce qu'elle aimait ; elle n'a cependant jamais désiré que vous

(*) L'anglicane et la presbytérienne.

fussiez baptisées et instruites par un ministre de la haute église. Son attention délicate à écarter tout ce qui pouvait me nuire aux yeux du monde, l'a plusieurs fois fait insister auprès de moi pour que je prisse le parti contraire ; mais je ne pouvais pas lui céder en ce genre de générosité. Quand je l'ai eu perdue, je n'en ai été que plus déterminé à vous élever dans les sentimens qu'elle avait adoptés, parce que je sentais un plaisir secret à faire tout ce qui me paraissait exprimer mon affection et mon respect pour sa mémoire. En m'efforçant, comme je vais faire, de vous indiquer les vertus que je souhaite que vous ayez, je ne vous tracerai qu'un tableau bien faible et bien imparfait de celles dont cette excellente mère était douée.

Mœurs et Conduite.

Un des plus grands charmes du caractère d'une femme, est cette réserve modeste, et cette délicatesse amie de l'obscurité, qui évite les yeux du public, et que le regard même de l'admiration déconcerte. Je ne veux point que vous soyez insensibles à la louange, vous en vaudriez moins peut-être, et certainement vous en seriez moins aimables : mais gardez-vous de vous laisser éblouir par cette admiration qui flatte si vivement le cœur des femmes.

Quand une fille cesse de rougir, elle a perdu le charme le plus puissant de la beauté. Cette extrême sensibilité, dont la rougeur est l'indice, peut être une faiblesse et un inconvénient pour notre sexe, comme je l'ai trop souvent éprouvé moi-même; mais elle est particulièrement séduisante en vous. Des pédans, qui se disent philosophes, demandent pourquoi une femme rougirait lorsqu'elle n'est coupable d'aucun crime. Il suffit de répondre que c'est la nature elle-même qui imprime la rougeur sur vos fronts, sans que vous soyez coupables, et qu'elle nous porte invinciblement à vous en aimer davantage, précisément à raison de cette aimable faiblesse. La rougeur est si loin d'être la suite nécessaire de la faute, qu'elle est la compagne ordinaire de l'innocence.

Cette modestie, si essentielle à votre sexe, doit vous porter naturellement à garder le silence en compagnie, surtout si elle est nombreuse. Les hommes de sens et d'esprit ne prendront jamais ce silence pour de la stupidité. On peut prendre part à la conversation sans prononcer une syllabe; votre maintien et votre contenance montreront que vous savez écouter, et n'échapperont point à un œil observateur.

Je souhaite que vous ayez en public de l'aisance et de la dignité, mais non pas cette assu-

rance hardie, cette contenance qui ne s'étonne de rien, et qui semble défier ceux qui ont les yeux sur vous.

Quelquefois, tandis qu'un homme vous parle, une autre personne d'un rang supérieur s'adresse à vous; évitez de montrer alors pour le dernier une attention plus grande et une préférence marquée. Votre orgueil doit vous empêcher de tomber dans la petitesse où vous pousserait la vanité. Considérez que ce serait vous rendre ridicules, et insulter un homme, seulement pour en élever un autre, qui pense peut-être qu'il vous honore beaucoup en daignant vous parler.

Dans le commerce avec les personnes du plus haut rang, ayez cette dignité modeste qui éloigne toute espèce de familiarité, et qui les empêche de sentir qu'ils sont au-dessus de vous.

Cette vivacité et cette légèreté de l'esprit, que nous appelons quelquefois *wit*, est le talent le plus dangereux que vous puissiez avoir. S'il n'est pas continuellement guidé par la bonté et par la discrétion, il vous fera beaucoup d'ennemis. Il n'est point opposé à la douceur du caractère, et à la délicatesse des sentimens; et cependant ces qualités sont rarement unies. C'est un don de la nature si flatteur pour la vanité, que ceux qui le possèdent s'en laissent

enivrer, et perdent tout empire sur eux-mêmes.

Cet autre genre d'esprit, cette originalité piquante que nous appelons *humour*, fait rechercher ceux qui en sont doués; mais il ne faut l'employer qu'avec beaucoup de précaution. L'*humour* est souvent un grand ennemi de la délicatesse, et plus encore de la dignité du caractère. Il obtient quelquefois les applaudissemens, mais jamais l'estime et le respect.

Soyez réservées, même à montrer votre simple bon sens, de peur qu'on ne croie que vous prétendez à quelque supériorité sur le reste de la compagnie.

Si vous avez quelque instruction, gardez-en le secret, surtout aux hommes, qui, généralement parlant, voient, avec une sorte de jalousie et de malignité, les femmes qui ont de grands talens et un esprit cultivé. Un homme qui a véritablement du génie et de la simplicité, est bien éloigné de cette petitesse : mais les gens de cette sorte sont rares; et, si par hasard vous en rencontrez quelqu'un en votre chemin, ne vous empressez pas de lui montrer toute l'étendue de vos connaissances; il s'en apercevra bien vite, et de lui-même, pour peu qu'il vous fréquente; et si vous avez quelque mérite, et que vous gardiez bien votre secret,

il vous en supposera plus encore que vous n'en avez réellement.

Le grand art de plaire dans la conversation, est de faire que les autres y soient contens d'eux-mêmes. Vous arriverez bien plus facilement à ce but en écoutant qu'en parlant.

Évitez la médisance, et surtout celle qui aurait pour objet les personnes de votre sexe. On taxe généralement les femmes d'être plus adonnées à ce vice que nous; je crois que c'est injustement. Les hommes s'en rendent aussi facilement coupables dès que leurs intérêts sont en jeu. Mais comme ceux des femmes se trouvent plus fréquemment en opposition, et que leur sensibilité est plus vive, leurs tentations sont plus fréquentes. Respectez donc toujours la réputation des autres femmes, surtout lorsqu'elles peuvent être vos rivales à nos yeux. Les hommes verront cette modération en vous, comme un des caractères les plus marqués d'une âme élevée.

Montrez une tendre compassion pour les femmes malheureuses, et surtout pour celles qui doivent leur malheur à la corruption des hommes. Donnez-vous le plaisir, je dirais presque l'orgueil, d'être leur asile et leurs amies, mais sans jamais avoir la vanité de vous laisser connaître comme telles.

Regardez toute espèce de grossièreté dans le discours comme honteuse en elle-même, et comme révoltante pour nous. L'équivoque est de ce genre. La liberté extrême de l'éducation des hommes leur fait quelquefois trouver de l'amusement dans un genre de propos dont ils seraient choqués s'ils sortaient de votre bouche, ou même si vous pouviez les écouter sans peine et sans mépris. La chasteté est si délicate, qu'il y a des discours qu'elle ne peut entendre sans en être souillée. Vous pouvez toujours écarter cette sorte de discours: il n'y a qu'un brutal, ou un fou, qui puisse insulter à une femme par une conversation dont il voit qu'elle souffre; et même des gens de cette espèce n'oseront pas prendre une semblable licence auprès d'une femme qui ressentira l'insulte avec la vivacité convenable. Il y a dans la vertu une dignité et une confiance intérieures qui imposent aux plus insolens et aux plus abandonnés des hommes.

On vous reprochera peut-être de la pruderie. On entend ordinairement par ce mot l'affectation d'une grande délicatesse sur certains sujets. Mais je ne veux pas que vous affectiez rien. Cette délicatesse, je veux que vous l'ayiez. Après tout, il vaut encore mieux être ridicule qu'inspirer du dégoût.

Les hommes se plaindront de votre réserve ; ils vous assureront qu'avec une conduite plus libre, vous plairiez davantage. Mais, croyez-moi, en vous parlant ainsi, ils ne seront pas sincères. Je conviens qu'en certaines occasions vous en seriez plus agréables comme société ; mais vous en seriez moins aimables comme femmes : distinction importante que beaucoup de femmes ne font point. Enfin, je veux bien que vous mettiez dans votre conversation de l'aisance et de l'ouverture ; mais je veux aussi que vous ne perdiez pas de vue les règles que je vous trace.

Ayez un respect inviolable pour la vérité ; le mensonge est un vice si méprisable, et si bas. J'ai connu quelques femmes, douées d'ailleurs d'excellentes qualités, auxquelles on ne pouvait s'en rapporter sur la relation d'aucun fait, pour peu que l'histoire eût quelque chose d'extraordinaire, ou qu'elles en fussent les héroïnes. Cette faiblesse n'était pas en elles l'effet de la fausseté, mais de la vanité, ou d'une imagination déréglée. Je ne prétends pas cependant blâmer les ornemens dont on embellit quelquefois un conte plaisant, lorsqu'on n'a pour objet que de porter la société à une gaieté innocente.

Il y a une politesse d'esprit et de manières

extrêmement séduisante dans votre sexe ; mais gardez-vous de ces attentions qui ne distinguent personne, de ce sourire insignifiant qui s'adresse à tout le monde également, et qui est la marque de l'affectation ou d'une parfaite insipidité.

Un genre d'excès commence à s'établir parmi nous, je veux dire ceux de la table, dont nos femmes sont encore plus éloignées qu'en aucun autre pays. J'espère, pour l'honneur du sexe, qu'elles ne s'y livreront jamais. C'est un vice méprisable dans les hommes ; mais dans votre sexe, il est grossier et dégoûtant au-delà de toute expression.

Tout homme qui se rappelle aujourd'hui les années de sa jeunesse, doit être frappé du grand changement qui s'est fait dans la manière de traiter les femmes. Les attentions et le respect qu'on leur montrait sont bien diminués. Leurs salons sont déserts. Après le dîner et le souper, les hommes attendent avec impatience le moment où elles se retirent. Ce n'est pas ici le lieu de rechercher pourquoi nous ne leur rendons plus ces devoirs auxquels la nature et la politesse leur donnent tant de droits. Les révolutions dans les mœurs d'un pays dépendent de causes très-différentes et très compliquées. J'observerai seulement que la conduite des femmes, dans le dernier siècle, était pleine

de réserve et de dignité. On la regarderait aujourd'hui comme ridiculement sévère et empesée : mais, quoi qu'il en soit, elles en étaient certainement plus respectées.

Une belle femme, ainsi que tous les beaux ouvrages de la nature, a son point de vue sous lequel elle se montre avec plus d'avantage. Pour trouver ce point, il faut un jugement droit et une connaissance profonde du cœur humain. Dans les mœurs actuelles des femmes, elles semblent se proposer de regagner sur nous l'ascendant qu'elles ont perdu, en déployant tous leurs charmes, en se prodiguant à nos yeux dans tous les endroits publics, en vivant avec nous avec autant de liberté et aussi peu de réserve que les hommes en ont entre eux; en un mot, en s'efforçant de nous ressembler d'aussi près qu'elles peuvent : mais le temps et l'expérience leur montreront bientôt combien cet espoir est mal fondé, et combien cette conduite est folle.

Le pouvoir d'une belle femme sur le cœur de l'homme qui a le plus de mérite, est encore au-delà de ce qu'elle-même croit en avoir. Les hommes s'aperçoivent bien qu'ils se livrent à une illusion agréable; mais ils ne peuvent ni ne veulent la dissiper. La femme elle-même peut seule rompre le charme, et changer

l'ange que nous croyons voir en une simple femme.

Il y a dans la modestie qu'on demande de votre sexe une dignité qui est votre défense naturelle contre toutes les familiarités des hommes. Antérieurement à toute réflexion, une jeune fille sent qu'il est de son intérêt de ne se laisser jamais profaner par aucune liberté, quelque légère qu'elle soit. Une belle personne a une infinité d'attraits et de moyens de plaire, auxquels les langues n'ont point donné de nom, et qui doivent être réservés à l'homme heureux qui possédera son cœur. Mais ces charmes, il n'en sera plus touché, pour peu qu'il ait de délicatesse, s'il sait qu'ils ont été connus par d'autres hommes avant lui. L'opinion qu'une femme peut permettre toutes les libertés innocentes, pourvu que sa vertu soit en sûreté, est aussi grossière que dangereuse, et a été fatale à un grand nombre de personnes de votre sexe.

Qu'il me soit permis maintenant de vous recommander de ne pas négliger la grâce, qui n'est pas tant une qualité elle-même, que la perfection de toutes les autres qualités. C'est elle qui répand un charme inexprimable sur chaque regard, chaque mouvement, et chaque mot. Sans elle la beauté même ne peut plaire. Elle est en partie acquise, en partie naturelle.

J'en parle ici en la considérant principalement comme une qualité de l'esprit. En un mot, c'est la perfection du goût dans les mœurs et dans les manières; c'est le mérite et la vertu sous la forme la plus séduisante.

Ne croyez pas, au reste, que je veuille étouffer en vous tous les mouvemens de la nature, et vous rendre entièrement artificielles. Je suis bien éloigné de cette pensée. Je désire au contraire que vous soyez de la plus grande simplicité. Je crois que vous pouvez avoir de la dignité sans orgueil, de l'affabilité sans bassesse, et de la grâce sans affectation. C'est ainsi que Milton nous dépeint Ève : *La grâce accompagne tous ses pas; le ciel est dans ses regards, et chacun de ses mouvemens respire la dignité et l'amour.*

Des Amusemens.

Chaque âge de la vie a des plaisirs qui lui sont naturels et propres. Vous pouvez vous laisser aller à vos goûts dans la préférence que vous donnerez aux uns sur les autres, pourvu que vous vous teniez dans les bornes que vous prescrit la décence convenable à votre sexe.

Il y a des amusemens qui contribuent à la conservation de la santé, comme les différentes sortes d'exercices du corps; d'autres ont un

objet d'utilité ; tels sont les différens ouvrages des femmes, et le soin des affaires domestiques. Quelques-uns ont pour but l'agrément, comme la parure, la danse, la musique et le dessin. Il y en a d'autres qui ne sont dirigés ni à l'utile ni à l'agréable, tels que les différentes sortes de jeux ; enfin la lecture qui cultive la raison, qui étend les connoissances et qui perfectionne le goût, doit être mise au-dessus des simples amusemens.

Je vous recommande surtout les exercices du corps qui vous obligent d'être beaucoup à l'air, comme la promenade et le cheval. Ils fortifieront votre constitution, et donneront de la vie à votre teint. Si vous vous accoutumez à sortir toujours en chaise et en carrosse, vous vous énerverez tellement, que vous serez bientôt dans l'impuissance de vous transporter d'une autre manière. Ces commodités, introduites par le luxe, sont, comme beaucoup d'autres, agréables quand on s'y livre avec modération ; mais insipides et funestes si on en fait des habitudes.

L'attention à votre santé est un devoir envers vous-même et vos amis. La mauvaise santé manque rarement d'avoir une influence fâcheuse sur le caractère. Souvent des femmes de beaucoup d'esprit, et qui ont une dé-

licatesse de constitution correspondante en quelque manière à celle des organes de leurs pensées, négligent trop le soin de leur santé. Leurs excès consistent à se livrer sans mesure à l'étude et à la veille, qui détruisent également la santé et la beauté.

Mais, quoique la bonne santé soit un des plus beaux présens de la nature, ne vous en vantez jamais; contentez-vous d'en jouir en silence. Nous associons si naturellement les idées de douceur et de sensibilité dans les femmes, avec celle de délicatesse dans leur constitution, que, quand une femme nous parle de sa vigueur, de son grand appétit, de sa force à supporter une grande fatigue, sa description nous donne pour elle un éloignement dont elle pourroit s'apercevoir facilement avec le plus petit degré d'attention.

L'objet qu'on s'est proposé, en vous enseignant les différens travaux des femmes, n'est point la valeur de ces petits ouvrages qui est bien peu de chose : on a seulement voulu vous mettre en état de mieux juger de leur perfection, et de les faire exécuter avec plus d'intelligence par d'autres. Ces occupations vous serviront aussi à remplir d'une manière assez agréable quelques-unes de ces heures de solitude que vous êtes nécessairement obligées de

passer à la maison. C'est un grand moyen de bonheur que les plaisirs solitaires et indépendans. En courant continuellement chercher des amusemens hors de chez vous, vous devenez à charge à toutes vos connoissances, qui se trouvent importunées de vos visites, qu'elles auroient recherchées si vous ne les aviez pas prodiguées avec si peu de ménagement.

L'économie domestique est la véritable et la principale occupation des femmes; elles y trouvent beaucoup d'occasions d'exercer leur bon sens, et leur bon goût. Si vous devenez jamais mères de famille, consacrez à ces devoirs une grande partie de votre temps et de votre attention : et ne croyez pas pouvoir vous excuser de votre négligence par la grandeur de votre fortune; car le seul avantage que la richesse puisse vous donner, est que vous vous ruinerez un peu plus tard.

Je ne sais guère quels conseils vous donner relativement à vos lectures. Vous pouvez cultiver sans inconvénient l'histoire, et parmi les autres connoissances, celles pour lesquelles la nature ou le hasard vous ont donné quelque goût : le grand livre du monde est ouvert à vos yeux, et vous offre un nombre infini d'objets variés et intéressans. Si j'étois sûr que la nature vous eût donné des principes de goût, et des senti-

mens assez fermes, pour n'être jamais altérés en vous, et pour régler toute votre conduite future, je m'efforcerais, avec le plus grand plaisir, de diriger vos études de manière à porter ce goût naturel au plus haut degré de perfection : mais quand je pense combien il est aisé d'échauffer l'imagination d'une jeune personne, et combien difficile d'affecter son cœur d'un intérêt profond et durable; avec quelle promptitude elle se livre à des sentimens recherchés, qu'elle sacrifie tout de suite à sa vanité ou à son intérêt, je me persuade que ce serait vous rendre un mauvais service que de former en vous un goût factice qui serait le fruit du travail et de l'art, et qui, ne vous ayant pas été donné par la nature, ne servirait qu'à vous rendre incertaines dans votre conduite. Je ne désire point que vous soyez autre chose que ce que la nature vous a faites; je ne veux que vous perfectionner en travaillant sur son plan. Je ne souhaite pas que vous ayez d'autres sentimens que ceux que vous tenez d'elle, et qui peuvent vous guider d'une manière uniforme et constante, si vos cœurs y sont assez fortement attachés pour qu'aucun motif ne puisse vous les faire abandonner.

L'habillement est une affaire importante de la vie des femmes. L'amour de la parure leur

est naturel, et par conséquent raisonnable. Le bon sens réglera vos dépenses en ce genre, et le bon goût vous enseignera les moyens de cacher vos défauts, et de mettre vos beautés, si vous en avez, dans le jour le plus favorable. Mais pour vous servir avantageusement de ce moyen, il faut beaucoup de délicatesse et de raison; une belle femme montre ses charmes à son plus grand avantage, alors qu'elle semble les cacher avec le plus de soin. Le plus beau sein du monde est au-dessous de celui que l'imagination sait se peindre. La parure qui a le plus d'élégance et de grâce, est toujours celle qui est la plus naturelle et la moins étudiée.

Ne bornez pas le soin de vous bien mettre, aux heures où vous paraissez en public; accoutumez-vous à une propreté continuelle, de sorte que, dans votre déshabillé le plus négligé, dans les momens où vous êtes le plus retirées, vous ne puissiez jamais être honteuses de vous montrer. Vous ne pouvez pas concevoir jusqu'à quel point nous jugeons du caractère d'une femme par son habillement. Nous y voyons sa vanité, sa légèreté, sa négligence, sa sottise, sa folie. Une élégante simplicité est pour nous une preuve de délicatesse et de bon goût.

La danse demande, sur toute chose, de

l'aisance et de la grâce. Je voudrais vous voir danser avec intérêt. Mais ne vous laissez jamais transporter par le plaisir qui accompagne cet exercice, jusqu'à oublier la décence délicate à laquelle votre sexe est toujours soumis. Beaucoup de filles dansent gaiement et dans la simplicité de leur cœur, qui laissent voir leur caractère sans s'en douter.

Je ne connais point d'amusement plus vif que le théâtre pour une personne qui a de la sensibilité ou de la gaieté; mais je suis fâché de dire qu'il y a bien peu de pièces anglaises qu'une femme puisse voir sans choquer la décence. Vous n'imaginez pas avec quelle attention les hommes vous observent dans ces occasions, et toutes les conjectures qu'ils forment sur votre manière d'assister à un spectacle. Comme les femmes les plus déréglées sont souvent celles qu'ils connaissent le mieux, ils jugent les autres d'après celles-là. Une fille vertueuse écoute des mots grossiers sans embarras, parce qu'elle n'en comprend pas le sens; mais des hommes sans délicatesse attribueront la tranquillité de son visage, à cette présence d'esprit qu'on prétend que vous possédez à un plus haut degré que nous; ou des observateurs plus méchans y verront l'assurance de l'effronterie.

Quelquefois une fille rit d'un mot libre, entraînée par l'exemple et la contagion qui accompagne le rire, sans entendre la chose dont on rit. On ne manque pas de la croire alors plus instruite qu'elle ne l'est en effet. Si elle entend, c'est encore pis; et elle se trouve dans le plus grand embarras. Sa modestie est fortement blessée en même temps qu'elle a honte de laisser voir qu'elle sent l'insulte : le seul moyen d'éviter ces inconvéniens, est de ne jamais aller à une pièce de théâtre où l'honnêteté des mœurs soit véritablement violée. Les tragédies sont communément décentes. Les impressions douloureuses qu'elles font naître, élèvent l'âme et adoucissent le cœur.

Je n'ai que peu de chose à vous dire du jeu, qui est presque inconnu aux femmes de ce pays-ci. C'est un vice ruineux, et dont on ne se corrige point. Comme il met en mouvement des passions méprisables et violentes, il est plus odieux dans votre sexe que dans le nôtre. Je ne vous interdirai point cependant toute espèce de jeux; il en est que vous pouvez regarder comme des moyens de varier vos amusemens, en observant de n'y risquer jamais que ce que vous pouvez perdre sans le regretter, et sans vous incommoder.

En cela, comme dans les points les plus im-

portans de votre conduite, que vos résolutions prises une fois soient inébranlables. Cette fermeté n'est point du tout contraire à la douceur et à la complaisance, qui sont un si grand charme dans les femmes; au contraire, un système de conduite arrêté, vous donnera encore plus d'égalité et de douceur, en même temps qu'il vous empêchera de tomber dans l'insipidité. Il vous rendra respectables à vos propres yeux, et votre caractère en aura pour nous plus de dignité.

Amitié, Amour, Mariage.

Le luxe et la dissipation, vices si répandus aujourd'hui dans le monde, en corrompant le cœur à beaucoup d'autres égards, le rendent incapable du sentiment vif d'une amitié ferme et sincère. Un heureux choix d'amis qui pourraient vous assister de leurs conseils et de leurs bons offices, serait de la plus grande importance pour vous; mais les seuls plaisirs que l'amitié donne à un cœur ouvert et sensible, sont bien suffisans pour vous engager à cultiver cet aimable sentiment.

Dans le choix de vos amis, cherchez d'abord la bonté du cœur et l'honnêteté. Si vous trouvez en eux de l'esprit et du goût, leur société vous en sera plus agréable. Vous avez des rai-

sons particulières de donner votre confiance à ceux qui vous ont montré de l'intérêt dans vos jeunes ans, lorsque vous étiez dans l'impuissance de reconnaître leurs soins. C'est une obligation que vous ne sauriez sentir trop vivement. En lisant ceci, vous penserez naturellement aux amis de votre mère à qui vous devez tant.

Si vous avez le bonheur de vous faire un ami véritable, ayez pour lui une confiance sans bornes. C'est une des maximes du siècle de ne jamais confier à personne un secret dont la découverte puisse nuire à celui qui le confie ; mais c'est la maxime d'un petit esprit et d'un cœur froid, excepté pour les personnes en qui elle est le résultat de l'expérience et de l'âge. Malgré les inconvéniens qu'une grande franchise entraîne quelquefois, vous serez plus heureuses par un caractère ouvert qui n'aille pas jusqu'à l'imprudence, que par une manière d'être réservée jusqu'au soupçon. La froideur et la défiance ne viennent que trop tôt. Ce sont des sentimens désagréables qu'il ne faut pas appeler avant le temps.

Quelque franchise que je vous conseille dans vos propres affaires, gardez inviolablement les secrets des autres. Ce sont des dépôts sacrés

qui ne vous appartiennent pas, et auxquels vous n'avez aucun droit de porter la main.

Il y a un cas dans lequel une fille doit être secrète, moins encore par prudence, que par délicatesse de sentiment. Quoiqu'il n'y ait rien de répréhensible dans l'attachement qu'elle peut prendre pour un homme de mérite, cependant la nature, dont l'autorité l'emporte sur celle de la philosophie, a lié un sentiment de honte aux premiers mouvemens de son cœur. Il se passe même beaucoup de temps avant qu'une fille bien née s'avoue qu'elle aime; et quand toutes les subtilités de son esprit à se cacher d'elle-même sont enfin épuisées, elle sent son orgueil blessé et sa modestie offensée. C'est au moins ce qui arrive toujours, lorsqu'elle n'est pas assurée que son attachement sera payé de retour.

Dans une telle situation, ouvrir son cœur à qui que ce soit, me paraît être une démarche qui s'accorde mal avec la délicatesse des sentimens d'une femme. Peut-être ai-je tort en ce point. Je vous dirai en même temps que si vous avez quelque prudence, vous devez réfléchir sur les suites d'une pareille confiance. Un secret de ce genre, quelque important qu'il soit à vos yeux, souvent ne paraîtra pas tel à votre ami, qui n'entrera pas dans vos sentimens,

ou qui les regardera comme un sujet de plaisanterie. C'est pour cette raison que les secrets d'amour sont les plus mal gardés. Mais les conséquences d'une indiscrétion peuvent être très-graves pour vous, parce qu'aucun homme qui a quelque élévation et quelque délicatesse, ne fera cas d'un cœur qui aura déjà connu l'amour pour d'autres que pour lui.

Si vous avez une amie à qui vous vouliez ouvrir votre âme toute entière, soyez sûre de son honnêteté et de sa discrétion ; que ce ne soit pas une femme mariée, surtout si elle vit bien avec son mari : il y a de certains momens où l'on s'oublie, et où la plus digne et la meilleure des femmes laissera entendre des choses qu'elle cacherait scrupuleusement en tout autre temps et à tout autre qu'à son mari. Le mari lui-même ne se croit pas obligé au secret aussi fortement que sa femme, d'autant que ce n'est pas vous-même qui le lui avez confié. Il ne se fait donc pas un grand scrupule de le laisser échapper, surtout lorsqu'il s'agit de choses qu'on est accoutumé dans le monde à traiter légérement.

Toutes choses égales, il vous sera très-avantageux à toutes deux de trouver l'une dans l'autre une amie ; les nœuds du sang et un intérêt commun doivent naturellement vous porter à

cette étroite liaison. Si vos frères sont capables d'amitié, si ce sont des hommes d'honneur et de sens, et d'un caractère sensible et vrai, ils doivent être les premiers de vos amis. La confiance que vous aurez en eux, ne sera sujette à aucune objection : vous retirerez tous les avantages que l'amitié des hommes peut procurer, en même temps que vous éviterez des inconvéniens que votre sexe trouve trop souvent dans ses liaisons avec le nôtre.

Ne faites jamais vos confidens de vos domestiques. La dignité mal entendue dégénère facilement en orgueil; et l'orgueil, qui ne peut souffrir l'égalité, repousse toujours l'amitié : il est cependant si avide de flatterie, qu'il cherche à en arracher même des gens qui sont dans sa dépendance. C'est pour cette raison que les gens orgueilleux donnent communément toute leur confiance à des valets et à des femmes de chambre. Montrez la plus grande bonté à vos domestiques. Rendez leur situation aussi heureuse qu'il est possible; mais si vous en faites vos confidens, vous les perdez, et vous vous dégradez vous-mêmes.

Ne souffrez jamais que personne s'autorise du prétexte de l'amitié pour s'écarter du respect que vous avez droit d'exiger. Ne permettez point qu'on vous presse trop vivement sur des

sujets qui vous sont désagréables, ni qu'on combatte, avec trop d'instances, des résolutions que vous avez prises avec connaissance de cause. Beaucoup de gens vous diront que l'amitié doit donner cette liberté; mais l'amitié même exige, ainsi que l'amour, une sorte de respect. Sans cela, vos amis vous aimeraient comme des enfans, et non pas comme leurs égales.

Le caractère et la sensibilité des femmes les rendent plus susceptibles de se livrer à l'amitié avec promptitude et avec chaleur. Cette disposition naturelle est si forte en vous, qu'elle vous jette facilement dans des liaisons dont vous avez bientôt à vous repentir; et c'est ce qui rend aussi vos amitiés si chancelantes et si peu durables.

Un obstacle bien grand à la sincérité et à la constance de vos amitiés avec les personnes de votre sexe, est l'opposition des intérêts de deux femmes dans ce qui touche à l'amour, à l'ambition, à la vanité. Il paraît, à la première vue, que cette seule circonstance doit vous faire préférer les liaisons avec des hommes. Parmi les avantages qui résultent du commerce des deux sexes, on peut compter ce désir de plaire, que l'un et l'autre y puisent également, et dont l'effet est que chaque sexe emprunte et

reçoit, au moins en partie, les bonnes qualités de l'autre. Comme les intérêts ne sont pas les mêmes, il n'y a dans ce commerce ni jalousie, ni rivalité. L'amitié d'un homme pour une femme, même alors qu'il n'y a point d'amour entre eux, est toujours mêlée d'une tendresse qu'il n'a point pour un autre homme. Il a le sentiment du droit que votre faiblesse même vous donne à ses bons offices et à sa protection. Il se croit plus fortement obligé de vous servir, de répondre à votre confiance par un secret inviolable, et il s'honore de cette obligation.

Que ces avantages de l'amitié des hommes ne vous empêchent pas d'être circonspectes dans votre choix. Des milliers de femmes d'un excellent caractère et de beaucoup de mérite, ont été perdues par des hommes qu'elles ont approchés d'elles sous le prétexte de l'amitié. En supposant dans un homme la probité et l'honneur au plus haut degré, son amitié pour une femme tient de si près à l'amour, que si elle a quelques charmes dans sa personne, elle aura bientôt pour amant celui qu'elle ne voulait que pour ami.

Je dois, à cette occasion, vous prévenir contre cette faiblesse, si commune parmi des femmes vaines, qui leur fait regarder comme épris de leurs charmes tout homme qui leur montre

quelque attention particulière. Leur sottise se découvre dans ces occasions par les airs ridicules qu'elles se donnent, tandis que l'homme qu'elle se flattent d'avoir subjugué, n'a peut-être pensé à elles que cette fois-là.

Il y a une sorte de galanterie insignifiante que quelques hommes pratiquent, et qui est absolument sans conséquence, comme vous vous en apercevrez bien vite avec le moindre discernement. Ils vous suivent aux endroits publics, et vous sont de quelque utilité par beaucoup de petites attentions auxquelles des hommes de plus de mérite, ou n'entendent rien, ou n'ont pas le temps de se livrer, ou dédaignent de se soumettre. Ne rejetez point ces petits égards qu'ils ont pour toutes les jolies femmes qu'ils connaissent. C'est un genre de familiarité que vous pouvez permettre, en conservant toujours assez de dignité pour l'arrêter, lorsque vous vous apercevrez qu'il pourrait aller trop loin.

Il y a d'autres hommes bien différens de ceux-là, dont vous pouvez aimer et rechercher la compagnie; je veux dire les gens d'esprit et de goût, dont la conversation est, à beaucoup d'égards, bien au-dessus de celle que vous pouvez trouver dans la société des personnes de votre sexe. Ce serait une sottise de vous priver d'une liaison agréable et utile, uniquement parce que

des oisifs prétendront qu'un homme de cette espèce est votre amant; car il peut aimer à vivre avec vous sans avoir aucune idée d'amour en tête.

Les personnes dont le caractère et les goûts ont quelque analogie, recherchent naturellement la société les uns des autres sans avoir aucun projet d'une liaison plus étroite. Mais comme ce rapport donne souvent naissance à un sentiment plus vif que celui de l'amitié, il est de la prudence d'une jeune personne de veiller beaucoup sur elle-même, de peur que son cœur ne se trouve engagé avant qu'elle s'en soit aperçue. Je crois pourtant, qu'au moins dans ce pays-ci, les femmes n'ont pas beaucoup de cette sensibilité qui dispose à un pareil attachement : ce qui est communément appelé amour parmi vous, n'est guère que de la reconnaissance, et une préférence pour l'homme qui vous a préférées vous-mêmes. Vous n'avez souvent qu'un peu d'estime, et une faible affection pour celui que vous épousez; et, en effet, il faut qu'une femme ait un grand fonds de sensibilité naturelle, et que le hasard et la fortune la servent bien, pour lui faire faire un mariage d'amour.

C'est une maxime reçue des femmes, et très-sage en effet, que ce n'est pas à elles à com-

mencer d'aimer; qu'elles ne doivent éprouver ce sentiment qu'en conséquence de l'attachement qu'on a déjà pris pour elles. Maintenant si nous supposons une femme raisonnable et de bon goût, elle ne trouvera guère d'hommes qui méritent son estime. Dans ce petit nombre, c'est un grand hasard si quelqu'un la distingue. L'amour, au moins chez les hommes, est infiniment capricieux, et ne se fixe pas à l'objet vers lequel la raison voudrait le conduire. Enfin, si un homme de ce caractère prenait pour elle de l'attachement, il est encore très-difficile que ce soit celui pour lequel son cœur penche le plus.

La nature ne vous donnant donc pas, comme à nous, le choix sur un grand nombre d'objets, vous a sagement douées d'une facilité plus grande à plier votre goût, et à diriger votre attachement. Quelques qualités agréables méritent à un homme, de votre part, un peu de bienveillance et de cette amitié qu'on a pour beaucoup de personnes. Dans le commerce qui s'établit entre vous et lui, il prend du goût pour vous. Lorsque vous vous en apercevez, vous en avez de la reconnaissance : cette reconnaissance vous conduit à lui accorder quelque préférence; et cette préférence, après un peu de temps, devient de l'attachement, surtout

si votre inclination est traversée par quelques obstacles ; car ce sont les obstacles qui animent et qui nourrissent l'amour dans les deux sexes, mais surtout dans le vôtre. Si l'inclination des femmes n'était pas excitée par la contradiction, je crois que sur mille, à peine en trouverait-on une qui eût le moindre amour pour l'homme auquel elle s'unit.

Un homme qui a quelque délicatesse, épouse ordinairement une femme parce qu'il l'aime plus que toute autre. Une femme, avec autant de délicatesse, l'épouse parce qu'il lui a donné la préférence, et parce qu'elle l'estime. Mais si un homme s'attache malheureusement à une femme dont le cœur est préoccupé d'un autre objet, son attachement, au lieu de lui obtenir un tendre retour, est un tort pour lui; et s'il persiste à vouloir la ramener, et à l'importuner de sa passion, il se fait haïr et mépriser.

Les effets de l'amour dans les hommes sont différens, d'après leurs différens caractères. Un homme artificieux sait les imiter tous assez bien, pour tromper une jeune personne d'un cœur ouvert, généreux et sensible. Tout son esprit et tout son mérite ne suffiront pas à lui faire éviter le piége. Une âme noble et élevée est dans l'impuissance de soupçonner et de démêler l'artifice dans l'obscurité dont il se couvre, et

dans les sentiers tortueux qu'il suit pour arriver à son but.

Voici, je crois, les remarques les moins équivoques d'une passion honnête, et les plus difficiles à contrefaire. Un homme qui aime avec délicatesse, trahit souvent sa passion par le trop grand soin qu'il a de la couvrir, surtout lorsqu'il n'a que peu d'espoir de réussir. Le véritable amour se cache toujours, et ne se flatte jamais du succès. Il rend l'amant non-seulement respectueux, mais excessivement timide dans sa conduite avec la femme qui en est l'objet. Pour cacher la crainte qu'elle lui inspire, il affecte quelquefois le ton de la plaisanterie; mais il la soutient mal et de mauvaise grâce, et retombe promptement dans le sérieux, et même dans une espèce de stupidité. Il exagère dans son imagination toutes les perfections de l'objet qu'il adore, est aveugle à tous ses défauts, ou les convertit en beautés. Comme un coupable, il cherche à tromper tous les yeux, et croit y réussir en évitant de remplir, envers la femme qu'il aime, les devoirs les plus communs de la politesse.

Son cœur et son caractère s'améliorent par son attachement; ses manières en deviennent plus douces, et sa conversation plus agréable : mais c'est seulement loin des yeux de sa mai-

tresse : car en sa présence, l'embarras et la défiance de lui-même le font toujours paraître avec désavantage. Si le charme dure long-temps, son courage s'abat, son âme perd son activité, sa vigueur, et tout ce qu'elle avait de mâle et de grand. Thompson, dans son Printemps, a fait un tableau fidèle et touchant de cet état.

Quand vous aurez observé dans un homme les symptômes que je viens de décrire, pensez sérieusement à la manière dont vous voulez vous conduire avec lui. Si son attachement vous est simplement agréable, laissez-vous aller à ce que vous inspireront la nature, la raison et le sentiment. Si l'amour s'est emparé de votre cœur, ne le lui laissez jamais apercevoir tout entier, quand même vous seriez déterminée à l'épouser. Montrez-lui seulement la préférence que vous lui accordez; c'est tout ce qu'il est en droit d'exiger de vous. S'il a quelque délicatesse, il ne vous demandera rien de plus pour l'amour de vous; et, s'il est raisonnable, pour l'amour de lui-même. C'est une triste vérité, mais je dois vous la dire; un amour violent ne peut subsister, ou au moins ne peut être exprimé long-temps de suite des deux côtés. La satiété et le dégoût surviennent bientôt infailliblement, et sans qu'on s'aper-

çoive par où. La réserve seule prévient cet inconvénient; et c'est aux femmes que la nature en a imposé l'obligation.

Si un homme vous donne des preuves marquées de son attachement, et que vous sentiez que votre cœur lui sera toujours fermé, traitez-le avec honnêteté, avec douceur, et avec la même générosité que vous espérez de celui qui engagera un jour vos affections; ne le laissez pas languir dans une attente malheureuse, et faites-lui connaître vos sentimens.

Quelque grandes que soient les illusions du cœur, il ne vous aimera pas long-temps sans espérance, et vous avez cent moyens de la lui faire perdre. Par exemple, vous pouvez mettre dans votre conduite avec lui une familiarité facile qui lui fera clairement comprendre, pour peu qu'il ait de discernement, qu'il n'a rien à attendre de vous.

Si votre caractère s'oppose à l'emploi de ce moyen, vous pourrez lui faire apercevoir que vous évitez à dessein sa société, à moins que ce ne soit un homme dont vous vouliez conserver l'amitié, parce que vous pourriez le perdre en même temps comme amant et comme ami. En ce cas chargez quelque ami commun de lui faire connaître vos intentions. Enfin, si aucune de ces méthodes ne vous convient, au

moins n'évitez pas les occasions de le laisser s'expliquer lui-même à vous. Ce serait une injustice et une barbarie. S'il vous conduit à une explication, donnez-lui une réponse douce et polie, mais ferme et décidée. Dès qu'il connaîtra vos sentimens, s'il a de l'esprit et de la délicatesse, il ne vous fatiguera plus de sa passion, et ne cherchera pas d'intercesseur auprès de vous; moyen qu'une âme élevée dédaignera toujours d'employer. Il ne sollicitera pas, par des supplications et des soupirs, une compassion qui l'humilierait presqu'autant que vos mépris. En un mot, vous pourrez briser son cœur, mais non pas l'avilir; car la délicatesse des sentimens est toujours jointe à une grande hauteur d'âme qu'il est presque impossible d'abaisser, même alors qu'elle se cache sous les apparences de la modestie et de la douceur.

S'il y a des cas où une femme peut être coquette sans que sa conscience puisse lui en faire le moindre reproche, c'est lorsqu'un homme évite à dessein de lui faire aucune ouverture de ses sentimens, jusqu'à ce qu'il soit parfaitement assuré qu'elle y répond. C'est au fond vouloir faire perdre aux femmes un privilége qu'on ne peut pas leur contester, le droit de refus. Les réduire à s'expliquer elles-mêmes

les premières, c'est leur faire violer la modestie et la délicatesse de leur sexe, et intervertir l'ordre de la nature. Vanité misérable d'un homme, qui n'a pour objet que de dégrader la personne même dont il désire de faire sa femme.

Il est d'une extrême importance pour vous de distinguer si un homme qui semble vous aimer, diffère de s'expliquer par un pareil motif ou par la timidité inséparable d'un véritable attachement. Dans le premier cas, vous ne pouvez pas le traiter trop mal. Dans le second, il mérite de votre part beaucoup de bonté; et la plus grande que vous puissiez lui montrer, si vous êtes déterminées à ne pas écouter ses propositions, est de le lui faire connaître le plus tôt qu'il vous sera possible.

Je sais que beaucoup de femmes prétendent excuser une conduite différente, en prétextant leur ignorance, ou du moins l'incertitude où elles sont des véritables sentimens d'un homme. Elles peuvent avoir quelquefois raison. D'autres font valoir la décence à laquelle leur sexe est obligé, et la loi qu'on leur fait de traiter tous les hommes de la même manière, et de ne jamais regarder comme amant que celui qui s'est déclaré tel. Dans les idées que je me fais de la réserve et de la modestie à laquelle votre sexe

est obligé, je suis peut-être plus sévère qu'aucune femme; mais je ne craindrai pas de dire qu'il faut que ce devoir cède lorsqu'il est en opposition avec les vertus d'un ordre supérieur. La reconnaissance, la justice et l'humanité parlent toutes hautement en faveur de celui qui vous a préférées, et dont les faiblesses et les torts sont l'effet de cette même préférence. Mais la vanité et le plaisir d'être admirées sont des passions si fortes en vous, que vous faites toujours un grand sacrifice en perdant un amant; et que vous retardez cette perte tant que vous pouvez, jusqu'à ce que toutes les ressources de la coquetterie soient épuisées, et qu'il vous force à une explication. Vous voulez conserver l'amour en voyant l'amant avec indifférence, et même avec mépris.

Mais la plus profonde et la plus artificieuse coquetterie est celle qu'emploient quelquefois des femmes de beaucoup d'esprit pour fixer le cœur d'un homme qui a leur estime et celle du public, et qu'elles sont bien résolues de n'épouser jamais. Sa conversation les intéresse, et son attachement flatte leur vanité. Elles peuvent se faire une gloire de lui voir ruiner pour elles sa fortune, sa réputation et son bonheur. Dieu me préserve de penser que toutes les femmes sont ainsi faites! J'en connais plusieurs qui ont des

principes et une âme assez élevée pour être bien au-dessus de cette indigne et criminelle vanité.

Une femme honnête, qui ne peut pas rendre amour pour amour, peut toujours faire de son amant un ami solide et tendre, pourvu qu'il soit homme raisonnable, ferme et vrai. Si elle s'explique avec une généreuse franchise, il sentira le coup comme homme, mais il le recevra aussi en homme : il souffrira en silence. Il continuera de l'estimer, mais il cessera de l'aimer ; car, quoique l'amour demande peu de nourriture, et puisse facilement en être surchargé, il ne vit pourtant pas de rien : il la verra bientôt comme une femme mariée ; et, sa passion éteinte, son cœur généreux conservera toujours pour une personne qu'il a aimée, et dont il n'a reçu que de bons traitemens, des sentimens bien plus tendres que pour tout le reste de son sexe.

S'il n'a dit son secret à personne, il a sans doute droit à votre discrétion. Une femme qui a un attachement malheureux, peut le confier, parce que c'est son affaire à elle seule. Mais, si elle a quelque reconnaissance et quelque générosité, elle ne trahira jamais un secret qui ne lui appartient pas.

La coquetterie des hommes est plus crimi-

nelle que celle des femmes, à raison même de ce qu'elle est plus pernicieuse ; mais elle est rare dans ce pays-ci. Très-peu d'hommes travaillent à obtenir ou à conserver le cœur d'une femme, à moins qu'ils n'aient sur elle des vues honnêtes ou malhonnêtes. Occupés d'affaires, d'ambition et de plaisirs, ils ne se donnent pas la peine de faire naître l'amour d'une femme uniquement pour satisfaire leur vanité, ou pour triompher d'un cœur innocent et sans défense. On n'a jamais beaucoup d'ardeur à faire ce qu'on peut facilement. Un homme qui a de l'adresse et de l'esprit, s'il n'est pas arrêté par l'honneur et l'humanité, peut soumettre les cœurs d'un grand nombre de femmes à la fois, et conduire ses affaires avec tant d'art, qu'il sera impossible à aucune de le faire expliquer nettement.

Cette ambiguité de conduite, cet art de tenir l'esprit en suspens, est le grand secret de la coquetterie dans les deux sexes. Il est bien plus cruel de la part des hommes, parce qu'ils peuvent le porter aussi loin, et le soutenir aussi long-temps qu'il leur plaît, sans qu'une femme soit pour cela en droit de s'en plaindre, tandis que l'homme qui est victime de la coquetterie d'une femme, peut briser sa chaîne, ou la for-

cer de s'expliquer aussitôt qu'il ne peut plus supporter sa situation.

Je me suis étendu davantage sur ce sujet, parce que le temps approche pour vous de mettre ces leçons en usage, et que, sans expérience encore, et sans connaissance du monde, vous touchez à l'âge des passions avant que votre raison soit assez avancée pour vous soutenir contre leur violence. Tout ce que je demande pour vous, est que vous ayez assez de générosité pour ne tromper personne, et assez de discernement pour ne pas vous laisser tromper.

Une femme, dans ce pays, peut aisément écarter les premières impressions de l'amour; et, soutenue par la prudence et par quelque délicatesse, défendre son cœur jusqu'à ce qu'elle ait trouvé un homme dont le mérite et l'attachement puissent justifier son retour. Vos cœurs, en effet, peuvent résister au plus grand mérite : ce peut être un malheur pour vous, mais non pas votre faute. En ce cas, ce seroit une injustice égale, et pour vous, et pour l'homme qui vous aime, de lui donner votre main, quand vous sentez de l'éloignement pour lui. Mais vous serez véritablement malheureuses si vous vous permettez un attachement avant d'être sûres du retour, ou, ce qui

est cent fois pis encore, si l'objet de cet attachement manque des qualités qui seules peuvent assurer le bonheur dans l'état du mariage.

Je ne sais rien de plus propre à faire mépriser une fille, que la persuasion que l'état du mariage est absolument nécessaire à son bonheur. Ce sentiment a quelque chose de grossier, et il est faux, comme des milliers de femmes l'ont éprouvé. Mais en le supposant vrai, cette opinion dans une jeune personne, et l'impatience de se marier, qui en est la suite, sont les plus grands obstacles qu'elle puisse trouver à s'établir heureusement.

N'allez pas conclure de là que je ne souhaite pas que vous soyez mariées. Je crois, au contraire, qu'on peut arriver, dans le mariage, à un bonheur qu'aucun autre état ne donne. Je sais combien est triste la situation d'une vieille fille négligée de tout le monde et sans appui. Je n'ignore pas que le chagrin et l'aigreur viennent bientôt altérer son caractère; et je connais la grande difficulté qu'il y a pour elle de passer, avec dignité et avec sérénité, de ce période de la vie où sa jeunesse et sa beauté lui attiraient l'admiration et le respect, au silence et à l'obscurité de la retraite où la conduit le déclin des ans.

Je vois des filles qui, avec de l'activité, de

la force d'âme et de l'esprit, s'avilissent elles-mêmes en se livrant à une dissipation qui sied mal à leur âge. Elles se rendent ridicules, tantôt en s'obstinant à partager les plaisirs et la société de jeunes personnes dont elles seroient les grand'mères; tantôt en importunant leurs connaissances par l'envie de se mêler de leurs affaires; d'autres fois enfin, en ne s'occupant que de répandre la médisance et le scandale. Tous ces défauts sont l'effet de l'excès même de cette activité qu'elles auraient employée dans la conduite d'une maison et d'une famille, et qui en auraient fait des membres utiles et respectables de la société.

J'en vois d'autres dans le même état, modestes, douées de sens, de goût et de délicatesse, et de toutes les vertus douces qu'une femme peut avoir, mais d'un caractère faible et timide, et se laisser tomber dans l'obscurité et le néant, et perdre par degrés toutes leurs qualités aimables, uniquement parce qu'elles ne se sont pas donné, pour compagnon de leur vie, un homme de mérite qui eût connu tout ce qu'elles valent, qui eût développé leurs bonnes qualités cachées, et les eût fait voir dans un jour avantageux, qui eût soutenu leur faiblesse, et qui, par sa tendresse, les eût forcées, pour ainsi

dire, de faire en même temps et leur bonheur et le sien.

En un mot, je suis d'opinion que l'état du mariage est le plus heureux de tous entre des personnes que l'estime et l'attachement réciproque ont unies, et que les femmes en particulier en sont plus respectables aux yeux du monde, et plus utiles à la société; mais j'avoue que je ne suis pas assez patriote pour vous conseiller jamais de vous marier par le motif du bien public. Le seul qui doive vous y déterminer est votre propre bonheur. En vous donnant ces conseils, mon cœur palpite de la douce espérance que vous vous rendrez dignes de quelque homme estimable qui connaîtra ce que vous valez. Mais le ciel vous préserve de renoncer jamais à la liberté et à l'indépendance du célibat, pour devenir les esclaves des caprices d'un tyran ou d'un sot.

Voilà ce que j'ai toujours pensé; et j'ai cru par cette raison que c'était une justice de ma part de vous laisser une fortune assez indépendante, pour que vous ne fussiez jamais exposées à faire, par nécessité, une démarche que vous n'auriez pas faite par choix, en subissant la mortification si cruelle pour une femme qui a du sentiment, que celui qui l'épouse croie lui faire un honneur et une faveur en l'épousant.

Si je vis assez pour vous voir arrivées à cet âge où vous serez capables de choisir par vous-mêmes, mes sentimens seront bien étrangement altérés, si je n'agis pas avec vous d'une manière tout opposée à celle que suivent beaucoup de parens, en gênant leurs filles dans leur choix. J'ai toujours pensé qu'à cette époque l'autorité paternelle n'a plus lieu.

J'espère que je vous traiterai toujours avec assez de tendresse et de confiance, pour que vous me regardiez comme votre ami. C'est en cette qualité seulement que je me croirai autorisé à vous donner des conseils; et je me regarderais comme très-coupable si, en vous les donnant, je ne me dépouillais pas de toute vanité, et de tout préjugé en faveur de mon opinion. Si vous ne les suivez pas, je ne cesserai pas pour cela de vous aimer comme mes enfans; et en regardant le droit que j'avais à votre obéissance comme expiré, je ne me croirai pas dégagé des devoirs que m'imposent envers vous la nature et l'humanité.

Vous imaginerez, peut-être, qu'en vous recommandant de ne pas fréquenter les assemblées publiques, cette réserve pourra vous faire perdre les occasions d'être connues des hommes qui pourraient avoir des vues sur vous : ce ne serait pas là mon objet. Je ne vous conseille la

vie retirée que parce que je la crois propre à vous rendre plus respectables et plus aimables à nos yeux. Je ne crois pas d'ailleurs qu'on puisse se connaître assez dans les lieux d'assemblées : on n'y voit que la figure et l'extérieur. Ce n'est que dans la société particulière et dans la liberté de la conversation facile qu'on peut s'observer d'une manière assez suivie ; et ce moyen, je ne veux pas que vous évitiez jamais de vous en servir. Si vous ne vous laissez pas connaître, vous ne pouvez pas espérer de trouver dans le mariage un attachement véritable. L'amour est très-rarement l'effet du premier coup d'œil, ou au moins en ce cas il est fondé sur un motif bien insuffisant, et que la raison ne saurait approuver. Le véritable amour est établi sur l'estime et sur le rapport des goûts et des sentimens, et il ne s'empare du cœur qu'insensiblement et par degrés.

Je vais vous donner encore un conseil auquel je vous prie de faire une grande attention. Avant que votre cœur s'engage le moins du monde avec aucun homme, examinez scrupuleusement votre caractère, vos goûts et vos sentimens. Arrêtez bien dans votre esprit, quelles sont les choses que vous souhaitez pour votre bonheur dans l'état de mariage ; et, comme il est presque impossible que vous trouviez tout

ce que vous souhaiteriez, déterminez au moins avec vous-mêmes, et d'une manière bien fixe, ce que vous considérez comme essentiel, et ce que vous pouvez sacrifier.

Si votre cœur, disposé par la nature, à l'amour et à l'amitié, est doué de cette sensibilité excessive qui peut vous conduire à tout ce que ces attachemens ont de plus délicat et de plus recherché; au nom du ciel, et si vous faites quelque cas de votre propre bonheur, résistez, autant que vous pourrez, à ces dangereuses dispositions. Si elles sont trop profondément enracinées en vous, ce qui est un grand malheur pour les personnes de votre sexe, en ce cas je ne vous connais qu'une ressource; c'est d'avoir assez de courage pour supporter les inconvéniens qui suivent le célibat, et pour résister aux tentations de la vanité, et aux persécutions de vos amis (car vous aurez perdu le seul de vos amis qui ne vous ait jamais persécutées).

Mais si vous trouvez, après vous être bien examinées, que le mariage vous est absolument nécessaire (en cachant avec soin cette opinion, pour les raisons que je vous ai dites plus haut), évitez, comme un poison fatal, tous les livres et toutes les conversations qui allument l'imagination, qui attendrissent et amollissent le cœur, et qui vous transportent en idée hors

de l'état commun de la vie. Si vous vous écartez de cette règle, vous verrez s'élever dans vos cœurs un combat terrible de passions, qui fera votre malheur.

Si ces idées se sont une fois emparées de votre esprit, et que vous vous y refusiez dans le choix d'un époux, en vous mariant par des vues d'intérêt et comme presque tout le monde, vous ne pourrez jamais les écarter tout-à-fait, et elles empoisonneront pour vous l'état du mariage : au lieu de trouver dans un mari une âme sensible et délicate, un égal, un ami, un amant, vous serez excédées de son insipidité et de sa pesanteur, choquées de sa grossièreté, ou blessées de son indifférence. Vous ne trouverez personne qui vous plaigne, ni même qui comprenne ce que vous lui direz de vos maux. Vos maris ne vous traitant pas durement, et ne vous refusant rien de ce qui sera convenable à l'état de votre fortune, le monde vous regardera comme des femmes déraisonnables, qui ne méritez pas d'être heureuses, si vous ne l'êtes point. Pour éviter donc tous ces malheurs, si vous êtes déterminées à vous marier, à tout événement, je vous conseille de vous refuser à toutes sortes de lectures et de plaisirs, qui peuvent affecter fortement le cœur et l'imagination, et de vous borner en ce genre à ce qui

peut exercer votre esprit, ou entretenir votre gaieté.

En ceci pourtant je n'ai point pour objet de régler vos goûts. Je ne veux que vous convaincre de la nécessité de connaître bien les penchans de votre âme, connaissance qui, quoique facile en apparence, manque communément à votre sexe sur beaucoup d'articles importans de la conduite de la vie, et en particulier sur celui dont je parle. Il n'y a point de qualité que je désire plus vivement pour vous, que cet esprit recueilli et décidé, qui peut se reposer sur lui-même, qui sait discerner en quoi consiste le bonheur véritable, et y tendre avec une ferme résolution. En affaire, suivez les avis de ceux qui les entendent mieux que vous, et en qui vous pouvez vous confier : mais en matière de goûts, dont vous seules pouvez être juges, ne consultez pas même vos amis, mais seulement votre propre cœur.

Si vous vous apercevez qu'un homme ait des vues sur vous, avant que votre cœur s'engage, tâchez de tirer de vos amis, avec prudence et discrétion, toutes les informations qu'ils pourront vous fournir sur sa réputation de bon sens, de probité, son caractère, sa fortune, sa famille. Sachez s'il est connu par ses talens et son mérite, ou s'il passe pour un sot ou un lâche,

et s'il y a dans sa famille quelque maladie héréditaire.

Lorsque vos amis vous auront instruites sur tous ces points, ils auront rempli leur devoir. S'il vont au-delà, c'est qu'ils n'auront pas pour vous la déférence qu'ils vous doivent, et dans laquelle vous les tiendrez si vous voulez vous conduire avec la dignité qui vous convient.

Quelles que soient vos vues en vous mariant, prenez toutes les précautions possibles pour qu'elles ne soient pas trompées. Si c'est la fortune et les plaisirs : un ample douaire, et la garde-noble de vos enfans, en cas de mort de votre mari, ne sont pas des moyens suffisans. Il faut que vous ayez de l'aisance pour vous-même, et votre vie durant; et la principale sécurité que vous puissiez avoir pour cela, est celle que vous pouvez vous donner vous-mêmes en épousant un homme d'un cœur bon et généreux, qui, ayant le mépris de l'argent, vous laissera vivre où vous pourrez trouver le plaisir, et avec l'aisance et la recherche dont vous avez désiré de jouir en vous mariant.

Par tout ce que je vous ai dit, vous pouvez voir facilement que je ne prétends point vous montrer l'homme que vous devez choisir; mais je puis, avec plus de confiance et de liberté, vous

faire connaître celui que vous ne devez pas prendre.

Ne vous donnez point à un homme qui puisse transmettre à vos enfans une maladie héréditaire, et surtout la folie, la plus terrible de toutes. C'est le comble de l'imprudence de courir un pareil risque; et j'ajoute que c'est un crime très-grand.

N'épousez jamais un sot : c'est le plus intraitable des animaux; il n'est conduit que par la passion et le caprice, et il est incapable d'entendre la voix de la raison. Votre amour-propre serait continuellement mortifié d'avoir un mari pour lequel vous seriez toujours dans la crainte et dans la confusion, dès qu'il ouvrirait la bouche en compagnie. Mais un inconvénient plus grand encore est qu'un sot passe sa vie à craindre qu'on ne pense que sa femme le gouverne : il devient par là impossible de le conduire, et il fait cent choses absurdes et désagréables pour vous, par la seule envie de montrer qu'il est le maître de les faire.

Un libertin est toujours mari soupçonneux, parce qu'il n'a connu que des femmes abandonnées. Il communique souvent aussi des maladies honteuses à sa femme et à ses enfans.

Si vous avez vous-mêmes quelques sentimens de religion, n'épousez point des hommes qui

n'en aient pas. Avec quelque bon sens, ils seraient bien aises de trouver en vous de la religion, pour eux-mêmes, et pour leurs enfans et leurs domestiques; mais ils vous en estimeront moins. Si ce sont des hommes faibles, ils vous persécuteront et vous excéderont, en attaquant sans cesse vos principes. Si vous avez des enfans, vous aurez la douleur amère de voir tous vos efforts pour les former à la piété et à la vertu, et pour assurer leur félicité présente et future, trompés et tournés en ridicule.

Comme le choix d'un époux est l'affaire de votre vie la plus importante à votre bonheur, je me flatte que vous y mettrez la plus grande circonspection. Ne suivez point en cela un premier mouvement de passion, que vous honoreriez mal à propos du nom d'amour. Le véritable amour n'est pas l'ouvrage du caprice et du moment; il est fondé sur la nature, sur des vues honnêtes, sur la vertu, et sur l'analogie des goûts et la sympathie des âmes.

Avec ces sentimens, vous ne vous marierez point si vous ne pouvez point avoir, dans l'état de mariage, l'aisance et la fortune qui sont nécessaires, tant à votre bonheur qu'à celui de votre mari. Ce point ne peut être déterminé que par les goûts de tous deux. La générosité vous défend de prendre avantage de l'attache-

ment de l'homme qui vous aime, pour le jeter dans la misère ; et s'il a quelque sentiment d'honneur, il renoncera au plaisir qu'il peut trouver à vous posséder, plutôt que de vous épouser pour vous rendre malheureuses. Au reste, votre fortune sera suffisante si elle peut remplir vos désirs.

Je finirai en écartant une difficulté qui arrête souvent les jeunes personnes qui pensent à se marier. Que deviendra, disent-elles, cette réserve, cette dignité qui arrêtaient toutes les familiarités, qui contenaient les désirs des hommes, et nous attiraient leur respect et leur admiration? Je réponds que si les motifs de l'intérêt et de la vanité ont eu quelque part à votre résolution de vous marier, toutes ces idées se dissiperont bien vite, et vous paraîtront aussi ridicules qu'à vos maris mêmes. Il sera même vrai de dire qu'en ce cas elles n'auront jamais été que flottantes dans votre imagination, sans jamais descendre au fond de vos coeurs ; mais si elles sont bien établies dans votre esprit, et que vous ayez le rare bonheur d'être unies à des hommes qui les comprennent, vous n'avez rien à craindre en vous mariant.

Le mariage, à la vérité, dissipe en un moment l'enchantement causé par la beauté ; mais

la vertu et les grâces qui ont enflammé les premières le cœur ; cette réserve et cette délicatesse qui laissent toujours quelque chose à désirer à l'homme amoureux, et qui vont même jusqu'à lui donner une douce et jalouse inquiétude sur votre amour et votre sensibilité ; tous ces charmes, dis-je, peuvent et doivent vous rester toujours. Le feu de la passion s'éteindra ; mais il sera remplacé par des plaisirs qui affecteront le cœur d'un époux d'une manière plus égale, plus sensible et plus tendre. Je m'arrête ici, pour ne pas me livrer à des descriptions que vous ne devez pas entendre, et qui rappellent trop vivement à mon cœur le souvenir des jours d'un bonheur qu'il serait peut-être à souhaiter pour moi que je pusse oublier à jamais.

Je vous ai fait connaître mes sentimens sur quelques-uns des objets qui importent le plus au bonheur de votre vie, en m'occupant principalement de l'époque où vous commencerez à entrer dans la société. J'avais résolu de vous taire quelques opinions particulières sur lesquelles je puis être en doute, à raison de leur opposition à la pratique générale du monde ; mais peut-être qu'entraîné par les mouvemens de mon cœur, et par l'intérêt qui m'échauffait en écrivant pour vous, je n'ai pas bien gardé

ma résolution : je serai tombé par là dans quelques obscurités et quelques contradictions au moins apparentes. Je crois bien que j'ai pris là une tâche au-dessus de mes forces ; mais j'ai rempli un devoir. Ce petit écrit a été pour moi un amusement de quelques momens de solitude, et m'a servi à écarter de tristes réflexions. Vous le lirez toujours avec quelque plaisir, en le regardant comme la dernière marque de la tendresse d'un père, et de ses soins pour vous.

DE LA

CONVERSATION.

On trouve dans les œuvres de Swift, un petit écrit sous ce titre, dont l'objet est de perfectionner l'art de la conversation : ce moyen de plaisir et de bonheur, dit l'écrivain anglais, si utile, si innocent, si facile à tous les hommes, et si convenable à tous les âges et à toutes les conditions de la vie, qu'on néglige, ou dont on abuse avec tant de légèreté.

On ne peut invoquer une plus grande autorité, ni choisir un meilleur guide qu'un homme qui passa sa vie avec Pope, Addison, Prior, Bolingbroke, etc., et dont la conversation fut constamment recherchée par ces hommes célèbres.

C'est sur ses traces que je marcherai, en exécutant à ma manière le plan qu'il n'a fait qu'ébaucher, et en employant celles de ses observations qui se joindront naturellement aux miennes.

Je commencerai d'abord, avec Swift, par établir l'importance du sujet que j'entreprends de traiter.

Quoique l'objet sur lequel je me propose,

dit-il, de rassembler quelques réflexions, se présente assez naturellement à l'esprit, je trouve qu'il n'a été traité que très-rarement, ou au moins très-superficiellement; et j'en connais bien peu de plus importans à approfondir, et sur lesquels il y ait plus de choses à dire. »

Cette importance sera sentie de tout homme qui voudra bien reconnaître la vérité de cette observation : Que le plus grand nombre des hommes, et de ceux-là même qui ont donné le plus de culture à leur esprit, tiennent une grande partie de leurs connaissances de la conversation.

On conçoit que je ne prétends pas parler ici des premières idées et notions morales, sociales, littéraires, etc., transmises par l'éducation antérieurement à l'usage que les hommes font de la conversation, quoiqu'il soit peut-être vrai de dire qu'elles ne sont souvent qu'un assemblage de mots ou de phrases, auxquels n'est attachée aucune idée précise, jusqu'à ce qu'elles aient été débattues et soumises à l'épreuve de la conversation.

J'entends seulement parler des opinions que chaque homme a pu débattre avec soi-même dans l'âge de la réflexion, et qu'il a reçues et adoptées à cette époque, et je crois que cet examen et cette adoption n'ont lieu, chez la plupart

des hommes, que par la voie de la conversation.

Peu de gens lisent, ou lisent avec assez d'attention, pour prendre leurs opinions dans les livres, et ce sont ces lecteurs en petit nombre qui transmettent leurs idées par la voie de la conversation à tout le reste de la société.

On peut combattre ce que je dis de l'influence de la conversation sur les opinions, par cette observation si commune, que, des discussions qui s'élèvent dans la société, les deux contendans sortent presque toujours chacun avec le même avis qu'ils y avaient apporté.

Mais je réponds que, malgré cette difficulté de persuader celui qui a tort dans la dispute ou dans la discussion, l'influence de la conversation sur les opinions n'en est pas moins réelle, 1°. parce que ceux qui sont spectateurs du combat et désintéressés forment leurs opinions d'après les raisons alléguées par l'un ou l'autre des contendans; 2°. parce que même celui des contendans qui a tort, et qui, dans la dispute, ferme les yeux à la vérité, ne conserve pas cette obstination, lorsqu'il réfléchit ensuite de sang-froid, et qu'il revient souvent de lui-même au sentiment qu'il avait combattu.

La conversation est la grande école de l'esprit, non-seulement en ce sens qu'elle l'enri-

chit de connaissances qu'on aurait difficilement puisées dans d'autres sources, mais en le rendant plus vigoureux, plus juste, plus pénétrant, plus profond.

L'étude des livres, dit Montaigne, *c'est un mouvement languissant et faible, qui n'échauffe point là où la conférence exerce et apprend en un coup. Si je confère avec une âme forte et un roide jouteur, il me presse les flancs, ses imaginations élancent les miennes; la jalousie, la gloire, la contention me poussent et rehaussent au-dessus de moi-même.* Liv. III, chap. 8.

Montaigne peint ici les effets de la conversation dans laquelle on dispute, qui est manifestement un moyen d'exercer et de fortifier toutes les facultés de l'esprit; mais en-deçà de la dispute, la simple discussion, et même la conversation dans laquelle les avis n'étant pas partagés, tout le monde tend au même but, ont aussi de grands avantages pour exercer et former les esprits.

Elles produisent cet effet de deux manières, l'une en augmentant la force des moyens naturels de celui qui parle, l'autre en éveillant et fortifiant l'attention de ceux qui écoutent. Le mouvement de la conversation donne à l'esprit plus d'activité, à la mémoire plus de fermeté, au jugement plus de pénétration. Le besoin de

parler clairement fait trouver des expressions plus justes. La crainte de se laisser aller à un paralogisme qui serait aperçu, éloigne du paradoxe. Le désir d'être écouté favorablement, suggère tous les moyens de l'éloquence que permet la conversation familière, et quelquefois aussi des formes oratoires, lorsqu'elles peuvent y trouver leur place, amenées par la nature du sujet et par les circonstances.

Je n'ai pas besoin de dire que les hommes en qui le mouvement de la conversation développe et perfectionne aussi leurs moyens naturels, sont des hommes de bon esprit et de bonne foi : car les esprits faux et vains, et les hommes de parti, pour qui la conversation n'est qu'une arène où ils combattent en gladiateurs, et qui ne veulent arriver qu'à une victoire apparente, et non à la vérité, ceux-là ne font que se rendre l'esprit plus faux encore, et s'égarer davantage dans leurs opinions.

D'un autre côté, la chaleur de la conversation éveille et anime l'attention dans les auditeurs.

Dans la plupart des hommes, la lecture n'est pas accompagnée de cette attention forte, qui est précisément l'instrument de toutes nos connaissances. Cette attention devient facile dans la conversation. La voix, le geste, le ton de ce-

lui qui parle, sortout s'il est animé par une légère contradiction, aiguisent, pour ainsi dire, le trait de sa pensée, et l'enfoncent davantage.

Un effet non moins intéressant de la conversation, est de perfectionner la moralité et la sociabilité de l'homme.

J'observerai d'abord que la morale de la conversation tend naturellement à être bonne. Un homme peut bien avoir ou se faire à lui-même des principes d'immoralité, lorsqu'il ne traite qu'avec lui seul; mais, dans le commerce des hommes entre eux, il est impossible qu'ils établissent des maximes immorales, qu'ils érigent le vice en vertu, au moins avec quelque succès; ils ne peuvent blesser ouvertement les principes généraux de la morale, ni en contester la juste application.

La justice est un besoin de l'homme, et elle a sur lui un tel empire, que, hors les temps de désordre où domine l'esprit de faction, on ne peut la combattre à visage découvert, et que tout le monde se pique, au contraire, de lui rendre hommage.

Ce que je viens de dire, regarde les mœurs comme bonnes ou mauvaises; mais en les considérant comme simplement *sociales*, on reconnaît que l'activité de la conversation est le caractère principal et la cause la plus puissante

du perfectionnement de la sociabilité des nations.

La comparaison des nations chez lesquelles la conversation est plus active, avec celles chez lesquelles elle l'est moins, fournit sur cela une expérience démonstrative; s'il est vrai que de toutes les nations de l'Europe, la française est celle où l'on trouve une plus grande sociabilité, c'est parce qu'on converse plus en France qu'en aucun autre pays du monde; et que, quoique la conversation y soit gâtée par de grands défauts, ces défauts ne l'empêchent pas de produire l'effet salutaire que je lui attribue ici.

On a dit avec raison que le commerce libre des deux sexes était un des principes les plus puissans de la civilisation et du perfectionnement de la sociabilité. Or, cet effet s'opère par la conversation : si les femmes communiquent aux hommes une partie de la douceur que la nature a mise dans leur caractère, c'est par la conversation que cette communication se fait; c'est par la conversation que leur délicatesse, leur bonté, cette exquise sensibilité, si doucement et si heureusement contagieuse, se déploient, et font leur impression; et si c'est le désir de plaire aux femmes qui tempère par degrés la dureté naturelle aux hommes, c'est par la conversation que ce désir est manifesté, et

c'est l'habitude de l'exprimer qui forme l'habitude de le sentir.

Mais, en disant que la conversation rend les nations plus sociables, ne répétons-nous pas une vérité triviale?

Il me semble que ce qu'on a dit jusqu'à présent sur cette matière, a été dit trop vaguement, qu'on n'a pas attaché d'idée bien nette à ce mot de *société;* il faut, je pense, distinguer le simple rapprochement des hommes n'ayant d'autre commerce entre eux, quoique rassemblés, que celui qui est relatif à leurs besoins physiques, d'un autre commerce moins nécessaire, mais plus intime, par lequel on satisfait aux besoins de l'esprit, et auquel il faut attribuer les principaux effets que produit, chez les hommes, l'état de société. Cette distinction répand plus de netteté sur la question dont il s'agit, et nous fait connaître la conversation comme une cause puissante du perfectionnement de l'espèce humaine, par-delà le simple état de société.

Je ne crains pas de dire que le premier degré de sociabilité produit par le rapprochement des hommes en société politique, est peu considérable en comparaison de celui qu'amène le commerce de ces hommes rassemblés, lorsqu'ils se communiquent leurs idées par de fré-

quentes conversations. Qu'on suppose des sauvages qui forment tout à coup une société par l'union de leurs familles; ils perdront, il est vrai, une partie de leur férocité; les nouvelles relations qui les unissent, développeront en eux des sentimens d'humanité, de bienfaisance, qu'ils n'avaient pas connus; mais si on suppose que les chefs de ces familles rassemblées, continuent de passer la plus grande partie de leur vie à la chasse, chacun de leur côté, comme font les nations sauvages de l'Amérique, les différences qui distingueront ces hommes rassemblés des sauvages errans et dispersés, seront peu considérables. Supposons encore que ces sauvages, vivant ensemble comme les peuples policés de l'Europe, aient une langue bornée à un petit nombre de mots relatifs aux objets de première nécessité, manquant de tous les termes qui expriment dans les langues des peuples policés les idées abstraites des vices, des vertus, des devoirs, etc., la morale de ce peuple sera aussi bornée que son langage. Il connaîtra et pratiquera peut-être ces premiers devoirs qui résultent des relations étroites des pères aux enfans, et de l'époux à l'épouse; mais il ignorera une foule d'autres sentimens délicats, qui répandent tant de douceurs sur la vie, et par

lesquels se perfectionne et se complète la civilisation.

Enfin, c'est à l'habitude de converser qu'il faut attribuer les principales différences qui distinguent l'homme civilisé de l'homme sauvage. Dans le premier, les sensations, les idées, les désirs, les craintes, en un mot, toutes les passions sont modifiées en mille manières par l'action des êtres semblables à lui, dont il est environné. C'est par la conversation que ses idées acquises se développent, se modifient, se coordonnent. L'expression de ses passions est contenue, ses goûts s'épurent et se tempèrent; enfin, c'est d'elle, s'il m'est permis de le dire, que l'homme de la nature reçoit, sinon ses premiers et plus nécessaires vêtemens, au moins ceux qui lui sont les plus commodes et les plus agréables.

Mais, dira-t-on, la conversation est-elle susceptible de la perfection que nous voulons lui donner?

Voici la réponse que fait à cette question l'écrivain ingénieux que j'ai pris pour guide :

« Dans les recherches qui ont pour objet le bonheur public, ou celui de la vie privée, notre imagination ou notre folie nous conduisent quelquefois à des systèmes si recherchés

et si subtils, que nous ne pouvons jamais les voir réalisés.

» Un véritable ami, un mariage complètement heureux, un gouvernement parfait, et quelques autres objets de ce genre, demandent, dans leur composition, un si grand nombre d'ingrédiens, chacun excellent, et combinés avec tant d'adresse, que d'ici à quelques milliers d'années, nous ne verrons rien de semblable que dans les livres. Il en est, où il pourrait en être autrement du projet de perfectionner la conversation : car il ne faudrait pour cela qu'éviter un certain nombre de fautes : ce qui, quoique assez difficile, est pourtant au pouvoir de chaque homme, tandis que c'est le défaut de ce pouvoir-là même qui s'oppose à l'exécution de ses autres projets.

» La conversation ne paraît demander, en effet, que des talens naturels à la plupart des hommes, ou au moins qu'ils peuvent acquérir sans beaucoup de génie et de travail. La nature, qui nous a faits sociables, a donné à tous les hommes la possibilité d'être agréables en société, si elle n'a pas donné à tous le talent d'y briller : il leur suffit pour cela de remarquer et d'éviter les fautes auxquelles on se laisse aller dans cette espèce de commerce avec les hommes, et de tirer de cette connaissance, des

maximes qui puissent nous servir de règles de conduite. »

Quoique les traités de rhétorique ne puissent pas former seuls un homme éloquent, Cicéron et Quintilien ont fait des traités de rhétorique, dont l'utilité ne peut être contestée. De même, et proportion gardée, quoique ceux dont la conversation est agréable, intéressante et utile, puissent ne trouver rien de nouveau pour eux dans les remarques qu'on va lire, elles pourront servir à ceux qui, dans l'âge où l'on apprend encore à conduire son esprit, voudraient perfectionner en eux-mêmes l'art de converser, source de beaucoup de plaisir et de bonheur. Cet art peut être enseigné jusqu'à un certain point : car les personnes les plus agréables dans la conversation, devant cet avantage à une infinité de réflexions fines et rapides qu'elles ont faites, et qu'elles font continuellement sur les moyens d'y plaire, et sur les défauts qui la gâtent, réflexions dont elles ne se rendent pas toujours compte, mais qui les dirigent sans cesse ; en rassemblant ces réflexions, on peut les suggérer à ceux qui ne les ont pas encore faites, et c'est l'objet que je me propose dans cet écrit, en exécutant, comme je l'ai annoncé, le plan du docteur Swift. Le petit ouvrage de cet écrivain ingénieux, consiste à faire connaître

les fautes auxquelles on se laisse aller dans la conversation, et les inconvéniens qu'elles entraînent. En suivant et complétant ce plan, je trouve que les vices principaux qui gâtent la conversation, sont :

1°. L'inattention ;

2°. L'habitude d'interrompre, et de parler plusieurs à la fois ;

3°. L'empressement trop grand de montrer de l'esprit ;

4°. L'égoïsme ;

5°. Le despotisme ou esprit de domination ;

6°. Le pédantisme ;

7°. Le défaut de suite dans la conversation ;

8°. L'esprit de plaisanterie ;

9°. L'esprit de contradiction ;

10°. La dispute ;

11°. La conversation particulière substituée à la conversation générale.

Sur chacun de ces objets, je rassemblerai quelques réflexions.

L'inattention.

Parmi les fautes qu'on doit éviter en conversation, la première que je relèverai est l'inattention.

Fontenelle, dans un âge avancé, disait qu'il

se consolait de quitter la vie, parce qu'il n'y avait plus personne qui sût écouter.

L'obligation d'écouter est une loi sociale qu'on blesse sans cesse. L'inattention peut être plus ou moins impolie, et quelquefois même insultante; mais elle est toujours un délit de lèse-société. Il est pourtant bien difficile de ne pas s'en rendre coupable avec les sots; mais c'est aussi une des meilleures raisons qu'on puisse avoir de les éviter, parce qu'on évite en même temps l'occasion de les blesser.

On peut dire que l'esprit n'est juste, étendu, pénétrant, solide, qu'à raison de sa plus grande habitude à être attentif. La vérité est faite pour l'esprit; la route qui y conduit est ouverte à tout le monde. Les esprits faux ne sont tels que parce qu'ils n'emploient pas un degré d'attention suffisant à distinguer la vérité de l'erreur; et il ne paraît pas possible qu'avec un égal degré d'attention, deux esprits prennent des sentimens contradictoires sur une même matière, à moins que l'un d'eux ne soit aveuglé par l'intérêt: de là l'importance et la nécessité de l'attention dans la conversation, cette grande école de l'homme.

Un homme d'esprit regrettait que la nature n'eût pas garni nos oreilles d'une espèce de paupière, qui s'abattrait et fermerait le passage

aux paroles des ennuyeux et des sots, comme on ferme ses yeux à la lumière qui les blesse.

Mais il oubliait qu'en se trouvant en société, on n'aurait pas pu se servir de ce moyen, puisque notre présence au milieu de la société nous impose l'obligation d'y être écoutans, comme celle d'y être veillans.

Il faut dire pourtant que l'homme d'esprit et l'homme instruit, s'ils ont l'art d'écouter, pourront soutenir la conversation avec le sot et avec l'ignorant. C'est que l'homme le plus sot parle souvent raison, et que l'ignorant sait toujours quelque chose. Qu'on démêle avec sagacité, dans leurs discours, les choses sensées qui y sont, qu'on les leur développe à eux-mêmes, et on en tirera parti. L'homme d'esprit, en s'abaissant vers eux, les élevera presque jusqu'à lui. Il faut pour cela non-seulement de l'esprit, mais, ce qui est plus rare encore, beaucoup de patience et de douceur, qualités précieuses qui font aimer ceux qui les possèdent, parce qu'avec eux on se trouve de l'esprit, ou qu'on exerce du moins tout celui qu'on a. Je ne prétends pas, cependant, que cette indulgence à écouter soit portée trop loin, parce qu'elle dégénérerait en bassesse et en fadeur, excès qu'il faut éviter, et pour soi-même, et pour la société qui en deviendrait la victime.

Le défaut d'attention vient souvent d'une cause que Swift a remarquée. Cette cause est, dans celui qui devrait écouter, l'impatience d'enfanter l'idée qu'il conçoit au moment même où vous commencez de lui parler. En attendant cet heureux moment, il n'est point du tout occupé de ce que vous dites. Son imagination est toute entière à ce qu'il cherche à vous dire. Il a l'air de craindre que sa mémoire ne le laisse échapper, ou qu'une autre idée moins ingénieuse ne prenne dans sa tête la place de celle-là.

Mais il est communément vrai, qu'en s'abandonnant à cette impatience inquiète, on perd de ses ressources et de ses moyens. On se rend soi-même stérile, on appauvrit son invention qui pourrait fournir beaucoup d'autres idées aussi bonnes, ou meilleures que celles qu'on conserve avec tant de soin, qui se présenteraient à l'esprit plus naturellement, et, ce qui est important ici, plus abondamment amenées par le discours même de votre antagoniste, si vous l'aviez écouté avec plus d'attention et de sang-froid.

L'habitude d'interrompre et de parler plusieurs à la fois.

C'est faute de savoir et de vouloir écouter,

que nous voyons parmi nous presque universellement établi un usage vraiment choquant d'interrompre sans cesse celui qui parle, avant qu'il ait achevé sa phrase et fait entendre toute sa pensée : ce qui est le fléau de toute conversation.

Je dirais volontiers de ce défaut, que c'est proprement le mal français, et qu'il nous est presque particulier.

M. Gaillard, dans l'ouvrage intitulé *De la rivalité de la France et de l'Espagne*, au tome IV^e^., page 117, recueillant de l'histoire, avec sa sagacité ordinaire, toutes les vues philosophiques qu'elle peut fournir, remarque, d'après Philippe de Comines, que dans les conférences préliminaires au traité de Verceil, signé le 10 octobre 1495, entre Charles VIII et les Italiens, on observa, comme un trait caractéristique de l'esprit français, cet empressement à parler, qui fait que plusieurs personnes élèvent la voix à la fois, de manière qu'aucune n'est entendue.

« Du côté des Italiens, dit-il, ne parlait nul que le duc Ludovic ; mais notre condition n'est point de parler si posément comme ils font : car nous parlions quelquefois deux ou trois ensemble, et ledit duc disait : *Ho ! un à un* ».

« Nous voyons par là, continue M. Gail-

lard, que cette maladie française est plus ancienne qu'on ne le croit peut-être. M. de Fontenelle croyait l'avoir vue naître en France, parce qu'il avait passé son enfance et sa jeunesse en Normandie, c'est-à-dire, dans la province de France la moins sujette à cette ardeur de parler trop précipitamment et tous à la fois; il n'en avait donc guère vu d'exemples qu'à Paris; et il assurait avec plus de raison, que, dans le cours de sa longue vie, il lui avait vu faire d'énormes progrès; et depuis 1757, époque de sa mort, comme 1657 l'était de sa naissance, elle en a fait de bien plus grands encore. »

J'ai vu quelquefois des étrangers observer une société française, où la conversation était ainsi brisée presque à chaque phrase, non-seulement entre deux interlocuteurs, mais entre trois et quatre à la fois, et quelquefois davantage; nous avions, à leurs yeux, l'air d'autant de fous.

Les membres de l'ancienne académie française ont conservé par tradition un mot de M. de Mairan, qui, blessé plus qu'un autre de ce défaut, dit un jour sérieusement à ses confrères : « Messieurs, je vous propose d'arrêter qu'on ne parlera ici que quatre à la fois; peut-être pourrons-nous parvenir à nous entendre. »

« On voit souvent, dit encore Swift, le même homme se rendre coupable de deux fautes qui paraissent différentes, mais qui viennent de la même source, et qui sont également blâmables; je veux dire la vivacité qui fait qu'on interrompt les autres, et l'impatience qu'on sent à être interrompu. Tout homme qui considérera avec attention que les deux principales fins de la conversation sont d'amuser et d'instruire les autres, et d'en tirer pour lui-même du plaisir et de l'instruction, tombera difficilement dans ces deux fautes. En effet, celui qui parle doit être supposé parler pour le plaisir et l'instruction de celui qui l'écoute, et non pour lui-même; d'où il suit qu'avec un peu de discrétion, il se gardera bien de forcer l'attention, si on ne veut pas lui en accorder; il comprendra bien en même temps, qu'interrompre celui qui parle, c'est la manière la plus grossière de lui faire entendre qu'on ne fait aucun cas de ses idées et de son jugement. »

L'empressement trop grand de montrer de l'esprit.

Swift a touché ce point d'une manière piquante. « Rien, dit-il, ne gâte plus la conversation, que le plus grand désir d'y montrer de l'esprit : c'est un défaut auquel personne n'est

aussi sujet que les gens d'esprit eux-mêmes, et dans lequel ils tombent encore plus souvent, lorsqu'ils sont ensemble. Les hommes de cette espèce regarderaient leurs paroles comme perdues, s'ils avaient ouvert la bouche sans dire quelque chose de spirituel. C'est un tourment pour les assistans, ainsi que pour eux-mêmes, que la peine qu'ils se donnent pour cela, et les efforts qu'ils font souvent sans succès. Ils se croient obligés de dire quelque chose d'extraordinaire qui les acquitte envers eux-mêmes, et qui soit digne de leur réputation, sans quoi ils imaginent que les écoutans seraient trompés dans leur attente, et pourraient les regarder comme des êtres semblables au reste des mortels. J'ai vu deux hommes qu'on avait réunis pour jouir de leur esprit, apprêter à rire à leurs dépens à toute une société. »

Il faut convenir que ce travers est bien moindre, ou moins fréquent dans les sociétés polies, et surtout dans celles de la capitale, où l'esprit et la facilité de parler, qui en tient souvent la place, étant des choses beaucoup plus communes, ceux qui ont l'un ou l'autre, peuvent plus difficilement s'en prévaloir.

Mais l'envie de montrer de l'esprit nuit à la conversation dans un autre ordre de personnes. Les jeunes femmes et les jeunes gens qui entrent

dans le monde, en deviennent souvent, tantôt d'une taciturnité stupide, tantôt d'un bavardage impertinent. En cherchant avec trop d'inquiétude ce qu'il faut dire, on ne trouve plus rien: une démarche étudiée perd toute sa grâce. S'abandonner au cours naturel de ses idées et au mouvement de son esprit, c'est là un sûr moyen de plaire dans la conversation, même pour ceux qui ont un talent médiocre et des connaissances peu étendues. Cette instruction est surtout utile aux jeunes femmes, qui parlent toujours bien lorsqu'elles parlent naturellement.

Il y a un autre genre de prétention à l'esprit, qui n'est pas moins funeste à la conversation; c'est celle que montrent beaucoup de gens, se donnant pour avoir des opinions toutes faites sur tous les sujets qu'on traite. Ils ont toujours pensé depuis long-temps ce que vous leur dites; ils ont approfondi la matière; ils n'ont rien à apprendre sur cela, et souvent c'est la première fois que quelque idée sur ce sujet s'est présentée à leur esprit. Le mal est qu'après s'être annoncés ainsi, obligés qu'ils sont de soutenir leur vanité par quelques observations, ils ne manquent pas, ou de répéter sous une autre forme ce que vous venez de leur dire, ou de le gâter par quelque fausse vue qu'ils y joignent,

ou encore, ce qui est bien plus commun, de vous contredire à tort et à travers.

C'est de ce défaut, surtout, que vient la grande difficulté qu'on éprouve à persuader dans la conversation. Tout le monde se pique d'apporter, dans la société, ses opinions toutes faites, parce que chacun veut se donner pour avoir lu, étudié et réfléchi sur les matières qu'on traite. Or, en se laissant convaincre, on craint de laisser voir qu'on n'avait pas réfléchi sur la question qu'on agite, et la vanité de paraître instruit éloigne de nous l'instruction.

Il n'est pas besoin de dire que cette vanité, qui fait afficher une opinion arrêtée sur des questions qu'on n'a jamais examinées, est le grand caractère de l'ignorance; car l'homme qui a beaucoup appris, est celui qui sait le mieux qu'il a encore beaucoup de choses à apprendre, et celui-là encore ne rougit point de ne pas tout savoir.

Au reste, cette faute est, il faut le dire, plus excusable encore dans les gens de lettres, et dans ceux qui ont cultivé leur esprit avec plus de soin, que dans la plupart des gens du monde. On demande plus aux premiers, et ils peuvent être plus honteux de n'être pas en état de répondre à l'idée qu'on a d'eux. Mais il est étrange que des gens qui n'ont jamais eu qu'une appli-

cation passagère, à qui leur état ou les plaisirs de la société n'ont pas laissé le temps de s'instruire, et qui n'en ont jamais eu la volonté, aient la prétention d'avoir des idées faites et arrêtées sur des questions très-difficiles, et de savoir tout, sans avoir jamais rien appris.

Ce travers prend aussi sa source dans une erreur bien grossière et bien commune, qui fait croire que toutes les connaissances qui n'ont pas, comme les sciences physiques et mathématiques, ou les arts, un langage technique, et qui sont, par cette raison, l'objet naturel de la conversation, telles que la morale, la politique, l'administration, etc., sont, par cela seul, un champ ouvert à tout venant, où il peut combattre aussi-bien que tout autre.

Rien cependant n'est plus faux, par la grande raison qu'on ne sait que ce que l'on a étudié, et bien étudié. Quoiqu'on n'emploie ni formule algébrique, ni langage particulier en économie publique, en matière de gouvernement, l'homme du monde, ni même l'homme de lettres qui n'en a pas fait son étude, ne sont pas plus en état et en droit d'en parler avec autorité, et même d'avoir un avis, que sur des matières de médecine ou de chimie, ou pour prononcer quel est le plus grand géomètre de Clairaut ou de d'Alembert, de Lagrange ou de

Laplace. On sent que cette observation comprend aussi les dames, qui sont si savantes aujourd'hui sur la distinction des formes de gouvernement et le droit de représentation, etc.

On demeurera facilement d'accord de ce que je viens de dire, d'après cette seule considération, que c'est précisément dans ces sciences qui n'ont pas un langage qui leur soit particulier, des formules propres, des instrumens qui ne soient qu'à elles, que l'erreur se glisse plus facilement; les termes en sont plus équivoques, plus mal définis, plus difficiles à définir; et, tandis que le géomètre, armé de ses expressions algébriques, qui sont invariablement les mêmes dans toutes ses formules et dans toutes les parties de sa démonstration, a un moyen, pour ainsi dire, mécanique, d'écarter de lui le paralogisme, mon docteur en politique et en économie publique, prenant le même mot en deux ou trois sens différens, oubliant un ou deux des élémens nécessaires de la question, divague et s'égare après quelques pas, sans qu'on puisse ni se faire entendre de lui, ni lui faire entendre à lui-même ses propres décisions.

Cette prétention de savoir ce qu'on n'a pas appris, est plus communément le défaut de notre nation, que d'aucune autre.

J'ai ouï faire à M. Franklin, sur ce sujet, une

observation piquante. Il disoit qu'il y avait cette différence entre un Anglais et un Français, que, lorsqu'on faisait une question à un Français, il commençait toujours à vous répondre comme sachant fort bien ce que vous lui demandiez ; et qu'en le prenant ensuite sur les détails, les circonstances, il lui arrivait souvent d'être forcé de convenir qu'il ignorait les plus importantes, et celles-là même qu'il aurait fallu savoir pour faire une réponse quelconque ; qu'à la différence du Français, l'Anglais, en pareil cas, disait facilement : *I don't know ; je n'en sais rien ;* réponse qu'on ne tire presque jamais d'un Français au premier coup.

La vérité de cette observation me frappe tous les jours davantage, depuis l'époque de la révolution. Ce défaut national me semble empiré. L'esprit de liberté qu'on a prétendu nous donner, a amené, dans les jeunes gens surtout, une assurance, une audace, un mépris des bienséances établies, un oubli des égards dus à l'âge et au savoir ; enfin, une disposition à dominer dans la conversation, telle, qu'on peut assurer généralement que l'orateur écouté de chaque cercle, ou du moins celui qui vous force de l'écouter, est un jeune homme se croyant capable, non pas seulement de disputer, comme Pic de la Mirandole, mais de donner des leçons

de omni scibili et quibusdam aliis, de tout ce qu'on peut savoir, et de quelques autres choses.

L'égoïsme.

L'ÉGOÏSME, dans la conversation, est un défaut trop grossier pour avoir besoin d'être relevé et combattu. La société est d'ailleurs assez en garde contre les égoïstes. La personnalité de chacun, même contenue dans de justes limites, résiste à l'oppression que l'égoïste voudrait établir.

Cependant on ne saurait trop prévenir les jeunes gens contre ce tort et ce ridicule. Un penchant fort naturel nous y porte, et trop souvent on s'y laisse aller sans s'en apercevoir.

Je dirai cependant que la maxime qui interdit de parler de soi, ne doit pas être entendue trop rigoureusement; elle serait outrée. Il y a des circonstances où l'on peut, sans inconvénient, parler de soi (avec mesure), et se faire écouter encore avec quelque intérêt. Je demandais un jour à madame Geoffrin, que j'avais trouvée en tête-à-tête depuis une heure avec un personnage ennuyeux, si elle n'était pas excédée? *Non*, dit-elle, *parce que je l'ai fait parler de lui; et qu'en parlant de soi, on en parle toujours avec quelque intérêt, même*

pour les autres. Mais le chemin est glissant, et il est facile d'y tomber, c'est-à-dire, de passer la mesure de l'attention et de la patience de vos auditeurs.

Despotisme.

J'APPELLE *despotisme* dans la conversation, cette disposition de certains hommes qui ne sont jamais à leur aise que dans les sociétés où ils dominent et où ils peuvent prendre le ton de dictateur. Un tel homme ne cherche ni à s'instruire lui-même, ni à s'amuser, mais seulement à donner une haute idée de lui. Il prétend former, à lui seul, toute la conversation. Il ne lui faut point d'interlocuteurs, mais seulement des écoutans et des admirateurs. Si vous apportez la plus légère restriction à ses assertions dogmatiques, sa voix redouble de force, et ses décisions n'en deviennent que plus assurées. Comme la nature a communément réuni dans les hommes de cette espèce une grande force de poumons à une grande confiance, ils réduisent bien vite au silence tout le reste de la société. On peut leur appliquer le mot de Tacite sur les dévastateurs : *Cùm solitudinem fecêre, pacem appellant.* Lorsque personne ne leur répond, ils se persuadent que tout le monde est convaincu.

J'ai connu cependant des parleurs qui s'emparaient ainsi de la conversation, mais d'une manière différente, et en se faisant pardonner leur usurpation. Un homme profondément instruit sur le sujet qui a fait l'objet de toutes ses études, possédant l'ensemble d'une grande théorie, a besoin, pour la développer aux autres, de leur silence et de leur attention. Alors il demandera la parole, il exposera ses principes et en déduira les conséquences; et, s'il peut obtenir qu'on le laisse dire, et que son système ait de la vérité ou seulement de la vraisemblance, s'il est ingénieusement conçu et nettement exposé, on ne regrettera pas une conversation même générale, dont son discours tiendra la place. J'ai entendu parler ainsi des heures entières, avec un grand charme pour tous les assistans, Buffon, Diderot, l'abbé Galiani; les hommes de ce talent sont rares. Je ne sais si la forme nouvelle de notre gouvernement nous en formera de pareils, au moins pour la politique. Mais, en attendant, j'avouerai que cette manière de s'emparer de la conversation tourne au profit de la société, et que ce n'est pas celle que j'ai voulu proscrire.

Je ne suis point éloigné de rappeler au despotisme, dans la conversation, une manière d'être qui semble au premier aspect en différer

beaucoup : je veux parler d'une certaine fausse modestie plus oppressive et plus insultante à mon gré que le ton décisif.

Voici à peu près le langage de ces gens : « Ce qu'ils ont l'honneur de vous dire leur semble démontré ; mais c'est seulement leur opinion qui ne peut servir de loi à personne. Si on n'est pas de leur avis, c'est sans doute qu'ils ont le malheur de s'expliquer mal, et qu'ils ne se sont pas fait entendre ; ils prient qu'on leur permette de répéter ce qu'ils ont déjà dit, persuadés qu'on se rendra à l'évidence de leurs raisons. Ils ne prendraient pas la liberté d'être d'un avis différent du vôtre sur d'autres matières ; mais pour celle qu'on traite, ils en ont fait une étude particulière qui les autorise à dire leur sentiment, etc., etc. » Les formules de politesse les plus humbles sont dans leur bouche à chaque objection qu'ils vous opposent. *Permettez-moi, faites-moi la grâce, faites-moi l'honneur de m'entendre, je m'explique mal, etc.* Et au travers de cette prétendue modestie percent la vanité et le despotisme. Comme ce ton est forcé et peu naturel, il est impossible que, dans une dispute un peu longue, il se soutienne jusqu'au bout, et notre homme, faussement modeste, laisse échapper des traits qui le décèlent. Mais ceux-là mêmes, qui gar-

dent le mieux les apparences, ne gagnent rien à cette dissimulation et ne trompent presque personne : on pardonne moins cette modestie hypocrite que les expressions trop dures des gens vifs et décidés.

Pédantisme.

Je ne puis mieux faire que de laisser ici parler le docteur Swift.

« J'entends, dit-il, par pédanterie, l'usage trop fréquent et déplacé de nos connaissances dans la conversation ordinaire, et la faiblesse qui fait mettre à ces connaissances une importance trop grande. D'après cette définition, les gens de la cour, les militaires, les hommes de tous les états, peuvent tomber dans le pédantisme aussi-bien qu'un philosophe ou un théologien; les femmes même encourront ce ridicule, si elles nous entretiennent trop longuement de leurs robes, et de leur parure et de leur économie domestique : c'est ce qui me fait penser que, quoique ce soit en général un procédé honnête et raisonnable de mettre les personnes avec qui l'on cause sur le sujet sur lequel elles sont le plus versées, un homme raisonnable détournera souvent les occasions de parler ainsi de ce qu'il sait le mieux, pour ne pas

mériter le reproche de pédantisme de la part de ceux qui ne le savent pas si bien que lui. »

Mais il faut convenir que la pédanterie est encore plus communément dans le ton que dans la chose. Celui-là est pédant qui, se dressant sur ses pieds et élevant une voix magistrale et dure, dicte ses opinions et prononce ses décisions du ton dont le maître d'école parle à ses écoliers. C'est même de cette manière des instituteurs des enfans qu'a été fait le mot *pédanterie*. C'est un des défauts auxquels les gens de lettres sont le plus fréquemment sujets, et par lequel plusieurs d'entre eux, avec du mérite et des talens, parviennent à déplaire dans la société.

De tous les défauts de la conversation, celui-ci n'est pas le plus commun. Les gens du monde y ont mis bon ordre. Comme à leurs yeux, le savoir le plus réel est quelquefois ridicule, ou au moins déplacé dans la conversation, le pédantisme ou l'affectation de savoir l'est encore bien davantage. Notre nation a surtout en ce genre une si grande délicatesse, que, dans un grand nombre de sociétés, tout ce qu'on peut faire de mieux est de cacher qu'on est instruit.

C'est un genre de pédantisme que le *purisme*, par où j'entends une excessive sévérité ou une affectation dans le choix des mots et des tours

de phrase. Il suffit de dire que c'est une affectation, pour qu'on comprenne que c'est un défaut dont le bon esprit doit nous éloigner. Mais je considérerai ici le purisme par un autre côté, je veux dire relativement aux inconvéniens qu'il apporte dans la conversation. Les puristes, par ce choix des mots et des expressions, prétendent rendre mieux leur pensée; mais ils manquent ordinairement leur but; et il leur arrive souvent de la rendre aussi faussement ou faiblement; leur esprit attentif au choix des mots est frappé moins fortement de l'idée qu'il s'agit d'exprimer; ils perdent l'avantage de cette première vue, plus prompte que l'éclair, de ce premier coup d'œil qui nous présente l'idée, et en même temps l'expression la plus naturelle dont elle doit être revêtue. Ils rejettent souvent le mot propre et commun qui s'offrait pour se servir du mot choisi et moins familier, mais faible ou déplacé. Leur conversation en devient fade et froide, et insupportable à des esprits qui ont quelque chaleur et quelque force.

« J'aime, dit Montaigne, entre les galans » hommes, qu'on s'exprime courageusement, » que les mots aillent où va la pensée. Il nous » faut fortifier l'oreille, et la durcir contre cette

» tendreur du son cérémonieux des paroles. » *Liv. III, chap.* 8.

C'est souvent là la source de l'ennui qu'apportent dans la conversation des gens qui d'ailleurs ont quelque mérite et quelques lumières. Ce défaut est difficile à apercevoir lorsqu'il n'est pas poussé à l'extrême ; mais c'est un vice caché auquel il faut attribuer l'insipidité de la conversation de beaucoup de beaux esprits, dont on peut dire d'après Despréaux :

Dieu préserve mon ouïe
D'un homme d'esprit qui m'ennuie ;
J'aimerais cent fois mieux un sot.

Cette faute est assez fréquemment celle des femmes, qui, ayant d'ailleurs de l'esprit, et parlant avec pureté et correction, croient faussement que des détails indifférens cessent de l'être lorsqu'ils sont faits en bons termes ; mais les formes ne peuvent pas déguiser long-temps la pauvreté du fond.

Défaut de suite dans la conversation.

Il est triste d'être obligé d'en convenir ; mais il est vrai que le décousu, le défaut de liaison entre les idées, etc., est le vice presque général des conversations de nos jours parmi les gens du monde.

Lorsqu'on traite de suite le même sujet,

comme des questions politiques dans les temps de faction et de grands mouvemens publics, le défaut de liaison des idées et des parties de la conversation a lieu encore : le décousu est alors dans les preuves et les raisonnemens. On passe d'un article à l'autre dans le même sujet, et d'un argument à l'autre, avant d'avoir discuté la solidité du premier, et toujours sans avoir bien défini les termes.

La conversation vit de la liaison des idées. C'est parce que tout se tient de plus ou moins près dans la nature et dans les pensées de l'homme, que l'esprit a un progrès, qu'il marche d'une idée à l'autre, et de deux idées à une proposition conçue, et de deux propositions à une troisième, qui est la conséquence des deux premières, et puis, de conséquences en conséquences. Or, cette marche est la seule qui puisse donner une bonne conversation.

Ce n'est que par une comparaison poétique, et qu'il ne faut pas entendre à la lettre, qu'on peut assimiler un écrivain ou un poëte même et un bel esprit de société à un papillon ; car rien n'est plus fou, et même plus sot, qu'un homme papillon ; mais il ne vaut pas mieux en conversation que dans des livres.

Je suis chose légère, et vole à tous objets,

dit La Fontaine de lui-même ; mais cette chose

légère a une marche toujours sage, quoique libre, et toujours assurée, quoique pleine de grâces. La liaison des idées le conduit, et c'est une liaison réelle et forte, non de mots, mais de choses.

En distinguant la liaison des mots et celle des choses, j'ai touché un des plus grands vices de la conversation. C'est en saisissant ainsi le mot et oubliant le but, l'objet général de la conversation, qu'on la brise le plus facilement, comme le savent bien les agréables dont je parlerai ci-après.

A la vérité, un léger rapport et une liaison peu marquée entre les idées suffisent pour rendre la conversation raisonnable sans être pesante, et légère sans être folle. C'est à éviter ces deux extrémités que consiste le grand mérite de la conversation. Une analogie assez faible autorise, dans la conversation, à passer d'un sujet à l'autre ; un conte plaisant amène, sans qu'on en soit choqué, un autre conte qui ressemble, par quelque circonstance, à celui qu'on vient d'entendre. Les matières en apparence les plus disparates se succèdent si elles se tiennent par quelque endroit. Mais si on prétend se passer de cette analogie, toute faible qu'elle est, on fait perdre à la conversation tout son agrément, l'esprit s'afflige de ce désordre, obligé

qu'il est, dans ces passages trop brusques, de faire un effort qui le fatigue.

Si l'on veut un exemple de l'espèce d'ordre peu marqué qui est nécessaire, et qui en même temps suffit dans la conversation, je citerai les *Essais* de Montaigne. On lui a reproché de n'aller qu'*à sauts et à gambades*, comme il le dit de lui-même; mais, entre les parties de ses discours qui paraissent les plus décousues, il y a le plus souvent une liaison dont se contente l'esprit, et la même qui suffit et qui est nécessaire à la conversation. On ne peut pas, sans doute, se flatter d'avoir une conversation aussi piquante et aussi variée que les *Essais* de Montaigne; mais c'est un modèle qu'on peut toujours se proposer, quoiqu'on ne puisse y atteindre.

Je n'ai pas besoin d'avertir qu'il ne faut pas pousser jusqu'au pédantisme le soin de mettre quelque suite dans la conversation, et de s'y laisser conduire par la liaison et les rapports des idées antérieures avec celles qu'on y ajoute.

Un entretien dans lequel on traiterait une question de philosophie avec une méthode rigoureuse, et sans s'écarter jamais du sujet donné, serait une conférence et non pas une conversation. D'un autre côté, une conversation tellement décousue, qu'on n'y demeurerait jamais

deux instans de suite sur la même matière, et dans laquelle il n'y aurait aucun rapport, aucune liaison entre une idée et celle qui la précède, serait un discours insensé. Il y a donc un milieu entre ces deux extrémités, et la conversation ne doit être ni rigoureusement méthodique, ni absolument décousue. Dans le premier cas, elle devient pesante et pédantesque; dans le deuxième, elle est frivole et ridicule.

L'esprit de plaisanterie.

J'ENTENDS par là l'habitude de chercher à être plaisant dans la conversation, et l'espèce d'effort qu'on fait pour cela.

Cette disposition de l'esprit prend beaucoup de formes diverses, quelques-unes fâcheuses, d'autres supportables, mais toutes, à mon avis, accompagnées de quelques inconvéniens assez grands qu'on n'évite pas toujours, et qu'il faut pourtant éviter, sous peine de gâter plus ou moins la conversation.

La première et la pire espèce d'esprit plaisant, est celle de ces gens qui vont sans cesse cherchant, dans tout ce qui se dit, le côté qui peut prêter au ridicule, et qu'on trouve sans peine dans les choses les plus sérieuses. Ils flétrissent ainsi d'un mot ce qu'on dit de plus in-

génieux et quelquefois de plus profond. Les contrastes sont la mine où ils puisent le plus, et on sait combien ce genre est facile.

C'est surtout la manière de quelques gens du monde et de bonne compagnie, à qui on prête souvent plus d'esprit qu'ils n'en ont, d'après l'art qu'ils ont de déjouer l'esprit des autres. Comme ils n'aiment pas que l'esprit donne à personne cette sorte de considération que l'opinion des hommes met quelquefois au-dessus de celle qui s'attache au rang ou à la richesse, ils brisent continuellement la conversation par la plaisanterie, lorsqu'ils s'aperçoivent qu'elle attache les écoutans à l'homme qui les amuse et les instruit.

Pour cela, ils épient au passage un mot qui puisse prêter à la plaisanterie, et déroutent dès lors la conversation.

Avec ces gens, l'esprit sage qui avait un but, s'en voit détourner sans cesse; et, contraint de marcher, il n'a point de terme où il puisse se flatter d'arriver. Je ne sais rien de plus fatigant et de plus ennuyeux, quoique trop de gens prétendent que c'est là une agréable légèreté.

C'est le caractère le plus marqué d'un petit esprit, à moins qu'il ne soit l'effet d'une espèce de politique que j'ai connue à quelques gens du monde et à quelques hommes de lettres même;

les uns, pour ne pas laisser traiter des sujets dont la discussion contrarie leurs intérêts ou leurs préjugés, les autres pour ne pas laisser voir à la société leur ignorance sur la matière.

L'esprit plaisant consiste aussi quelquefois à prodiguer dans la conversation les jeux de mots qu'on appelle *pointes* et *calembourgs*, qui sont le fléau de toute bonne conversation. Ce malheureux usage de l'esprit en rompt à tous momens le fil. Les mots cessant d'être, pour le faiseur de calembourgs, la peinture des idées qu'ils doivent réveiller, et n'étant plus entendus que comme des sons et des syllabes, il n'y a plus de liaison des idées pour ceux qui s'en servent; ainsi ils ressemblent, en cela, à un homme qui en lisant, voit les caractères, les lettres dont le mot est composé, et non la chose que le mot signifie; de là, il arrive ordinairement qu'après chaque calembourg, il faut recommencer une autre conversation qui se rattache difficilement et presque jamais à la précédente; aussi est-ce le moyen employé le plus communément et avec le plus de succès par les gens qui veulent écarter la discussion dont l'objet leur déplaît. Ces gens imitent les enfans qui brouillent les cartes au milieu de la partie, parce qu'ils n'ont pas beau jeu; ils sont un vrai fléau des conversations. Enfin le faiseur de pointes est lui-même perdu pour la société

et pour la conversation, occupé qu'il est uniquement à guetter au passage un autre mot sur lequel il puisse encore se jouer; tandis qu'il pourrait, avec plus de profit et de plaisir pour lui-même, et pour les autres, porter son attention sur les idées, sur les choses, et contribuer, pour sa part, à soutenir et animer la conversation.

Enfin, j'y suis peut-être trop sévère; mais je ne puis m'empêcher généralement de regarder les pointes, les calembourgs, comme une peste de la conversation, et un crime de lèse-société dans ceux qui le poussent jusqu'où je l'ai vu aller quelquefois, et je ne puis pardonner un pareil usage de l'esprit qu'à ceux qui y mettent une extrême sobriété, un parfait à-propos et quelque finesse, condition que ne peut remplir aucun faiseur de pointes par métier.

Je ne puis pas oublier de parler aussi des plaisans de profession que le docteur Swift traite assez mal pour que je me contente de recueillir ici ce qu'il en dit.

« Il y a, dit-il, des maisons où l'on ne peut se passer de quelque plaisant de cette espèce, pour divertir la compagnie toutes les fois qu'on rassemble un certain nombre de personnes. Il faut bien supporter cet usage; tout ridicule qu'il est, je le souffre comme un autre. Je me tiens

dans la société comme je serais à une farce. Je n'ai rien à faire qu'à rire aux bons traits, lorsqu'il s'en trouve, tandis que mon acteur joue son rôle. Il s'est chargé de me faire rire, et sans doute il se tient pour payé lorsqu'on rit. Je suis pourtant fâché que dans des sociétés choisies et peu nombreuses, où se trouvent des gens qui ont de l'esprit et de l'instruction, un tel baladin soit admis à faire ses tours qui éteignent toute espèce de conversation, sans compter la peine que j'éprouve en voyant quelquefois des hommes qui ont de l'esprit en faire un si mauvais usage. »

On me dira peut-être que la sorte de proscription que je prononce contre l'esprit plaisant, tend à bannir toute gaieté de la conversation, et qu'une conversation ainsi épurée sera la plus insipide du monde, qu'elle ne sera bonne que pour des pédans, injure qu'on m'appliquera dans toute la force de ce mot. Voyons si je pourrai conjurer cet orage.

Non, certes, je ne veux pas bannir la gaieté de la conversation; mais j'y veux l'espèce de gaieté qui seule y convient.

Il y a une gaieté douce et une gaieté bruyante; celle-ci se manifeste par le rire éclatant, par le ton de voix élevé, par le geste pantomime; l'autre est plus en dedans, elle s'exprime par des mou-

vemens plus modérés; elle ne fait que sourire. Il est assez généralement vrai que la gaieté douce se soutient plus long-temps que celle qui est trop vive; celle-là se communique plus facilement, et chacun contribue à l'augmenter. La gaieté trop vive, au contraire, ne passe pas aisément de celui qui en est plein dans l'âme des autres. Si elle parvient à y faire son impression, souvent il n'y a pas de réaction; les assistans ne contribuent pas à l'augmenter, et plus communément encore les caractères froids qui se rencontrent dans la société s'arment contre elle: ainsi celui qui apporte cette sorte de gaieté dans la conversation, en fait seul tous les frais, les autres ne faisant que s'y livrer presque machinalement, si même ils n'y résistent pas.

Je ne sais si mes lecteurs ont observé, comme moi, le sérieux glacé dans lequel on tombe tout de suite après avoir ri aux éclats d'un mauvais jeu de mots. Je demande qu'on observe les visages qui témoignent contre le genre. Je crois pouvoir donner plusieurs raisons de ce fait, le plaisir que les saillies nous causent ne dure qu'un moment; c'est un feu d'artifice qui laisse après lui, pour ainsi dire, une obscurité plus profonde; pendant que l'homme gai prodigue les saillies, les assistans ne pensent guère, et ne sont que passifs. Ainsi, en jetant les yeux

sur le temps qu'on vient de passer, on y remarque un vide, on a moins existé pendant cet intervalle, et on demeure mécontent de son inaction, ou au moins est-on privé de la satisfaction qu'on éprouve après avoir exercé son esprit.

La gaieté très-vive, même séparée du bruit qui l'accompagne ordinairement, étonne et étourdit dans la conversation. Les idées présentées ainsi excitent l'attention; mais c'est une attention en quelque sorte stupide. Cette gaieté naissant d'une manière particulière de voir les objets, il n'y a ordinairement qu'un petit nombre de personnes dans la société dont la tournure de l'esprit soit analogue à celle-là. Tous les autres sont obligés de faire un effort pour saisir l'objet sous un même point de vue; ainsi on ne peut en attendre des saillies de la même nature. La conversation ne se soutiendra donc que par l'homme gai lui-même, ou plutôt il n'y aura point de conversation, puisque lui seul parlera. L'excessive gaieté tue la conversation, tandis que la gaieté douce l'alimente et la soutient.

Il me semble que ceux qui visent le plus à mettre de la gaieté dans la conversation, la communiquent rarement à leurs auditeurs, faute d'observer ou de ménager le moment où l'on

serait disposé à la partager; leur gaieté nous invite avant que les cordes de notre âme soient montées pour rendre les sons qu'on lui demande; on résiste toujours un peu à cette espèce d'empire que veulent prendre les autres sur nous.

La gaieté douce n'a pas ces inconvéniens; on se trouve plus ordinairement disposé à la recevoir. Comme elle est moins éloignée de l'état habituel de la plupart des esprits, elle s'insinue sans éprouver de résistance, elle s'étend; chacun y participe et contribue à l'augmenter.

J'appellerai encore esprit plaisant celui des conteurs, et l'on comprend bien que je n'entends pas les traiter aussi sévèrement que les autres. Certainement, les contes sont un des grands charmes de la conversation; mais c'est de ce genre, surtout, qu'on peut dire qu'il a de grandes difficultés et des inconvéniens réels qu'il faut éviter sous peine de gâter la conversation. Le talent de conter agréablement n'est pas rare. Il y a plusieurs manières de conter agréablement. Quelques personnes racontent en peu de mots et d'un style concis; elles saisissent les circonstances principales, rendent avec précision et omettent les détails. D'autres ont l'art de raconter longuement sans ennuyer,

en embellissant les circonstances les plus légères, en les peignant avec vérité. Quelques conteurs parlent froidement, et cette froideur fait sortir davantage ce que le conte a de piquant, comme un fond obscur fait briller une broderie. D'autres racontent avec plus de gaieté, et on rit des choses plaisantes qu'ils racontent, quoiqu'ils en rient eux-mêmes les premiers. Les uns sont pantomimes, et imitent la voix et le geste des personnages qu'ils font parler : ils sont comédiens; d'autres ne sont qu'historiens. Toutes ces manières de conter ont leur agrément; chacun doit s'attacher à celle qui est la plus analogue à la tournure de son esprit et à la nature de son caractère, à sa figure même et à l'habitude de son corps. Par exemple, une jolie femme ne peut guère jouer en contant, parce que les grands mouvemens, les grimaces, les altérations de la voix et de la physionomie, fatigueraient les spectateurs en contrastant trop fortement avec ses grâces et les agrémens de sa figure. Heureusement les femmes, qui savent très-bien ce qui les gâte et ce qui les embellit, tombent rarement dans ce défaut. De même, les personnes qui ont peu de physionomie ou un air gauche, ceux qui déclament mal, dont le caractère est froid, doivent se défendre de raconter comiquement; le ton froid

et uni leur réussira. Ils ne peuvent soutenir l'autre jusqu'au bout.

Mais, même avec le talent de bien conter, on peut encore flétrir la conversation, et lui faire perdre une partie de son agrément et de son utilité, soit en contant hors de propos, soit en contant trop, ce qui ne peut guère arriver qu'on ne conte aussi mal à propos.

Non-seulement c'est l'à-propos qui fait le principal agrément des contes, mais le conte le meilleur en soi devient insipide et ennuyeux, s'il est fait hors de propos. C'est ce qui rend insipide la lecture des *ana*; les meilleurs mots y perdent presque tout leur sel, parce qu'ils y sont à propos de rien; outre qu'une multitude de contes qui se succèdent ainsi, sont d'une monotonie insupportable.

Le grand inconvénient des contes est de couper la conversation, et de faire perdre de vue le sujet, ou de conduire d'une manière trop brusque à un sujet différent. On ne doit pas, sans doute, en exigeant cet à-propos, aller jusqu'à une pédantesque sévérité; il faut être indulgent sur la liaison, et un rapport faible et léger avec le sujet qu'on traite, ou avec le conte qu'on vient de faire, en autorise un nouveau. Cependant, si on abuse de cette indulgence, la conversation devient bientôt in-

sipide, et souvent un conte, qui eût été plaisant s'il avait été bien placé, ennuie les auditeurs lorsqu'il ne tient à rien ; et, si l'on en fait deux ou trois de suite, la conversation est en grand danger de tomber tout-à-fait.

Le persiflage est encore une sorte de plaisanterie qu'on peut regarder comme un des plus grands fléaux de la conversation, et par conséquent de la société.

La bonne plaisanterie, celle qui n'offense point, mais qui se place à propos et naturellement, et qui n'est, d'ailleurs, qu'un trait fugitif, est un assaisonnement bien agréable de la conversation ; mais elle est rare, et c'est à sa place qu'on a substitué le persiflage ; précisément, dit Swift, comme quand un habillement trop cher se met à la mode, ceux à qui leurs facultés ne permettent pas de se le procurer, se contentent de quelque chose d'approchant, qui imite la mode tant bien que mal.

Le persiflage consiste à rendre un homme ridicule aux yeux de la société, sans qu'il s'en aperçoive, en tirant ce ridicule de ses discours et de ses opinions, ou des défauts de son esprit et de ses manières.

J'ai vu cet esprit à la mode dans Paris, beaucoup plus qu'il ne l'est aujourd'hui, et j'ai connu des héros en ce genre. C'était un spectacle

curieux, quoiqu'affligeant quelquefois, qu'un homme rompu à cette espèce d'escrime, s'attaquant à un foible adversaire, le portant par terre avec facilité, et mettant, comme on dit, tous les rieurs de son côté.

Swift, qui a fort bien saisi le caractère de ce genre de plaisanterie, et de qui je viens d'emprunter quelques-uns des traits dont il la peint, fait à ce sujet une observation pleine de délicatesse.

» Les Français, dit-il, et nos pères dans un siècle plus poli, ont eu de la plaisanterie une idée bien différente. Selon eux, elle devait présenter, à la première apparence, une espèce de reproche ou de satire ; mais, par une certaine tournure inattendue, elle se terminait toujours à quelque chose d'agréable pour la personne à qui elle était faite ; ou si ce correctif ne tenait pas à la plaisanterie elle-même, on l'y ajoutait après coup. »

Cette pratique, ajoute-t-il, était assurément plus conforme aux lois de la conversation, dont une des plus importantes est de ne rien dire que quelqu'un de la société puisse s'affliger qu'on ait dit : loi bien raisonnable, sans doute, puisqu'il n'y a rien de plus contraire au but qu'ont des gens qui se rassemblent, que de faire qu'ils sortent mal satisfaits les uns des autres en se séparant.

L'esprit disputeur.

On ne trouvera pas étrange que je place la dispute au nombre des vices de la conversation, si l'on considère que la conversation ne peut se concilier qu'avec la discussion, et jamais avec la dispute.

J'appelle *discussion*, l'allégation des raisons et argumens qui appuient deux opinions opposées, tant qu'elle ne fait que combattre l'opinion en elle-même, en faisant une entière abstraction de la personne; et je la vois dégénérer en dispute à l'instant où il s'y mêle quelque personnalité.

On conçoit bien que, par des personnalités, je n'entends pas des injures formelles que la bonne compagnie interdit; mais j'ai remarqué deux sortes de personnalités qui se glissent souvent dans la discussion, et la font dégénérer en dispute.

C'en est une bien commune et bien offensante de dire à votre antagoniste qu'il a des motifs particuliers d'intérêt, ou pour lui-même, ou pour ses amis ou contre ses ennemis. Ce reproche n'est pas une preuve. Vous devez supposer qu'un homme qui soutient une opinion opposée à la vôtre, la soutient parce qu'il la

croit vraie, et non par aucune autre raison. Je dis supposer, car on peut bien croire et penser qu'en effet l'opinion d'un homme lui est dictée par des préventions d'état ou par l'intérêt, etc. Mais la discussion est toujours dans une supposition contraire, puisque ce ne seroit pas la peine de discuter, s'il étoit établi que chacun se fait ses opinions et les soutient, non d'après la vérité, mais d'après ses passions et ses préjugés, et que ces passions et ces préjugés sont sa règle unique. Et dans la dispute, il n'est question que de savoir si l'opinion est vraie ou fausse en elle-même.

Ce reproche est d'autant plus déplacé dans toute discussion, qu'il peut toujours être rendu avec la plus grande facilité. Si vous me taxez de soutenir telle opinion par attachement pour un homme que j'aime, et auquel elle est favorable, ou par prévention d'état, je puis vous répondre que vous combattez mon sentiment par des préventions du même genre. Si en attaquant l'état militaire devant un militaire, celui-ci défendant sa profession des reproches qu'on lui fait, on lui dit qu'il ne parle ainsi que parce qu'il est militaire, il pourra vous répondre que vous ne blâmez les armes que parce que vous êtes ou bourgeois, ou ecclésiastique, ou homme de robe, et d'après les préjugés de votre nais-

sance ou de votre état. On voit qu'une dispute qui prend cette forme est interminable.

C'est encore une personnalité de dire à celui avec lequel vous êtes en débat, qu'il ne connaît pas la matière dont il parle, qu'il n'est pas en état de décider dans une telle question, etc.; que ce n'est pas son métier, etc. Car toutes ces observations, bien ou mal fondées, ne sont pas des raisons; et il s'agit toujours d'apporter et d'entendre et de discuter des raisons. Je ne suis pas militaire, et je puis parler très-bien d'une opération militaire. Je ne suis pas magistrat, jurisconsulte par état, et je puis avoir des idées justes, profondes, neuves, sur la jurisprudence et la législation. Écoutez-moi, et ne jugez point sur mon état et ma robe, mais sur ce que je dis.

La conversation particulière substituée à la conversation générale.

Je touche ici à l'un des plus grands vices parmi ceux qui gâtent la conversation, et qui lui font perdre presque tout son charme et son prix; l'habitude d'établir diverses conversations particulières au milieu de la société, où l'on pourroit avoir une conversation générale plus instructive et plus agréable pour la société toute entière.

La conversation est générale lorsqu'elle est entre toutes les personnes qui forment le cercle ou la société, et que chacun y contribue, soit comme acteur, soit comme auditeur.

Je suis porté à croire que les anciens ont pratiqué, et connu mieux que nous, ce genre de conversation.

C'est l'idée que donne la forme de dialogue que leurs écrivains ont si fréquemment adoptée. Socrate, Platon, Eschine, Cicéron, Plutarque, Lucien, nous représentent la conversation de leur temps entre les personnages qu'ils mettent en scène, qui sont souvent assez nombreux, comme vraiment générale, chacun y participant et y contribuant.

Lorsque je m'élève contre la conversation particulière, substituée à la conversation générale, c'est en supposant une société limitée à un certain nombre de personnes, comme dix ou douze, et où dominent en nombre des personnes instruites et spirituelles; car, si l'assemblée est beaucoup plus nombreuse et moins bien composée, on ne saurait blâmer celui qui trouve le moyen de se dérober à l'ennui, en s'attachant à un homme dont il entende la langue et qui puisse entendre la sienne. Mais, dans la supposition sur laquelle je raisonne, je dis

que la société toute entière perd toujours beaucoup à laisser s'établir de tels *à parte.*

La conversation générale a cet avantage, qu'en éveillant et soutenant l'attention de tous les assistans, elle tire de chacun d'eux une contribution à la dépense et aux jouissances communes. Elle aide, facilite et rend plus fécond le travail de celui qui fait les premiers frais. Souvent celui qui parle n'a qu'une idée incomplète dont il n'a pas suivi le développement, un principe dont il n'a pas tiré toutes les conséquences. S'il l'énonce en société, quelqu'un des assistans en sera frappé. Il en apercevra la liaison avec quelqu'une de ses idées; il les rapprochera. Ce rapprochement excite à son tour le premier inventeur, qui voit qu'on peut ajouter à ses premières vues; et chacun contribuant à accroître ce premier fonds, il deviendra bientôt riche de la commune contribution. Ce qu'un autre a dit est comme une phrase commencée, à laquelle on ajoute facilement la fin qu'elle doit avoir, lorsqu'on ne se serait avisé tout seul ni du commencement ni de la fin.

La conversation est un genre d'entreprise dans laquelle le capital d'un seul particulier est souvent trop faible pour exploiter utilement le fonds. Dans la conversation générale, le capital

est plus considérable en raison du plus grand nombre d'actionnaires.

Pour quitter la métaphore, on voit que la conversation générale doit naturellement répandre plus de lumières sur les questions qui s'y agitent. Dans une société de dix ou douze personnes en qui nous supposons un certain degré d'instruction, il est difficile qu'il ne s'en trouve pas plusieurs qui auront des connaissances, quelques idées particulières sur le sujet qu'on traite, et dès lors on a plus de secours pour arriver à la vérité. Mais cette chance est beaucoup moins favorable dans chacune des conversations particulières résultant de la division de la société en plusieurs pelotons.

La conversation particulière est communément accompagnée d'une injustice qu'on ne remarque pas assez, et qui consiste, de la part de celui qui en est le provocateur, à enlever à la société un ou plusieurs de ses acteurs qui fourniraient à son amusement. Un tel homme, en se dérobant lui-même à la société, peut bien dire, quant à lui, qu'il ne fait qu'user en cela de sa liberté naturelle; mais il ne peut pas alléguer cette excuse lorsqu'il tire à part une personne aimable, ingénieuse et gaie, qui contribuerait au plaisir de tous, et que la société a le droit de réclamer. Cette remarque ne paraîtra

pas futile, si l'on considère que c'est communément l'homme le plus amusant, le plus intéressant d'un cercle dont chacun est tenté de s'emparer, et qu'on ne s'adresse pas à un ennuyeux pour faire avec lui un *à parte*.

La conversation générale a aussi généralement le charme d'une plus grande variété, parce que chacun apporte à la masse ses idées particulières, sa manière de voir un même objet, quelquefois différente de celle de tous les autres.

Dans la conversation générale, celui qui parle a une espèce d'auditoire qui l'anime et le soutient, et qui, en même temps, lui fait mettre plus d'attention à ce qu'il dit; le contient dans une sorte d'exactitude; l'empêche de divaguer et d'exagérer; le force de mettre quelque correction dans son style et quelque ordre dans ses idées. Aussi une conversation de cette espèce est-elle la première et la meilleure école des hommes qui se disposent à parler en public.

J'ai entendu souvent, dans le monde, appeler liberté ce droit de se séparer en plusieurs groupes étrangers les uns aux autres dans la même chambre. Ce droit est incontestable; cette liberté doit être sacrée : fort bien; mais sitôt qu'on en jouit, il faut convenir qu'il n'y a plus de conversation.

Conclusion.

En indiquant les vices principaux de la conversation, je ne crois pas devoir rien dire ni de ces observateurs malveillans dont le silence est un espionnage; toujours prêts à abuser lâchement de l'avantage qu'ont les âmes fausses et froides sur la franchise et la véracité;

Ni de ces auditeurs dédaigneux qui, pour ne pas accorder légèrement leur admiration, refusent jusqu'à l'approbation la plus méritée;

Ni de ces hommes vains qui ne se permettent pas de contredire, parce qu'ils ne souffrent pas d'être contredits, et dont la patience n'est qu'un orgueil timide;

Ni de ces esprits étroits dont la prudence n'est dictée que par le sentiment de leur nullité, et qui, n'ayant aucune opinion, se taisent pour avoir l'air d'en cacher une;

Ni, enfin, de ces faux sages dont le caractère est une indifférence entière à tout bien et à toute vérité, et qui décrient, sous le nom de mauvaise tête, toute idée forte et tout sentiment profond.

Je finirai en transcrivant les réflexions qui terminent le court Essai de Swift, d'où j'ai tiré ci-dessus quelques traits, et qui ne paraîtront pas tout-à-fait étrangères aux circonstances où nous nous trouvons.

« On voit, dit l'écrivain anglais, par ce petit nombre de remarques, combien peu d'avantages nous retirons de la conversation, qui pourrait être pour nous un des plus grands, des plus durables et des plus innocens plaisirs de la vie.

» C'est pour avoir négligé les plaisirs de la conversation, que nous sommes forcés d'y substituer les amusemens frivoles et petits du jeu, des visites, de la table, de la parure et de la débauche même. De là, la corruption des deux sexes, et la perte des idées vraies de l'amour, de la générosité, de l'honneur, dont on se moque aujourd'hui, comme de sentimens affectés et peu naturels.

» Cette décadence de la conversation, et les conséquences qu'elle a entraînées pour notre caractère, sont dues en partie à l'usage établi depuis quelque temps d'en exclure les femmes... De là, une familiarité grossière, qu'on donne pour de la gaieté et pour une liberté innocente : habitude dangereuse dans nos climats du Nord, où le peu de politesse et de décence que nous avons s'est introduit, pour ainsi dire, contre l'inclination naturelle qui nous porte sans cesse à la barbarie, et ne se maintient que par artifice. Ce ton de société était celui des esclaves chez les Romains, comme on peut le voir dans

Plaute. Il semble avoir été répandu chez nous par Cromwell, qui se donnait ce divertissement dans sa cour, composée d'hommes de la lie du peuple. J'ai entendu raconter en ce genre des anecdotes curieuses, et peut-être que relativement à sa situation, et en bouleversant tout, sa conduite en cela était raisonnable : comme ce fut aussi de sa part un trait de politique bien entendu, de rendre ridicule le point d'honneur, dans un temps où un mot équivoque ou piquant était toujours suivi d'un duel.

» Je regarde la partie paisible du règne de Charles Ier., comme l'époque de notre plus grande politesse ; je crois qu'elle est en France de la même date, d'après ce que nous lisons dans les écrivains de ce temps, aussi-bien que d'après les récits que j'ai entendu faire à quelques personnes qui avaient vécu dans les deux cours.

» La manière de soutenir et de conduire la conversation était alors différente de la nôtre. Plusieurs femmes, que nous trouvons célébrées par les poëtes de ce temps, avaient des assemblées dans leurs maisons, où des personnes les plus spirituelles de l'un et de l'autre sexes se réunissaient pour passer la soirée ; en discourant sur quelque sujet intéressant que l'occasion faisait naître ; et, quoiqu'on puisse jeter quelque

ridicule sur les idées subtiles ou exagérées qu'on s'y faisait de l'amour et de l'amitié, ces subtilités mêmes avaient un fond de raison et d'utilité pour l'exercice des facultés de l'esprit et le perfectionnement des sentimens. Il faut un peu de romanesque à l'homme. C'est un assaisonnement qui conserve et qui relève la dignité de la nature humaine, et l'empêche de dégénérer jusqu'au vice et à la brutalité. ».

Une partie des réflexions de l'auteur anglais ne nous est pas applicable aujourd'hui. Chez nous la société rassemble les hommes et les femmes; mais en cela même nous avons peut-être passé le but, au moins pour les intérêts de la conversation : s'il est difficile d'avoir une bonne conversation avec plus de dix et douze personnes, cela est plus difficile encore, si dans ce nombre il y a plusieurs femmes. Chacune est naturellement un centre auquel se réunissent quelques-uns des hommes présens, et on a bientôt trois ou quatre pelotons, au lieu d'un cercle.

Je le dirai avec franchise, je n'ai jamais vu de conversation habituellement bonne, que là où une maîtresse de maison était, sinon la seule femme, du moins une sorte de centre de la société.

J'ai dit, sinon la seule, parce que j'ai trouvé

encore de fort bonnes conversations dans des cercles où se trouvaient plusieurs femmes; mais c'est lorsque ces femmes étaient elles-mêmes instruites, ou cherchant et aimant l'instruction, disposition, il faut l'avouer, peu commune. Alors on peut jouir de tous les avantages que regrette l'écrivain anglais; et sans se rassembler comme on faisait à l'hôtel de Rambouillet, pour discourir sur quelque sujet intéressant, avoir, en effet, une conversation agréable et intéressante, et y trouver, comme le dit l'auteur anglais, un des plus grands, et certainement le plus innocent, le plus durable et le plus utile plaisir de la vie.

DE L'ESPRIT DE CONTRADICTION.

Beaucoup de moralistes ont assigné un principe général aux actions humaines : les uns le motif de l'intérêt, d'autres celui de l'amour-propre, de la compassion, etc.

Peut-être ces divers systèmes de philosophie pèchent-ils par la trop grande étendue qu'on a voulu leur donner ; peut-être l'explication est-elle trop générale pour des phénomènes nombreux et variés qui se refusent à être rangés sous une même classe, et à dépendre de l'action d'un même principe.

Pour expliquer les effets moraux, ne serait-il pas plus utile d'en observer d'abord les causes immédiates ? En morale comme en physique, c'est avoir fait beaucoup que d'avoir découvert une cause prochaine. C'est même par cette voie, c'est-à-dire, en découvrant successivement une cause immédiate, et puis la cause de cette cause, et ainsi en remontant, qu'on a fait faire à la connaissance de la nature les progrès dont notre siècle peut se vanter.

C'est la marche que je me propose de suivre

ici, en montrant l'esprit de contradiction comme le principe immédiat de beaucoup d'actions humaines, comme une des forces motrices de l'homme, sans prétendre qu'elle soit ni la plus générale, ni la seule.

L'esprit de contradiction est un penchant de l'homme à se refuser aux idées et aux sentimens qu'on veut lui faire adopter, et aux actions qu'on veut lui faire faire, précisément parce qu'on s'efforce de lui inspirer ces idées et ces sentimens, ou qu'on exige de lui ces actions. Constatons d'abord l'existence de ce penchant, et connoissons ses effets.

Je commencerai par en appeler au témoignage que chacun peut se rendre soi-même, et je demanderai si toutes les fois qu'on entend avancer une assertion, une opinion, un simple fait avec autorité; si toutes les fois qu'on exige de nous une action, une démarche, nous ne nous sentons pas, au moins légèrement, portés à douter, à nier, à refuser, en un mot, à contredire. Je me bornerai ici à la contradiction qu'on oppose aux opinions.

Non-seulement on sent cette inclination à la contradiction; mais on la laisse voir en société, et l'on y cède continuellement. Tout ce que peuvent faire la politesse, l'usage du monde, est de lui donner des formes moins désagréables.

On la présente sous l'air du doute modeste, du désir d'une explication ultérieure, d'un scrupule : *Permettez-moi de vous demander, etc. Faites-moi la grâce de m'expliquer comment il se fait, etc. J'ai cependant entendu dire, etc. Ce n'est pas tout-à-fait cela, etc.* Mais elle n'en est pas moins une contradiction.

N'est-ce pas la contradiction qui fournit à ce fonds inépuisable de conversations oiseuses de tant de gens qui se rassemblent dans les grandes villes, et qui consiste presque uniquement à douter de ce qu'un autre avance, à le modifier ou à le combattre? Et la politesse de la conversation, qu'est-elle autre chose que l'attention continuelle à dissimuler en soi l'esprit de contradiction, et à ne pas l'exciter trop vivement dans les autres?

Toute la partie de l'éloquence qui emploie ce qu'on appelle *les précautions oratoires*, n'est que l'art d'éviter ou de vaincre les obstacles que l'esprit de contradiction oppose à l'orateur; et le talent du négociateur n'est que l'adresse nécessaire pour ne pas l'animer dans les personnes avec lesquelles il traite.

Dites beaucoup de bien d'un absent, vos auditeurs en rabattront au moins la moitié; tous apporteront quelque restriction à vos éloges, et quelqu'un d'eux pensera moins avantageuse-

ment qu'il ne faisait de celui que vous aurez loué.

Une femme, connue par beaucoup de vertus et par une grande connaissance des hommes (madame Geoffrin), établissait comme autant de règles : 1°. qu'il faut rarement louer ses amis dans le monde ; 2°. qu'il ne faut les louer que généralement, et jamais par tel et tel fait, en citant telle et telle action, parce qu'on ne manque jamais de jeter quelque doute sur le fait, ou de chercher à l'action un motif qui en diminue le mérite ; 3°. qu'il ne faut pas même les défendre, lorsqu'ils sont attaqués vivement, si ce n'est en termes généraux et en peu de paroles, parce que tout ce qu'on dit en un cas pareil ne fait qu'animer les détracteurs, et leur faire outrer la censure.

Ces conseils si sages ne sont que le développement de cette maxime du livre des proverbes : « Celui qui loue son ami à haute voix, » attirera sur lui la malédiction. » *Qui laudat amicum suum voce altâ, erit illi loco maledictionis.*

Il ne se porte pas un jugement entre deux citoyens, d'après les formes les plus régulières de la justice, qui ne soit trouvé injuste par un grand nombre de personnes, uniquement par esprit de contradiction.

Il ne se donne pas un prix à une académie, qu'une grande partie du public n'épouse la cause de l'auteur qui n'a pas eu la préférence; ou, si le vainqueur n'a pas eu de concurrens dignes d'être nommés, *la pièce couronnée ne méritait pas de l'être.*

Parmi les instructions que donne un amour-propre éclairé à un auteur, pour faire réussir ses ouvrages, la plus importante est sans doute celle qui lui enseigne à les présenter avec beaucoup de modestie; et ce conseil est fondé sur ce que l'esprit de contradiction nous porterait à penser plus mal de ses vers ou de sa prose, précisément parce qu'il en aurait parlé avantageusement.

C'est aussi la raison de ces préceptes de toutes les poétiques :

Que le début soit simple et n'ait rien d'affecté.
Non fumum ex fulgore, sed ex fumo dare lucem.

Les effets de l'esprit de contradiction sont surtout sensibles dans les variations qu'éprouvent les réputations littéraires. Un jeune homme s'annonce avec quelque talent. Ses amis et ses protecteurs s'en engouent. Un grand nombre de personnes partagent l'enthousiasme; on met le nouvel auteur à côté de ce qu'il y a de meilleur. Si c'est un poëte dramatique, il rempla-

cera ou surpassera Racine et Voltaire ; si c'est un orateur, c'est Bossuet, c'est Massillon. L'auteur nouveau est surtout infiniment supérieur à tous ses contemporains, qu'on traite à cette occasion avec beaucoup de mépris. A ce premier moment la société est partagée en deux classes : l'une, de ceux qui ont lu l'ouvrage nouveau ou vu la pièce nouvelle ; et l'autre, de ceux qui n'en connaissent rien. Les premiers ne contredisent pas, parce qu'ils ont leur propre opinion à énoncer ; les seconds, parce qu'ils n'ont rien à alléguer de contraire, faute de connaître l'ouvrage ; mais ceux-ci se promettent bien d'épier, à la première représentation ou à la lecture, tous les défauts de la production qu'on a eu la témérité de leur vanter, et ils n'y manquent pas.

Alors arrive la seconde époque de la réputation d'un écrivain nouveau. On épluche tout, on le chicane sur tout, on lui dispute tout ; la critique, animée par les éloges qu'elle a été forcée d'entendre, se dédommage avec usure du silence qu'elle a gardé. Comme fort peu de personnes ont un avis fondé sur des raisons solides, une grande partie de ceux qui avaient le plus loué l'ouvrage nouveau se range du côté des détracteurs, et le dénigrement devient presque aussi général que l'admiration l'avait été. A la

vérité, après un peu de temps, l'écrivain prend sa place; mais, s'il m'est permis d'employer ce mot, les oscillations de sa renommée ont été l'effet de l'esprit de contradiction.

Le public suit la même marche dans les opinions changeantes et successives qu'il se fait des gens en place. A leur arrivée on les exalte : ce sont autant de Sully ou de Colbert, parce que ces éloges sont la satire du ministère précédent. Quelques mois se passent; le prédécesseur est oublié; l'esprit de contradiction ne peut plus agir que contre celui qui est en place; il agit en effet, et le Sully devient un fripon, un sot ou un fou.

Supposons qu'on appelle au ministère un génie élevé, d'une probité qui décourage la calomnie même, plein de la passion du bien public, et de tous les sentimens qu'on peut désirer et exiger dans un homme en place, je vais dire ce qui arrivera. S'il regarde autour de lui avant d'entreprendre; s'il étudie, non pas les principes de l'administration, que l'expérience et de profondes réflexions lui ont rendus familiers, mais les moyens par lesquels on peut les mettre en pratique, et vaincre les obstacles que la corruption élève de toutes parts; s'il marche avec cette sage lenteur qui conduit plus sûrement et plus promptement au but, on dira :

Il ne fait rien ; nous ne voyons rien ; c'est qu'on sera au désespoir de n'avoir rien à blâmer et à contredire ; mais, à la première de ses opérations, des milliers de voix s'élèveront : l'un critiquera la forme, l'autre le fond, non pas d'après des principes réfléchis, mais uniquement par esprit d'opposition. Si le ministre eût fait tout le contraire, ou se fût simplement abstenu de corriger tel abus, de faire telle loi, ces mêmes gens l'auraient désapprouvé avec la même violence. On eût dit : Pourquoi ne réforme-t-il pas ceci ou cela ? Pourquoi ne fait-il pas ce bien au peuple, cette faveur à l'agriculture ? S'il réforme, s'il change, s'il s'efforce d'améliorer toutes les parties de l'administration, on s'écriera : *Pourquoi toucher à ce qui est ? Ne sommes-nous pas bien ? L'esprit de système, la constitution de l'état, les priviléges des différens corps, le caractère de la nation, les dangers d'une liberté qui deviendrait bientôt licence*, seront les mots de ralliement que se donnera l'esprit de contradiction, et bientôt sera renversée la statue au pied de laquelle on avait brûlé quelque encens.

Mais aussitôt que le ministre sera déplacé, et toujours par esprit de contradiction, vous verrez un grand nombre de voix se réunir en faveur de ces mêmes opérations qu'on avait

blâmées. On dira qu'elles étaient indispensables, admirables ; l'état s'en va perdu depuis qu'on a écarté le seul homme qui fût capable d'en réparer les ruines.

Voyez les obstacles que rencontrent tous ceux qui, en établissant des doctrines nouvelles, n'emploient pas les ménagemens qui peuvent amortir la violence de l'opposition.

Les premiers hommes de lettres d'une nation se réunissent dans la plus grande et la plus utile des entreprises littéraires, la construction d'un vaste édifice, qui doit être le dépôt de tous les arts et de toutes les connaissances humaines. Ils voient s'élever contre eux des ennemis acharnés, nombreux et puissans, pour avoir excité l'esprit de contradiction, en paraissant former une secte, et en annonçant leurs travaux avec quelque appareil; et, pour prendre un exemple plus récent, des écrivains (les économistes) à qui il a manqué peut-être un peu de correction et de clarté, mais instruits et animés d'un grand zèle pour le bien public, occupés de la recherche des vérités les plus intéressantes, et qui en ont enseigné un grand nombre, n'ont-ils pas été en butte aux mêmes persécutions ?

On a beau dire, comme on l'a dit en effet, que, pour répandre une doctrine, il faut la confier à une secte. Oui, si la secte est cachée,

si elle travaille dans l'obscurité, parce qu'alors ses progrès n'attirent pas l'attention, n'excitent pas la réclamation et la résistance; mais si vous voulez prêcher votre doctrine sur les toits, on vous jettera des pierres, et on vous chassera de ville en ville.

C'est un fait généralement observé, que dans les pays où deux religions sont établies, les pratiques de l'une et de l'autre sont mieux gardées, le culte plus décent, le peuple plus religieux. Tels sont, en Angleterre, les anglicans et les presbytériens; en Alsace, et dans quelques états de l'Empire, les catholiques et les luthériens. Or, cet effet paraît tenir à l'esprit de contradiction, qui réchauffe le zèle de chaque parti. Aussi voit-on encore que ce zèle est moindre, lorsqu'au lieu de deux sectes il y en a plusieurs, parce qu'alors l'opposition n'étant plus si forte, ni si bien caractérisée d'une secte à l'autre, l'attachement de chacune à ses opinions est beaucoup plus faible que dans la première supposition.

Je ne dois pas oublier de faire remarquer que la disposition à contredire est surtout le caractère des sociétés les plus policées. C'est que, pour contredire, il faut avoir une certaine abondance d'idées, et une facilité d'expression qui ne se trouve que dans les nations civilisées.

Il faut aussi de la vivacité et de l'impatience ; dispositions qui ne sont pas celles des nations dont l'esprit est moins exercé et moins mobile. Les peuples chez lesquels la sociabilité n'a pas été encore perfectionnée, ou, si l'on veut, portée comme chez nous jusqu'à une sorte d'excès, sont lents et patiens ; ils ne sont pas pressés de parler ; la raison et la vérité ont le temps d'exercer leurs droits ; au lieu que chez les nations où la société a une très-grande activité, l'esprit de contradiction s'établit nécessairement à la suite du besoin de parler, parce que, pour celui qui veut parler sans répéter ce qu'on vient de dire, ce qui serait comme ne parler point, ce qu'il y a de plus aisé est de soutenir le contraire de ce qu'un autre vient d'avancer.

On demandera peut-être comment cette grande influence, que nous donnons à l'esprit de contradiction, peut se concilier avec la crédulité et le penchant à l'imitation, deux autres principes très-puissans et très-étendus de nos opinions et de nos actions, et qui sont précisément le contraire de l'esprit de contradiction.

Je remarque d'abord que, quoiqu'en beaucoup de situations et de circonstances, l'homme soit docile à recevoir les opinions et à suivre les impulsions qu'on lui donne, la crédulité n'empêche pas l'influence de l'esprit de con-

tradiction dans d'autres circonstances et d'autres situations. Aucun de ces motifs n'agit constamment et invariablement à l'exclusion de tous les autres, et leur action peut s'exercer successivement dans le même esprit.

En second lieu, comme nous venons de le faire observer, en donnant l'esprit de contradiction comme un principe très-général et très-agissant, nous entendons surtout parler des sociétés très-policées; et même, dans ces grandes sociétés, nous avons surtout en vue la partie la plus sociable de la nation, celle qui fait son affaire presque unique de ce qu'on appelle *société*. Or, la crédulité et l'imitation sont bien le caractère des nations encore ignorantes et grossières, ou des dernières classes du peuple chez les nations très-sociables; mais chez ces dernières, surtout dans les classes supérieures, ces dispositions sont en bien plus faible degré.

On ne peut pas regarder comme l'effet de la crédulité, des opinions fausses, anciennes dans une nation, transmises par la voie de l'éducation, et, pour ainsi dire, infuses dans l'âme par tous les canaux de ses connaissances. Ceux-là seuls ont été crédules qui les ont admises pour la première fois : ce qui n'est arrivé que dans des temps d'ignorance et de barbarie; mais, chez les nations civilisées, on ne reçoit

plus aujourd'hui que fort peu d'erreurs d'autrui. Chacun se les fait à soi-même, à son besoin, et repousse courageusement celles qu'on veut lui donner, non comme erreurs, mais comme opinions d'autrui. Si l'on essayait, de nos jours, d'introduire en Europe cette multitude d'opinions extravagantes qui y sont établies, elle n'en admettrait pas la dixième partie, et l'esprit de contradiction la défendrait de tout le reste.

Quant à l'imitation, il faut considérer qu'elle n'est pas opposée à l'esprit de contradiction. Ce n'est pas par complaisance qu'on imite, c'est l'effet machinal du spectacle d'une action. On trouve un mouvement, une forme, une mode agréable, on les copie sans que personne vous dise de les copier. L'homme est imitateur, parce qu'il est un animal actif, et que le modèle lui rend l'action plus aisée. Son activité est vague et indéterminée, l'imitation la détermine; mais il pourrait avoir l'esprit de contradiction au plus haut degré, comme le singe, avec le même penchant à l'imitation.

Enfin, ce que j'ai dit de la crédulité, je le dirai de l'imitation : elle n'est point le caractère des nations très-policées. Le peuple de l'Europe qui a poussé la sociabilité le plus loin, n'est point imitateur, je ne dis pas dans les beaux-

arts, mais dans ses opinions, ses coutumes, ses mœurs. Aucune coutume ou pratique étrangère ne s'établit en France, ou du moins les exceptions à cette proposition sont en bien petit nombre. Aucune nation en Europe n'est plus attachée à ses anciens usages que la nation française. Les Espagnols sont inconstans en comparaison de nous ; et je ne sais si les Asiatiques même peuvent nous disputer cette sorte de constance. On parle des Chinois : je crois bien qu'on n'y change point les coutumes, les cérémonies et les mœurs qui y tiennent ; mais c'est parce que celui qui s'habillerait ou ferait la révérence à l'européenne, aurait, pour la première fois, cinquante coups de bambou, par l'ordre paternel du mandarin de son quartier ; au lieu que sans bâton, sans contrainte, avec une pleine liberté d'imiter, nous sommes la nation de l'Europe qui imite le moins.

Je connais le reproche d'anglomanie qu'on nous fait, lieu commun qui a souvent fourni des armes aux ennemis des arts, des sciences et de la raison ; mais je voudrais qu'on me montrât une coutume, une opinion que nous ayons prise des Anglais, et qui se soit établie et naturalisée chez nous. Il y a à présent (1770) cinquante ans que l'inoculation est universellement mise en usage de l'autre côté de la Manche. On nous

a démontré, en mille manières, les avantages de cette pratique; les motifs les plus puissans, l'intérêt de la santé et celui de la beauté concouraient en sa faveur, et on ne peut pas dire que l'inoculation ait jamais été établie en France.

A la vérité, quelques-uns de nos jeunes gens portent des fracs; nos marchandes de modes vendent des chapeaux qu'elles appellent à l'anglaise. Il se fait quelques courses de chevaux et quelques paris; mais, loin que ce soit l'esprit d'imitation qui introduit parmi nous ces usages étrangers, c'est, au contraire, l'envie de se distinguer des autres, d'être singulier, d'être autrement que tout le monde. Les novateurs en ce genre sont plutôt contradicteurs chez eux, qu'imitateurs de ce qui se fait en d'autres pays; ils ont de l'aversion pour l'imitation. Cette aversion est même le principe de la grande variété de nos modes, dans lesquelles toute l'Europe nous imite, sans que nous soyons nous-mêmes imitateurs.

Les observations que nous venons de rassembler prouvent, ce me semble, l'existence et la force de ce penchant, que nous appelons *l'esprit de contradiction;* mais cette disposition, qui a tant d'influence sur nous, a peut-être un principe qu'il peut être utile de reconnaître.

Nous croyons pouvoir l'assigner : c'est l'amour de la liberté.

On ne peut méconnaître dans l'homme l'amour de la liberté physique, c'est-à-dire, de celle des mouvemens de son corps. Ce penchant, qui lui est commun avec les animaux, est, en lui comme en eux, naturel et indépendant de l'éducation et de toute idée acquise. Quoiqu'une longue habitude puisse l'affaiblir, il n'est jamais entièrement détruit. Tout animal captif songe à rompre sa chaîne ; et, devenu libre, il écarte de lui, autant qu'il peut, toute action d'un être étranger, tendante à contraindre sa propre activité : ce désir de liberté, cette aversion pour toute contrainte, sont une des suites de son activité même, de son pouvoir d'agir.

Ce même amour de la liberté est aussi dans l'homme au moral, et pour les mouvemens de son âme. Une inclination naturelle et puissante nous porte à exercer les facultés de notre esprit, et nous fait souffrir impatiemment toute impulsion étrangère ; et notre amour pour ce genre de liberté n'est, au fond, que l'activité même de notre âme, puisque vouloir penser tout seul, est la même chose que vouloir penser ; comme vouloir marcher tout seul est la même chose, dans un enfant, que vouloir marcher.

Or, il me semble que cet amour de la liberté est le principe ultérieur de l'esprit de contradiction, ou, en d'autres termes, que l'esprit de contradiction est dans l'homme une suite nécessaire de son activité et de son amour de la liberté.

Lorsque vous me donnez votre opinion sur un sujet, sur un livre, sur un homme, il ne me reste que fort peu, ou même rien du tout à faire, si je ne prends le parti de vous contredire. Plus vous énoncerez fortement votre façon de penser, moins il me restera d'action à exercer dans le même sens; il faudra donc que j'agisse dans le sens opposé, si je veux céder au penchant qui m'entraîne à l'action. Si mon assentiment à l'opinion que vous énoncez est une action libre de mon esprit, on conviendra au moins que c'est le moindre degré d'action qu'il puisse avoir, et le plus faible exercice qu'il puisse donner à sa liberté.

On remarque fréquemment une opposition de caractère entre le père le fils, la mère et la fille, le maître et ses domestiques, l'instituteur et son élève. Un enfant a très-souvent les bonnes qualités opposées aux défauts de son père, ou les défauts contraires à ses bonnes qualités. L'avare a un fils prodigue, la mère emportée une fille douce, etc. C'est que l'esprit de con-

tradiction est une arme que la nature fournit à l'enfant, pour défendre sa liberté menacée, et que l'habitude s'établit en lui de contredire; pour se défendre d'agir, de sentir et de penser d'après les personnes qui ont de l'autorité sur lui.

Cette opposition de caractère est ordinairement plus forte entre un père et son fils unique, une mère et sa fille unique, que dans les familles nombreuses, parce que l'empire du père et de la mère est bien plus prochain, plus continu et par conséquent plus contraire à la liberté de l'enfant, dans le premier cas que dans le second.

Par la même raison, l'esprit de contradiction est bien plus vif; et l'opposition de caractère entre les enfans et les parens, plus marquée dans l'éducation domestique, où l'empire des pères et des maîtres pèse plus fortement sur l'enfant, que dans l'éducation commune. Dans la première, l'enfant dont les actions sont dépourvues de motifs, en trouve un dans le simple désir de ne pas faire ce qu'on lui ordonne, et de faire ce qu'on lui défend : voilà sa règle et son guide; il sait parfaitement ce qu'il veut, aussitôt qu'on lui a fait connaître ce qu'on ne veut pas, et réciproquement.

Ce motif de détermination lui manque dans l'éducation commune : d'abord, parce qu'on

n'exige de lui que ce qu'on exige également de cent autres. C'est une loi générale qui le gouverne, et non la volonté particulière d'un père ou d'un maître, et sa liberté s'en trouve moins lésée. En second lieu, avec ses camarades, il n'a pas besoin du secours de l'esprit de contradiction pour conserver sa liberté, leur volonté sur lui n'étant pas soutenue d'autorité. Enfin, comme tous exigent de lui quelque chose, et souvent des choses opposées, l'esprit de contradiction ne pourrait lui servir de guide, parce que poussé en deux sens contraires, s'il voulait se mouvoir *contrairement* à une impulsion, il se mouvrait nécessairement conformément à l'autre. Il y a donc une infinité d'actions de sa vie, dans lesquelles il n'agit point d'après l'esprit de contradiction, qui, dès lors, influe moins sur son caractère, et le laisse s'accoutumer à l'empire de la raison et de la vérité; et c'est peut-être là, pour le dire en passant, le plus grand avantage de l'éducation publique et commune des colléges sur l'éducation privée et domestique.

J'ai vu des jeunes personnes, après une éducation domestique, tellement tournées à l'esprit de contradiction, qu'en devenant maîtresses d'elles-mêmes, elles se sont trouvées dans une impuissance absolue d'agir. Je les ai vues

chancelantes dans leurs opinions, parce qu'elles n'avaient plus d'opinion à combattre, et ne pouvant faire un pas, par ce qu'elles n'avaient personne à heurter en marchant. Je les ai vues chercher, appeler la contradiction; conjecturant avec sagacité ce qui pouvait être conforme aux idées et aux goûts de ceux avec qui elles vivaient, pour se déterminer à vouloir précisément le contraire; se refusant constamment à dire ce qu'elles pensaient, ou même à agir et penser jusqu'à ce qu'elles eussent de quoi contredire. Et quand les personnes qui souffraient de cette contradiction continuelle, se sont résolues à n'avoir plus d'avis, ou du moins à le cacher soigneusement, alors, ne pouvant avoir de volonté, elles ont perdu toute activité, et sont tombées dans une sorte de léthargie et dans l'ennui profond inséparable de l'inaction.

On peut observer que l'esprit de contradiction est presque toujours la disposition des malades, des vieillards, des femmes, des personnes à vapeurs, parce que c'est dans ces différens états qu'on craint le plus d'être asservi. Pour ne parler que des femmes, leur faiblesse naturelle et celle où les lois les réduisent, les exposent davantage à être subjuguées, et elles s'en défendent avec plus de soin. Si elles sont vaporeuses, le danger est encore plus grand (ou au

moins en jugent-elles ainsi), parce que dans les vapeurs l'activité de l'âme est moindre ou plus indéterminée, d'où il arrive qu'on saisit plus avidement, dans la contradiction même, un motif de se décider. Les vapeurs sont ordinairement accompagnées d'une certaine faiblesse de l'esprit, qui fait qu'il ne peut se prendre à rien, et d'une incertitude qui l'empêche de se diriger vers aucun objet avec quelque confiance. Proposez à une femme à vapeurs le choix de deux promenades, de deux lectures, de deux parures, vous la verrez suspendue, indécise des heures entières. Voulez-vous la décider promptement et sûrement, parlez en faveur de l'un des deux partis, elle prendra l'autre aussitôt, et y tiendra avec obstination.

Je ne dois pas oublier les gens de lettres, souvent attaqués de la même maladie, et qui en laissent voir les symptômes, lorsque l'usage du monde ne les a pas formés à dissimuler leurs opinions, et à tolérer celles des autres : accoutumés à exercer les facultés de leur esprit avec plus de force et de suite, ils souffrent plus impatiemment qu'on veuille leur faire adopter des sentimens auxquels ils n'ont pas été conduits par eux-mêmes ; ils ne veulent pas se laisser mener, parce qu'ils marchent ordinairement seuls, et l'esprit de liberté, dégénérant quelquefois

chez eux en esprit de contradiction, les arme contre la vérité même.

Quelques gens du monde, en lisant ceci, croiront pouvoir tirer avantage de cet aveu contre les gens de lettres, et m'en sauront gré; mais je ne veux pas surprendre leurs éloges, et je leur dirai avec la même franchise, que si l'esprit de contradiction est en eux un peu mieux déguisé sous les formes de la politesse, il est souvent accompagné d'un mépris pour les opinions qu'ils combattent, plus choquant que toute la dureté du pédantisme; d'ailleurs il est moins excusable. Qu'un homme accoutumé à la réflexion et au travail, qui exerce tous les jours son esprit dans l'art difficile de penser, et qui s'est fait un fonds d'idées acquises et d'opinions arrêtées sur un grand nombre de sujets, combatte, sans assez de réflexion, une assertion vraie qu'il n'a pas encore examinée, c'est une faute que je ne veux pas excuser entièrement; mais après tout, un tel homme a acquis le droit de rejeter quelquefois l'opinion des autres, par la raison même qu'il met quelque soin à former les siennes. Mais j'avoue que je n'accorde pas la même indulgence et les mêmes droits à ces gens de la meilleure compagnie, et de beaucoup d'esprit, qui contredisent continuellement dans la conversation les vérités les plus éviden-

tes, ou du moins les mieux prouvées, sans avoir jamais examiné les questions auxquelles elles tiennent, et sans projet de les examiner le lendemain. Je n'ai pas besoin d'avertir que je ne parle pas ici des gens du monde qui ont cultivé leur esprit, et qui ont autant de droit que les savans-mêmes d'avoir un avis.

Je m'attends à voir le principe que je donne à l'esprit de contradiction, méconnu par ces moralistes, qui regardent l'amour-propre ou l'intérêt comme la source d'où découlent toutes les actions humaines. Leurs argumens sont connus, je ne les répéterai pas ici; mais je puis y opposer des réponses satisfaisantes.

Je remarque, d'abord, qu'il ne faut pas confondre l'amour-propre en nous avec la haine que nous avons pour ce vice en autrui. Or, les effets de l'esprit de contradiction ont bien pour principe immédiat la haine que nous portons à l'amour-propre des autres; mais cette haine elle-même n'est qu'un effet manifeste de l'amour de la liberté.

L'amour-propre qui se montre, et il ne peut être ici question que de celui-là, n'est autre chose que l'expression de l'opinion qu'un homme a de lui-même, et dont nous sommes blessés, principalement à raison de ce qu'elle est trop prononcée. Nous savons généralement, et nous

sommes parfaitement convaincus par nos observations sur les autres et sur nous-mêmes, que tout homme a une idée avantageuse de son mérite. Nous ne le troublons pas dans cette opinion, lorsqu'il ne prétend pas nous la faire recevoir; nous croyons quelquefois au mérite d'un homme autant que lui-même; mais dès qu'il nous laisse voir le projet de nous y faire croire, l'esprit de contradiction se déploie, et nous cesserons de lui rendre justice, parce qu'il veut que nous la lui rendions.

En second lieu, il me semble que l'esprit de contradiction se montre avec toute son énergie dans beaucoup de circonstances où l'intérêt et l'amour-propre ne parlent point au cœur de l'homme.

Il agit très-fortement dans les enfans, dès l'âge le plus tendre; or il est difficile de supposer en eux, avec quelque vraisemblance, aucune passion antérieure à l'amour de la liberté.

Il n'est jamais plus ardent que dans les querelles théologiques et philosophiques, qui n'ont pour objet que des opinions spéculatives, et dans ces disputes extemporanées qui naissent à tous momens dans la conversation, et dans lesquelles aucun des contendans n'a d'intérêt

véritable à ce qu'une opinion triomphe plutôt que l'autre.

Qu'on choisisse un sujet le plus indifférent à toute une société, et qu'on avance une proposition vraie sur ce sujet, neuf fois sur dix la vérité que vous aurez énoncée sera combattue par quelqu'un des assistans, et par la supposition même, elle ne le sera pas par intérêt.

Il y a des gens à qui l'on peut faire soutenir successivement deux opinions contradictoires, en avançant successivement deux propositions contradictoires. Deux hommes se promènent dans un chantier de marine. L'un dit : *Voilà du bois excellent. — Point du tout*, dit le contradicteur, *il ne vaut rien*. Le premier s'approche, et feignant de regarder avec plus d'attention : *En effet*, dit-il, *voilà le ver en plusieurs endroits.... — Le ver, dites-vous ? il n'y en a pas vestige. C'est moi qui me trompais, et le bois est des plus sains que j'aie vus*. Ce dialogue, je l'ai entendu.

Il est assurément impossible d'expliquer par le motif de l'intérêt cette double contradiction; et je crois qu'on en rendra raison d'une manière beaucoup plus naturelle, en l'attribuant à un amour déraisonnable et mal entendu de la liberté, qui fait craindre à certaines gens, jusqu'à l'empire de la vérité.

On peut encore reconnaître cette passion pour la liberté, sans aucun motif d'intérêt dans la manière dont on juge les anciens et les modernes : celui qui loue Virgile énonce une opinion qui, à proprement parler, n'est pas à lui, qui au moins ne lui est pas particulière. Il ne trouve point ou presque point de contradicteurs. Mais si l'on parle d'un auteur moderne, c'est toute autre chose. Les gens de goût du siècle et de la cour de Louis XIV, qui sentirent les premiers le mérite de Quinaut, et qui l'annoncèrent, produisaient leur opinion avec quelque autorité. Ils voulaient ou paraissaient vouloir exercer quelque empire sur l'esprit des autres, ils devaient donc trouver de la contradiction et de la résistance ; et Despréaux, cet excellent maître de goût, a pu laisser égarer le sien, jusqu'à tenter de rendre ridicules, jusqu'à appeler *lieux communs de morale lubrique*, Armide, Atys et Roland, ces ouvrages charmans qu'il n'avait aucun intérêt de trouver mauvais.

J'ai cité plus haut les oppositions que rencontrent les hommes d'état les plus habiles et les mieux intentionnés ; il me semble qu'elles ne peuvent être l'ouvrage de l'intérêt.

Si vous voyez un administrateur, voulant rendre à l'agriculture son activité, au commerce

sa liberté, à l'industrie ses ressources, à la perception des impôts sa simplicité, aux citoyens de tous les ordres leurs droits naturels, et que cet homme soit en butte à un déchaînement universel, ne pensez pas que ce soit l'intérêt qui égare à ce point l'opinion. Le plus grand nombre de ceux qui critiquent les opérations du ministre, n'ont rien à gagner à ce qu'elles échouent, et tous les citoyens, si l'on en excepte ceux qui vivent immédiatement de l'abus, doivent désirer le rétablissement d'une bonne administration. Mais les opérations du ministre sont approuvées d'un certain nombre de gens qui les annoncent comme fort bonnes; le ministre lui-même, en changeant, en réformant, a l'air de dire au public : *Je fais mieux qu'on n'a fait avant moi; je fais bien.* Il faut donc que l'esprit de contradiction s'élève et emploie toutes ses forces à le décrier. Sans cela, que dire qui ne fût précisément ce que les amis du ministre disent déjà?

Ajoutons, enfin, qu'il n'est pas rare, et l'exemple que nous venons de donner en fournit la preuve; qu'il n'est pas rare, dis-je, de voir l'esprit de contradiction poussé jusqu'au point d'armer l'homme contre son propre intérêt. En mille occasions, on tient plus fortement à ses idées qu'à son avantage réel et connu. Voilà ce qui fait tant de martyrs d'opinions

extravagantes, tant d'entreprises folles, qui ruinent ceux qui les font, etc.; et il me semble qu'en tous ces cas, la passion de l'homme pour la liberté est le motif qui l'attache si fortement aux opinions qu'il a adoptées, aux plans qu'il a conçus, puisqu'en les soutenant, il s'écarte de ses véritables intérêts.

Je sais qu'on attribue communément ces effets à la méchanceté et à la corruption des hommes. Il n'y a rien de si facile que de donner ce principe à tout ce qui se fait de mal; mais il faut se défier de l'explication, précisément parce qu'elle est trop générale et trop aisée. Les hommes sont moins méchans, et surtout moins constamment méchans, que ne le supposent des moralistes misanthropes.

Que des actions préparées, méditées, qui présentent des objets puissans d'intérêt, soient l'effet de la vengeance et de la haine, de l'envie, de l'avarice, de l'ambition, etc., cela se voit, en effet, trop souvent; mais pour combattre la vérité même, pour contredire, il ne faut qu'un amour mal entendu de la liberté. Si l'on veut nous faire admirer un grand écrivain, un grand artiste, un grand homme d'état, un homme de bien, il se peut qu'on repousse l'admiration, l'estime; qu'on refuse même justice sans haïr le génie, ni les talens, ni la vertu; en un mot,

sans être méchant, et seulement pour ne pas recevoir ses opinions d'autrui. La nature humaine n'est pas plus parfaite, mais aussi n'est-elle pas plus méchante que cela.

Cette manière de voir l'homme, en même temps qu'elle nous semble plus vraie, est aussi plus consolante. Si l'esprit de contradiction tient au désir de conserver et d'exercer notre liberté, il ne faut pas se plaindre de la nature, puisque la liberté, ou, si l'on veut, l'*activité*, est le présent le plus précieux qu'elle nous ait fait, et qu'il est moins affligeant de voir les hommes comme portant l'amour de cette liberté à un excès quelquefois déraisonnable, que comme méchans et continuellement occupés de nuire : on se familiarise avec la faiblesse et l'imperfection ; mais il n'y a point de traité à faire avec la méchanceté.

Sans doute on ne peut se dissimuler que l'esprit de contradiction entraîne après lui des inconvéniens considérables. Il est souvent le fléau de la société ; c'est lui qui en trouble la paix ; ses effets fâcheux se font sentir dans les querelles de tous les genres, politiques, théologiques, philosophiques, littéraires, etc., auxquelles il donne ordinairement naissance, et qu'il exalte jusqu'à la passion. C'est par esprit de contradiction que chaque parti exagère son

opinion même, et ce qu'il appelle l'absurdité de ses adversaires; qu'il charge les couleurs du paradoxe, en croyant ne faire autre chose que soutenir ce qu'il avait avancé d'abord; de sorte que la querelle étant arrivée ainsi par degré à sa plus grande vivacité, si l'on retranchait des assertions de chaque parti ce que l'esprit de contradiction y a mis, on trouverait souvent des opinions peu distantes l'une de l'autre, et très-faciles à concilier.

C'est encore l'esprit de contradiction qui parvient souvent à arracher aux grands talens et aux grandes actions l'estime publique, première et presque unique récompense du génie et de la vertu.

Il est malheureusement vrai qu'une des plus grandes causes du découragement qu'éprouvent les hommes occupés de la recherche des vérités utiles, du perfectionnement des arts, de la production des chefs-d'œuvres du goût, du bonheur des sociétés, etc., est cette opposition continuelle qu'élève devant eux l'esprit de contradiction. Tant que l'ardeur et l'enthousiasme de la jeunesse les animent, tant que les illusions d'un cœur sensible et bon les soutiennent, les obstacles ne les rebutent pas; ils se flattent d'en triompher; ils comptent sur le pouvoir de la vérité, sur l'empire du beau, sur l'attrait de

la vertu, qui doivent subjuguer le monde; ils n'imaginent pas qu'on puisse méconnaître, et encore moins insulter ces divinités bienfaisantes autrement que par une erreur involontaire qu'ils espèrent dissiper. Mais lorsqu'une triste expérience les a détrompés, quand se montre à leurs yeux, pour la première fois, un ennemi caché jusqu'alors, ou dont ils avaient méconnu la force,

Ploravêre suis non respondere favorem
Speratum meritis,

le découragement et l'inaction succèdent à l'ardeur et à l'activité; l'homme à talens laisse oisif en lui le génie qu'il avait reçu de la nature pour plaire et pour émouvoir; le philosophe tient une foule de vérités dans sa main, sans daigner l'ouvrir; l'administrateur éclairé et vertueux se contente de gémir désormais sur les maux de l'humanité, en renonçant à les guérir.

D'un autre côté, comme dans les choses humaines le bien est presque toujours à côté du mal, on peut regarder l'esprit de contradiction comme une source de beaucoup d'avantages. C'est lui qui conduit insensiblement le genre humain à la lumière et au bonheur, par la destruction successive de toutes les erreurs. En excitant les esprits à combattre les opinions

fausses qu'on a d'abord avancées sur toutes sortes de sujets, il fait naître la discussion et découvrir les vérités opposées. C'est peut-être parce qu'Aristote voulait contrarier en tout Platon, qu'il a énoncé tant et de si importantes vérités.

On conteste quelquefois aux anciens des découvertes qu'ils ont faites. D'autres fois on dispute injustement aux modernes le mérite de l'invention; il y a un moyen de résoudre ces difficultés, dont on ne s'est pas encore avisé.

Voulez-vous savoir si une opinion a été soutenue par quelque ancien? Cherchez si un philosophe de l'antiquité a eu l'opinion contraire, et soyez sûr que si l'un a dit que le soleil tourne autour de la terre, un autre aura enseigné que la terre tourne autour du soleil; parmi les sectes de philosophes, il fallait bien que quelqu'une eût raison, puisque toutes se contredisaient.

Lors même que les vérités sont découvertes, l'esprit de contradiction sert à les faire développer et prouver par de bonnes raisons; parce que les inventeurs et les défenseurs de ces vérités, attaqués par des contradicteurs, cherchent tous les moyens de les soutenir, les voient de tous les côtés, au lieu de se laisser aller à l'indolence et à la stagnation si naturelle à l'homme, lors-

que son attention n'est plus soutenue par l'attrait de la nouveauté.

Enfin, c'est l'esprit de contradiction qui va perfectionnant sans cesse le goût.

Le goût est un sentiment prompt et délicat de la perfection dans les ouvrages d'esprit et les productions des arts; un tact sûr et rapide de tout ce qui est contraire à cette perfection. Ce sentiment est minutieux, il est choqué des défauts les plus légers, et j'ose dire qu'on le doit en grande partie à l'esprit de contradiction. C'est la résolution formée de trouver quelque chose à blâmer dans Racine et dans La Fontaine, qui nous fait apercevoir les taches rares et dispersées dans les chefs-d'œuvres de ces grands écrivains. C'est de là que se forme en nous cette délicatesse ombrageuse qui se blesse d'une impropriété d'expression, d'un défaut de liaison entre deux idées, du déplacement d'un mot, de la rencontre un peu dure de deux syllabes, des plus légères fautes dans la composition, de quelque exagération dans un sentiment, de quelque inconséquence dans un caractère, de quelque défaut d'unité dans un plan, etc. C'est cette disposition presque malévole inspirée par l'esprit de contradiction, qui rend l'oreille orgueilleuse et le goût délicat.

C'est ainsi que, dans la nature, le bien et le

mal se mêlent à tout, et que s'établit une sorte de compensation qui maintient toutes les forces en équilibre.

Voyons donc l'homme comme il est; ne lui prêtons pas plus les perfections qu'il n'a point, que les défauts dont il est exempt. Reconnaissons les vrais mobiles de ses actions, qui ne sont ni bons ni mauvais en eux-mêmes, mais seulement par la direction que nous leur donnons : tels sont l'esprit de contradiction, et l'amour de la liberté qui en est le principe. Le premier a des avantages et des inconvéniens qui se balancent; le second est la source de l'action, l'activité même de l'homme, indifférente au bien ou au mal, mais sans laquelle il ne se serait jamais rien fait d'utile, de bon et de grand, ou plutôt sans laquelle l'homme ne serait plus l'homme. Jouissons de l'un et de l'autre, et tâchons de les employer à notre bonheur et à celui de nos semblables, en les détournant des usages funestes auxquels les passions et l'ignorance les font trop souvent servir.

MORELLET.

CRITIQUE

Des réflexions précédentes, par feu M. DE BRIENNE, *archevêque de Toulouse, depuis archevêque de Sens, ministre et cardinal.*

UN homme d'esprit, grand partisan de la liberté, et qui ne hait pas la dispute, prétend que l'amour de la liberté est le principe de cette habitude de contredire, qui règne dans les conversations, et se fait particulièrement remarquer chez les auteurs et les gens de lettres.

Je me garderai bien de dire qu'il a tort; car si, comme j'espère le faire voir dans un moment, il n'y a presque rien de ce qu'on dit ou écrit qui soit entièrement vrai, il n'est rien aussi qui soit entièrement faux; et, quand je suis obligé de contredire, j'aime assez la méthode du président Hénault, qui se contentait de répondre : *Cela se peut dire;* espèce de contradiction aussi réelle qu'une opposition formelle, mais plus douce et plus juste, parce qu'elle est plus mesurée.

Je dirai donc du sentiment de l'homme

d'esprit dont je parle : *Cela se peut dire ;* et effectivement, dans le moral comme dans le physique, les causes uniques sont si rares, et les causes combinées si communes, que je ne serais point étonné que l'amour de la liberté eût quelque rapport, au moins éloigné, avec l'esprit de contradiction.

Je ne serais pas étonné non plus que l'amour-propre et toutes les petites passions qui animent la société, ne fussent aussi le principe de bien des contradictions ; mais il me semble qu'il y en a une cause plus prochaine et plus analogue à tous les caractères ; car j'ai remarqq qu'il n'y en avait aucun qui ne se conciliât plus ou moins avec le goût de contredire, et que l'homme le plus doux, celui qui craint le moins d'être dôminé, se livre souvent à la contradiction avec autant d'ardeur que l'homme le plus vif et le plus indépendant.

La contradiction me paraît venir de ce qu'il n'y a presque rien qui ne mérite d'être contredit, et je crois que celui qui contredit, au lieu d'être excité par la crainte d'être asservi, ne fait qu'user de la justesse de son esprit, qui ne lui permet pas d'adopter ce qui ne doit pas l'être sans restriction.

C'est une vérité triviale que rien n'est parfait dans ce monde ; mais si rien n'est parfait,

comment tous les projets, tous les partis, toutes les actions pourraient-elles se soustraire à la critique ? Il y a partout, dit-on encore, du pour et du contre ; c'est encore dire que tout ou presque tout mérite d'être contredit et est susceptible de contradiction.

Cette imperfection, attachée à tout ce que nous faisons et projetons, se sent encore plus lorsque nous voulons exprimer nos pensées et nos jugemens.

Les expressions de *beau*, de *bon*, de *sage*, et autres semblables dont nous sommes obligés de nous servir pour rendre ces pensées et ces jugemens, ne présentent que des assertions générales, et ce sont presque toujours des vérités restreintes qu'il faudrait exprimer.

Plus on généralise, plus on excite, et plus on mérite la contradiction ; et quel est celui qui, en établissant son opinion, y met la restriction et la réserve auxquelles la critique le ramène malgré lui?

J'ai, pendant des journées entières, suivi la conversation de gens d'esprit et raisonnables, et j'ai vu qu'ils ne disaient presque rien qui ne pût être justement contredit ou critiqué ; et je crois que celui qui voudra suivre quelque conversation que ce soit, arrivera au même résultat.

Le penchant à tout généraliser, et à se servir pour cela d'expressions absolues et qui prêtent à la contradiction, est si naturel à l'homme, qu'il est très-commun d'entendre celui qu'on ne contredit pas, se contredire lui-même; et de là cette histoire des *quand je dis*, que contait si bien madame Geoffrin, et dans laquelle la même personne, à l'aide de cette phrase répétée, disait constamment le contraire de ce qu'elle venait de dire. Il y a des gens à qui cette espèce de rétractation est très-familière, et je crois qu'il n'est personne qui ne se soit surpris plusieurs fois à ne pas trouver entièrement vrai ce qu'il venait d'avancer; et il est tout simple que les autres fassent ce que nous sommes obligés de faire nous-mêmes.

Est-ce donc qu'on ne dit rien de vrai? Je suis bien éloigné de le penser et de le dire; mais si l'on excepte les vérités mathémathiques qui ne sont que des propositions identiques, il est bien peu d'opinions et de jugemens qui ne prêtent à la critique; il est surtout bien difficile d'exprimer une vérité assez exactement pour ne pas donner lieu à une juste contradiction. Il faudrait avoir une logique sévère qui ne se permît nul écart, une connaissance de la langue qui rendît tous les mots présens à la mémoire, un discernement sûr qui choisit toujours le mot propre;

et, outre que ces qualités sont très-rares, il n'est pas toujours possible d'en faire usage : dans la conversation on n'en a pas le temps, et si on le prenait, elle deviendrait traînante et pleine de longueurs. Quant aux écrits, l'imagination si nécessaire aux auteurs ne se concilie guère avec une exactitude scrupuleuse; et il vaut mieux peut-être qu'ils écrivent avec moins de justesse et plus d'agrémens; la langue même ne se prête pas toujours avec facilité aux différentes variétés que la même idée peut recevoir ; la palette offre au peintre une infinité de nuances; il ne peint pas Vénus comme Hébé, Hébé comme Minerve, Minerve comme les Grâces; chaque beauté a son genre et son caractère ; et, pour exprimer cette même beauté, nous n'avons que cinq ou six expressions qui ne peuvent convenir également à toutes celles auxquelles on est tenté de les appliquer.

A cette cause générale de toute contradiction, il faut ajouter que presque tous les objets sur lesquels on parle ou l'on écrit, ont plusieurs rapports sous lesquels ils peuvent être considérés, et que réciproquement ceux à qui l'on parle, ou pour qui l'on écrit, ont différentes manières de voir dépendantes de leur esprit, de leurs caractères, de leur position, de leur état et de leur intérêt.

Cette différente manière d'envisager les objets doit produire une infinité de contradictions, même sur le récit des événemens qui paraîtraient devoir en être le moins susceptibles. On dit, *il ne faut pas disputer des faits*, et cela ne veut dire autre chose, sinon que la politesse exige qu'on ne conteste pas un fait que quelqu'un dit avoir vu; si ce n'est en lui disant comme La Mothe : *Je le crois, monsieur, puisque vous l'avez vu ; mais si je l'avais vu, je ne le croirais pas.*

Du reste, il n'y a rien de plus commun que de voir disputer des faits, les personnes mêmes qui en ont été témoins. Une circonstance qui échappe à l'un, frappe l'autre; et comme des intérêts différens doivent produire une attention différente, le résultat peut être une narration opposée dans le récit du même fait. Il est bien rare de conter une histoire sans être interrompu par ceux qui la savent, quelquefois même par ceux qui ne la savent pas. Cette interruption est une contradiction impolie sans doute, mais souvent fondée. On ne peut avoir retenu ni conté une histoire comme un autre l'aurait retenue et la conterait; et le même trait peut être dit en plusieurs manières, toutes à peu près également bonnes, quoique différentes.

On dit aussi qu'on ne dispute pas des goûts, et cela est vrai, si l'on veut dire que l'on ne conteste pas à quelqu'un qu'il sent ce qu'il dit, qu'il sent, qu'il voit et entend ce qu'il dit voir et entendre; mais on peut n'être pas d'accord avec lui sur le jugement vrai ou faux de ses sens, et par conséquent sur la bonté de son goût. Ce n'est même que sur cela que roulent les disputes; et, comme le goût doit être différent suivant qu'on est constitué ou affecté, il ne faut pas être surpris si, en exprimant le sien, on éprouve des contradictions. Le goût change dans la même personne avec l'âge, avec les circonstances, avec le tempérament; une variation dans la santé en amène dans la manière de sentir et de juger; et ces vicissitudes sont encore une de ces contradictions que l'on éprouve par son propre fait, quand on n'en éprouve pas de la part des autres.

Telle est donc, selon moi, l'origine de la contradiction : elle tient aux objets qui ont plusieurs faces, et desquels chacun envisage le côté qui lui plaît; elle tient aux personnes qui n'ont pas les mêmes intérêts, les mêmes yeux, les mêmes principes, les mêmes connaissances; elle tient surtout aux expressions qui ne sont pas assez multipliées, assez particulières pour être justes; de sorte que presque tout ce

qu'on dit ou qu'on écrit étant susceptible de contradiction, il ne faut pas s'étonner de rencontrer cette sorte d'opposition.

Mais dira-t-on, vous justifiez la contradiction qui est si importune dans la société, et si tourmentante pour les autres. Ce n'est pas là précisément la conséquence de ce que je viens de dire : il est bien vrai que la contradiction étant si souvent fondée, on n'a pas ordinairement droit de s'en plaindre ; il est bien vrai que cette contradiction, si difficile à éviter, est en même temps très-utile pour faire connaître la vérité qui naît du choc des idées, comme l'étincelle de la pierre à feu ; il est bien vrai encore que, sans la critique, le goût serait exposé à se perdre, et l'erreur à prévaloir ; mais aussi, de ce que la contradiction est presque toujours juste, il s'ensuit qu'elle n'exclut pas un mérite réel dans celui qui l'excite, et par conséquent la critique doit être douce et sans fiel, tomber sur les choses et non sur les personnes. Chaque critique devrait se dire : Il est aisé de critiquer ; mais ce qui serait difficile, ce serait de dire ou d'écrire quelque chose qui ne méritât ni critique ni contradiction.

L'indulgence dans celui qui contredit, la patience dans celui qui éprouve la contradiction, voilà la conséquence naturelle qui résulte

de la nécessité et de la justesse de presque toutes les contradictions; si la critique est facile et inévitable, on ne doit ni s'en prévaloir ni s'en offenser. Il y en a auxquelles on fait bien de ne pas répondre; il y en a bien peu dont on ne puisse et dont on ne doive profiter.

RÉPONSE

Aux Réflexions précédentes.

Les réflexions qu'on vient de lire me paraissent parfaitement justes; mais elles ne combattent pas la petite théorie que j'ai établie dans ce que j'ai dit de *l'esprit de contradiction.* Cette expression, dans mon papier, est synonyme de *disposition à contredire sans raison.* L'auteur des Réflexions prouve bien qu'il y a très-souvent de bonnes raisons de contredire, et il les indique; mais je parle de la contradiction qui n'a pas de bonnes raisons, et c'est de celle-là que je dis, après en avoir montré les inconvéniens, qu'elle tient à l'amour de la liberté.

Celle dont parle l'auteur des Réflexions, selon lui-même, peut être regardée comme l'effet de l'amour de l'exactitude et de la vérité. Et qui doute qu'il y ait des hommes que ces mo-

tifs conduisent à contredire ? C'est dans cette classe même que je range l'écrivain qui a pris la peine de combattre ma doctrine sur l'esprit de contradiction ; mais il n'ignore pas qu'il y a beaucoup de gens en société qui n'ont ni autant de justesse ni autant de justice, et qui contredisent pour contredire, et c'est de ceux-là que j'ai voulu parler.

CLÉMENTIANA.

AVERTISSEMENT.

La pièce suivante est un essai d'un projet plus étendu, qu'on pourrait appeler un *Ana patrûm* ou *Ana des saints pères*, et qui pourrait former un ample recueil de traits intéressans. Celui de saint Clément d'Alexandrie est de ce genre, et je le donne comme un échantillon de cette espèce de travail.

CLÉMENTIANA.

« Que le riche ne fasse pas dire de lui : Son esclave, son cheval, sa terre, valent quinze et trente talens, et lui-même ne vaut pas trois oboles. » *Pedag.*

« La richesse est comme un serpent qu'un sage enchanteur peut prendre par la queue sans en être mordu, mais qui se replie et blesse mortellement celui qui ignore l'art de le charmer. » *Pedag.*

« Les besoins réels de la nature sont la mesure des jouissances, comme le pied est la mesure du soulier. On ne peut appeler pauvreté que le manque du nécessaire. » *Pedag.*

« Si quelqu'un dit qu'il a vu un juste manquant de pain, je lui réponds que ce n'est qu'en un lieu où il n'y avait pas un autre juste. » *Pedag.*

« Quel est le champ si fertile qui rendît autant que la bienfaisance ? *Cuinam agri tantùm profuerint quantum gratificari.* » Pedag.

« Que vos vêtemens soient assortis à votre âge, à votre état, à votre figure, à vos besoins et à vos occupations. *Congruant vestes ætati, personæ, figuris, naturæ, studiis.* »

« Il y a des hommes que leur voracité rapproche des plus vils animaux, qui mangent avec tant d'avidité, qu'ils semblent entasser les nourritures dans leur estomac, comme des provisions à porter en un voyage, et non comme des alimens à digérer. *Tanquàm ad viaticum non ad digestionem intruso in ventrem nutrimento edulia reponant.* » Pedag.

« Les désirs naturels sont limités à ce qui suffit. *Quæ sunt secundùm naturam circumscribuntur sufficentiâ.* »

« Selon Artorius, médecin, dans son livre *de longâ Vitâ*, il ne faut boire que pour humecter les alimens, si l'on veut parvenir à une longue vie. » *Pedag.*

« Par l'usage de la pâtisserie, les hommes vont jusqu'à *efféminer* l'aliment le plus facile à préparer et à digérer, le pain, en lui enlevant, à l'aide du bluteau, ce qu'il a de plus nourrissant. *Facilem et parabilem cibum, nempè panem, effœminant quod frumenti est nutriens excribantes.* » Pedag.

(Ce passage est d'autant plus digne d'être remarqué, qu'il renferme la doctrine moderne de ceux qui ont écrit sur la boulangerie, comme Parmentier, Cadet, etc., et qui ont observé tous que le pain qu'ils appellent de toute farine est le plus nourrissant et le plus sain.)

« *Un habillement fait d'une étoffe solide n'est pas chaud par lui-même, mais il protége la chaleur du corps, et l'empêche de se dissiper.* » Pedag. (Notion très-saine et conforme à la bonne physique.)

« C'est un usage nuisible que de dormir sur la plume, espèce de coucher plus mou que le sommeil lui-même : *Ipso somno mollius.* Le lit de plume, enveloppant le corps de tous côtés, corrompt les alimens, au lieu de leur donner une véritable coction. Un lit plus ferme et plus uni est, *somni veluti naturale gymnasium* ; la véritable palestre où l'homme doit se livrer au sommeil. » *Pedag.*

« Le sommeil, comme un publicain avide, nous force de partager avec lui la moitié de notre vie. » *Pedag.*

« L'usage fréquent des bains ôte des forces, et relâche la vigueur naturelle. Il ne faut donc pas se baigner sans nécessité. Les Grecs ont appelé les bains d'un nom qui signifie tanneries, parcequ'ils amollissent le tissu de la peau. » *Pedag.*

« Si, comme le disent les stoïciens, la raison doit gouverner dans le sage jusqu'au mouvement du doigt, à combien plus forte raison celui qui étudie la sagesse doit-il avoir l'empire *in eam quâ coïtur particulam.* » Pedag.

« L'usage trop fréquent des femmes est funeste, *homo enim ex homine enascitur et evellitur, vide damni magnitudinem.* »

« Il y a des misérables, les marchands de femmes esclaves, qui naviguent pour importer la fornication, comme du blé et du vin ; et d'autres plus misérables encore les achètent, comme on achète au marché la viande et le pain. » *Pedag.*

« Les femmes qui s'occupent trop de leur toilette ne voient pas qu'en se donnant une beauté étrangère, elles perdent leur beauté naturelle. Elles se tourmentent dès le grand matin pour se peindre de compositions diverses qui éteignent en elles la vivacité des couleurs propres de la peau. En se lavant sans cesse, elles flétrissent l'éclat de leur teint ; leur chair, qui a perdu son ressort et sa fermeté par l'usage de ces poisons lents, ne résiste pas à la maladie qui vient les saisir ; elles insultent au grand ouvrier qui les a faites, comme s'il ne leur avait pas donné déjà assez de beauté. » *Pedag.* « Occupées de leur parure, et négligeant tout autre soin, elles demeurent sans mouvement comme des peintures faites pour être regardées, sans songer qu'elles sont nées pour conduire leur famille et gouverner leurs maisons. »

« Elles ressemblent aux temples des Égyptiens

qui, sous les plus beaux dehors, sous l'éclat de l'or et de l'azur, renferment un chat, un serpent, un crocodile. Si vous percez, dit-il, au travers de ses vêtemens, de son fard, de sa parure brillante, vous ne trouverez pas l'image de Dieu, mais une âme adultère et corrompue, une bête véritable. »

« Les insensées, en teignant leurs cheveux, et les oignant d'essences, blanchissent et perdent leur chevelure avant le temps, parce que les aromates les dessèchent. » *Pédag.*

« La femme qui s'orne avec tant de profusion d'or et de pierreries semble craindre qu'on ne la prenne pour une esclave, si elle se montrait sans ornemens. » *Pedag.*

« Je dirai ouvertement, dit-il aux païens, ce que vous cachez, les obscénités de vos mystères et de votre religion; et je ne rougirai pas de découvrir ce que vous ne rougissez pas d'adorer, la naissance infâme de votre Vénus, et vos fêtes de Cybèle et d'Atys, et vos corybantes, et l'inceste de Jupiter avec Cérès et ensuite avec Proserpine, etc. »

« Je m'étonne comment on a appelé athées et impies Evemère et Nicanor, et Diagoras et Théodore, et beaucoup de philosophes qui ont mené une vie sage et modeste, et qui ont senti mieux que tous les autres hommes l'absurdité

des doctrines qu'on débitait de leur temps et dans leurs pays sur la divinité; car, quoiqu'ils n'aient pas eux-mêmes saisi le vrai, ils ont au moins soupçonné ou reconnu les erreurs, ce qui n'est pas une petite avance dans le chemin qui conduit à la vérité. » *Ad gentes.*

« Ce philosophe avait raison qui disait aux Égyptiens pleurant la mort d'Apis : *Si vous le croyez un Dieu, ne le pleurez donc point; ou, si vous le pleurez, ne le croyez donc pas un Dieu.* »

« Ajoutons le trait d'un autre philosophe qui, mettant au feu une statue d'Hercule en bois pour faire son dîner, apostrophe le dieu en ces termes : *Allons, Hercule, il te faut subir le treizième de tes travaux.* » Ad gentes.

« Quoi, dit-il, on élève des temples à Antinoüs ! *Sacras Antinoi noctes nunc adorant homines quas turpes sciebat qui simul vigilaverat !* On consacre les nuits d'Antinoüs dont le compagnon de ses veilles connaissait lui-même l'infamie ! »

« Les métragyrthes, prêtres de Cybèle, qui mendient pour les sacrifices et les fêtes de cette déesse, demandaient quelque chose à Antisthène, qui leur répondit : *Les dieux sans doute nourrissent leur mère dans sa vieillesse,*

et elle n'a pas besoin de mes secours. » Ad gentes.

« La ville d'Athènes, pour faire honneur à Démétrius, voulut célébrer les noces de ce prince avec Minerve. Pour lui, dit-il, il dédaigna la déesse, parce qu'il ne pouvait se contenter d'une statue; il prit avec lui sa maîtresse Liama, sur le lit de Minerve, *veteri virgini meretricis juvenis figuras et habitus ostendens.*» Ad gentes.

« Malheureux, dit-il aux gentils, vous croyez que vos dieux vous parlent par la voix d'un geai, et vous refusez de l'entendre par la voix d'un homme! Vous honorez un corbeau croassant, comme un organe de la divinité, et vous persécutez un envoyé du ciel, qui d'une voix douce et humaine vous parle le langage de la raison pour vous faire entrer dans le chemin de la justice. » *Ad gentes.*

« Quel est la seule et universelle mesure des choses? Dieu, qui est toujours égal et semblable à lui-même, qui pèse et mesure tout et soutient la nature entière en un juste équilibre. » *Ad gentes.*

« Votre Orphée, selon vos poëtes, adoucissait les tigres par ses chants; le dieu des chrétiens, en appelant les hommes à la vraie religion, a fait davantage, puisqu'il a adouci la

plus féroce espèce d'animaux, les hommes eux-mêmes. *Ad gentes.* »

« Viennent, viennent les adorateurs de vos idoles et les artistes qui les ont faites, votre Phidias et notre Policlète, et Praxitèle et Apelles, et je leur dirai que leur art est vil, et qu'ils ne sont que les ouvriers grossiers d'une matière terrestre et grossière. Aucun d'eux n'a fait d'une argile insensible une chair animée. Qui d'entre eux a formé des os susceptibles d'accroissement et renfermant une moelle liquide? qui a tendu des nerfs? qui a enflé des veines? qui les a remplies de sang? qui a étendu la peau? qui a fait des yeux capables de voir? qui a inspiré à son ouvrage une âme et une vie? Dieu seul a opéré ces merveilles, parce que son art est supérieur à tous les arts. Lui seul a pu faire la statue vivante et animée, l'homme. » *Ad gentes.*

« Sans le soleil, malgré les autres astres, la nuit couvrirait l'univers; et si nous n'étions pas éclairés de la parole de Dieu, nous ne différerions en rien de ces oiseaux qu'on engraisse dans les ténèbres, et qui sont nourris pour la mort. »

« Payons à Dieu, par le culte et la piété, le loyer de l'habitation qu'il nous donne en ce monde, et le prix des biens dont il nous a fait

jouir. Il nous donne assurément beaucoup à un prix bien modique. Pour un peu de foi, il nous accorde cette terre que nous cultivons, cet air que nous respirons, cette eau que nous buvons, et cette autre sur laquelle nous naviguons, ce feu, moyen puissant de nos travaux; enfin, le monde entier d'où il nous permet d'envoyer au ciel d'heureuses colonies. » *Ad gentes.*

« Le cheval est maîtrisé par le frein, le taureau par le joug, l'animal sauvage par le piége où il se prend; et l'homme est gouverné par le verbe ou la raison divine : c'est ce verbe qui nous a enseigné à façonner la nasse et la ligne, à laquelle vient se prendre le poisson, et les filets qui arrêtent l'oiseau; c'est le verbe qui cultive les champs et qui gouverne les cités, artiste et administrateur universel. » *Ped. lib.* 3.

« Il y a des gens qui écoutent assidûment la parole de dieu sans en devenir meilleurs : semblables aux poissons qui, vivant dans les eaux de la mer, demeurent insipides, et qu'il faut saler en les apprêtant. » *Strom.*

« Vous avez passé par tous les degrés de la vie sans devenir meilleurs, vous avez été enfans, adolescens, pubères, hommes faits et jamais bons; respectez au moins votre vieillesse; et, voisins du terme de la vie, devenez modé-

rés, tempérés et justes, pour que votre fin soit pour vous le commencement du salut. » *Ad gentes.*

« Si quelqu'un me reproche l'usage que je fais de l'érudition profane, je lui répondrai qu'on peut lire les livres des païens dans des vues chrétiennes, et que la philosophie profane, comme le Prométhée de la fable, ayant dérobé de la sagesse des prophètes hébreux un peu du feu céleste utile à conserver, et une lumière qui, quoique faible, peut encore guider nos pas, je ne fais que lui reprendre ce qu'elle a emprunté de ces sources divines. » *Strom.*

« L'amour s'affaiblit entre les époux, et vieillit de bonne heure, lorsque les voluptés courtisanesques ont insulté à la modération et à la tempérance de l'affection conjugale. *Quandò matrimonialem moderationem ac temperantiam meretriciæ voluptates injuriâ affecerunt.* » Pedag.

« C'est l'éducation et non pas la nature qui fait les hommes bons et vertueux, comme elle fait des médecins et des pilotes. *Non naturâ sed disciplinâ viri boni et honesti fiunt, quemadmodùm medici et gubernatores.* » Strom.

Je finirai par une belle maxime de ce bon

saint Clément, dont les intolérans modernes peuvent faire leur profit : « *Qui verbum non accepit eruditione, ei venia datur propter ignorantiam ;* celui qui n'a pas ouï la prédication de l'Évangile sera excusé par son ignorance. » *Strom.*

OBSERVATIONS CRITIQUES

Sur le romam intitulé CALEB.

RIEN n'éveille la critique aussi sûrement que les louanges exagérées. Je n'aurais pas écrit ce qu'on va lire si je n'avais été mécontent des éloges excessifs que l'éditeur de Caleb a donnés à cet ouvrage dans son avertissement.

C'est, dit-il, *un pas de géant dans une vaste carrière qui n'avait pas encore été fraxée, une production forte et hardie, extraordinaire, etc.*

Il y distingue surtout deux sortes de mérite : l'un, la nouveauté du genre, en ce que l'auteur n'y a pas mis en jeu la passion qui est le ressort commun des romans; l'autre, d'y avoir peint, pour la première fois, les effets funestes d'une autre passion plus redoutable, le préjugé de la chevalerie.

J'observe d'abord qu'il n'est pas vrai que l'auteur s'y soit passé absolument d'amour, puisqu'un grand tiers du premier volume est employé à peindre celui que miss Melville a pris pour Falkland, qui finit par la conduire au tombeau,

et qui entre pour beaucoup dans les causes de l'événement principal du roman, le meurtre de Tyrrel : exemple qui peut servir à prouver qu'on peut dire de l'amour dans les romans ce que la Fontaine a dit du naturel :

Et, fussiez-vous embâtonnés,
Jamais vous n'en serez les maîtres :
Qu'on lui ferme la porte au nez,
Il reviendra par les fenêtres.

Je dirai, en second lieu, que le mérite de se passer d'amour dans un roman ne peut être considérable que dans un ouvrage de quelque étendue, où l'on aurait fait sans ce moyen un ensemble assez grand pour que la difficulté vaincue fût grande aussi, et montrât un grand talent dans celui qui l'a surmontée.

Or ces conditions ne se trouvent pas remplies dans le roman de Caleb.

L'ouvrage est court et ne peut être comparé, quant à l'étendue, à aucune des grandes compositions de ce genre, ni à nos anciens romans, ni à ceux de Prévost, ni à ceux de Marivaux, et bien moins encore aux chefs-d'œuvre de Fielding et de Richardson.

On n'y trouve pas non plus cet ensemble si difficile de toutes les parties d'une grande ma-

chine, concourant toutes à produire un même effet.

Le premier volume est formé, pour les deux tiers, d'une sorte d'esquisse de la première vie de Falkland, de la tyrannie de Tyrrel sur tout ce qui l'entoure, et de sa querelle avec Falkland.

Le reste du volume n'est employé qu'à exposer les moyens par lesquels Caleb cherche et parvient à découvrir le secret de son maître.

Le second volume ne contient que la fuite de Caleb; ses aventures de prisons et ses tentatives pour rompre ses fers, sa vie parmi les voleurs; ses courses et ses déguisemens pour se dérober aux poursuites de Falkland, et le mauvais succès de ses efforts; sa résolution d'aller dénoncer son ennemi pour mettre fin à ses persécutions; et, en *post-scriptum*, les effets de cette résolution dans le jugement de Falkland.

Cet exposé suffit, je crois, pour faire reconnaître la vérité de ce que j'ai avancé, qu'il n'y a pas dans le roman un ensemble tel qu'on puisse faire un grand mérite à l'auteur de n'y avoir pas employé le ressort de l'amour.

Voyons si le mérite dans le choix du but du roman peut valoir à l'auteur les éloges que je je ne crois pas qu'on puisse donner à son plan.

Le but moral de Caleb est de montrer les

effets funestes du préjugé de l'honneur chevaleresque.

L'auteur n'a donné en aucun endroit de son livre une idée précise de ce qu'il entend par ces préjugés d'honneur et de chevalerie, et et il ne nous en montre point qu'on puisse regarder, avec quelque raison, comme des sources des crimes de ses héros et des malheurs de leurs victimes.

Il y a deux personnages dans le roman qu'on peut regarder comme appartenant à cette classe d'hommes à laquelle on reproche les iniquités et les violences qui peuvent être les effets de ces préjugés, Tyrrel et Falkland.

Quant à Tyrrel, quoiqu'il soit écuyer, qu'il ait de grands biens, et qu'il paraisse fort entiché de sa domination sur ses vassaux, il n'y a rien de si peu chevaleresque que sa personne et toute sa conduite; c'est un crocheteur brutal et non un chevalier : il présente même à cet égard un contraste avec Falkland. Les violences qu'il commet sont le résultat d'un caractère qu'on lui donne, et non des préjugés de l'espèce de ceux qu'on prétend que le roman a pour but de poursuivre.

C'est dans Falkland seul que l'auteur a pu vouloir les montrer. C'est celui-ci dont on nous dit « qu'il s'était fait une sensibilité exquise et

» toujours éveillée sur l'article de la naissance » et de l'honneur; qui, en l'entraînant une » fois dans un faux pas, devait le faire devenir » à ses semblables aussi funeste, que sans cela » il leur aurait été utile. » C'est de lui qu'on dit « que, pour s'être trop profondément imbu » des idées absurdes et oiseuses de chevalerie, » le traitement brutal qu'il avait essuyé de » Tyrrel ne pouvait plus sortir de son esprit; » et que, dans tout l'ouvrage, on représente ses violences et l'oppression qu'il exerce sur Caleb comme l'effet de ses préjugés.

Selon cet exposé, et d'après le roman même, les préjugés d'honneur et de chevalerie n'amènent les crimes de Falkland et la persécution exercée contre Caleb que par le meurtre de Tyrrel, l'événement le plus fécond du roman. Ce sont les opinions exagérées de Falkland sur l'honneur qui lui font tuer Tyrrel; et c'est pour cacher ce meurtre qu'il laisse périr les Hawkins, et qu'il opprime si cruellement Caleb.

Or ces deux moyens sont mauvais et mal choisis.

D'abord il est absurde de faire tuer Tyrrel par Falkland, en conséquence des opinions chevaleresques de celui-ci sur l'honneur de ses préjugés comme gentilhomme, comme appar-

tenant à une classe de citoyens qui se croit supérieure aux autres.

Après le traitement infâme que Falkland a reçu, il ne fallait pas qu'il fût gentilhomme pour le déterminer à en tirer vengeance à tout prix et à tout péril; et, en ce qu'il le tue en trahison, rien n'est moins chevaleresque.

En second lieu, même dans son caractère donné, Falkland ne peut pas se regarder comme déshonoré, par cela seul que Tyrrel l'a foulé aux pieds; les idées les plus romanesques de l'homme ne peuvent imprimer cette tache qu'à celui qui, ayant été traité ainsi, ne s'en vengerait pas par les voies ordinaires, c'est-à-dire, en appelant en duel celui qui l'a insulté. Or Falkland est à l'abri de ce dernier reproche. Tyrrel est mort immédiatement après sa violence envers Falkland. On ne peut donc accuser celui-ci de lâcheté; s'il ne peut pas dire : C'est moi qui l'ai tué, il peut dire : Je l'aurais tué, si je n'avais été prévenu par la mort qu'il a reçue d'un autre; et c'est ce qu'il dit en effet aux juges eux-mêmes, en répondant à l'accusation dont il est renvoyé absous.

On conçoit même que Falkland, qu'on suppose avoir tué Tyrrel par derrière, mais qui l'a tué sans témoins, pouvait dire que c'était lui-même; mais qu'il l'avait tué en se battant

avec lui; et s'il n'a pas pu faire cette confession à ses juges, il aurait pu la faire à quelques amis, et la faire ainsi circuler dans la société, de manière à faire écarter tout-à-fait de lui l'idée qu'il eût assassiné Tyrrel en trahison; et, dans cette supposition, on verrait encore disparaître ce déshonneur pesant sur l'âme de Falkland, qui est le grand ressort du roman; et on ne trouverait plus les effets funestes des idées chevaleresques, dont le tableau est, dit-on, le but de l'auteur.

Troisièmement, il y a une véritable immoralité à donner les crimes et les malheurs de Falkland comme des conséquences du courage qu'il a eu de résister à cette tyrannie que Tyrrel prétend exercer sur tout ce qui l'environne, et à en défendre la société. Falkland supporte plus difficilement qu'un autre l'insolence et la brutalité de Tyrrel, à raison du sentiment et des idées exagérées qu'il a de l'honneur. En cela ses préjugés, si on peut les appeler de ce nom, ne peuvent certainement être regardés comme nuisibles et funestes; et les présenter comme des sources de malheurs et de crimes, c'est une doctrine très-contraire à l'intérêt de la société, qui demande sans doute qu'un homme grossier et brutal, et d'une force athlé-

tique, ne puisse pas commettre impunément toutes les violences.

Je ferai voir maintenant le vice de la fiction, en ce qu'on y présente la mort cruelle des Hawkins, soufferte par Falkland, comme une suite du meurtre de Tyrrel, et liée par là, comme un effet à ses premières causes, aux préjugés de l'honneur de la chevalerie. J'oppose à cette idée plus d'une réflexion.

1°. En laissant périr les Hawkins, Falkland s'écarte du caractère qu'on lui a donné, et de ses opinions, qu'on appelle préjugés de chevalerie, puisque les sentimens nobles et généreux qu'il a montrés jusque-là le portaient bien plutôt à sauver des innocens.

2°. Comment peut-on aller chercher si loin et placer si mal les motifs qui conduisent Falkland à laisser périr les Hawkins, lorsqu'il en a d'autres bien manifestes et bien puissans, et qui n'ont rien de commun avec ses opinions sur l'honneur?

Ces motifs sont bien sensibles et bien naturels : l'un est de ne pas laisser reconnaître qu'il a tué Tyrrel en trahison, ce qu'il doit regarder en effet comme une lâcheté; mais cette lâcheté serait telle pour tout homme, de quelque état qu'il soit, gentilhomme ou non. La crainte qui l'empêche de sauver les Hawkins

n'est donc pas la crainte de perdre sa réputation chevaleresque et de gentilhomme; c'est celle de ne pas être reconnu pour un lâche assassin : sentiment qui n'est pas particulier à la classe d'hommes dont l'auteur veut décrier l'état et les opinions.

L'autre motif est la crainte de ne pas périr sur un échafaud; et cette crainte étant aussi celle que tout homme de quelque état, de quelque caractère qu'il soit, et quelles que soient ses opinions, aurait à sa place, ne peut être regardée comme dérivée de ses préjugés sur l'honneur.

La mort cruelle des Hawkins n'est donc pas l'ouvrage des préjugés de Falkland.

Il faut dire la même chose de la persécution que Falkland exerce envers Caleb, et qui n'est non plus que l'effet de la crainte qu'il a d'être reconnu pour le meurtrier de Tyrrel. Qu'on mette à sa place un paysan, et qu'on lui suppose quelques moyens d'éloigner de lui le danger d'être pendu à la suite de la révélation de son crime par quelqu'un de ses égaux, il pourra les employer tous sans plus de scrupule que Falkland, et sans avoir dans la tête aucun préjugé d'honneur et de chevalerie.

3°. Toute la marche du roman et tous les événemens qui suivent le meurtre de Tyrrel

supposent que Falkland ne pouvait sauver les Hawkins sans se perdre lui-même; mais cette supposition est immorale et fausse.

Elle est immorale, car quoi de plus immoral que de mettre Falkland, à qui on donne d'ailleurs beaucoup de bonnes qualités et même de vertus, dans l'alternative horrible de périr lui-même par la main d'un bourreau, ou de laisser périr deux innocens, puisque c'est présenter le crime comme absolument nécessaire, en certains cas, à notre propre conservation? Si de telles situations sont possibles dans la nature des choses, ce n'est pas une excuse pour celui qui les imagine à plaisir, et qui s'en sert à rendre odieuses les institutions sociales, sans lesquelles nous serions presque toujours précisément dans cet état horrible de l'homme, où il trouve son profit et son salut dans la ruine et la mort de son semblable.

J'ai dit, en second lieu, que la supposition que Falkland ne peut sauver les Hawkins sans périr lui-même est fausse dans le roman lui-même.

D'abord, parce qu'il pouvait dire qu'il avait tué Tyrrel en se battant avec lui, car l'action s'étant passée sans témoin, le caractère et la réputation de Falkland donnés, et toutes les autres circonstances admises, il avait ce moyen

dans les mains pour ne pas s'avouer l'assassin de Tyrrel, sauver les deux innocens et se sauver lui-même, et c'est un vice dans la composition d'avoir mis Falkland dans la possibilité et même dans la nécessité d'employer ce moyen, et de ne pas le lui faire employer en effet.

2°. Falkland a un autre moyen de sauver sa réputation et sa vie, et de s'épargner l'horreur de laisser périr les deux Hawkins.

Tyrrel est tué au sortir et à quelques pas du lieu de l'assemblée où il avait foulé aux pieds et traîné sur le plancher son antagoniste. On peut donc regarder comme une suite de la rixe et de la rage qui devait remplir l'âme de Falkland le coup qu'il a porté à son ennemi. Ce n'est pas là un assassinat de sang-froid; car l'outragé est encore chaud de colère en poignardant celui qui, abusant de sa force athlétique „ l'a traité si cruellement et si lâchement, considération qui pouvait, ce semble, être présentée avec succès à un tribunal qu'on nous donne comme disposé favorablement pour Falkland.

Mais sans insister sur cette observation, qui peut être regardée comme dictée par une morale semblable à celle des casuistes relâchés dont s'est moqué Pascal, je dirai qu'elle peut toujours être opposée à l'auteur, parce qu'il a lui-

même préparé cette excuse à Falkland, en lui faisant dire à sa mort, comme une confession vraie : *J'ai souillé ma vie d'une longue suite de bassesses et de crimes, pour couvrir un égarement passager*, et *pour ne pas être en butte aux injustes préjugés du monde.* Mais si le meurtre de Tyrrel est *un égarement passager*, un premier mouvement dont un homme insulté n'est pas le maître, et si la vengeance prise par Falkland, poignardant Tyrrel, n'est condamnable que selon *des préjugés injustes*, la conduite de Falkland n'est plus un crime auquel on puisse attacher comme autant de conséquences une série d'autres crimes. Il ne peut plus y avoir aucune moralité à établir cette liaison.

Enfin, dans le projet que l'auteur a de rendre Falkland odieux, il fallait lui faire commettre un meurtre qui eût un caractère plus marqué d'assassinat médité, et pour cela il fallait mettre un intervalle de temps plus considérable entre l'insulte et la vengeance, pour que son crime fût sans excuse. Peut-être l'auteur n'a pas pris ce parti, parce qu'il se serait trouvé dans un autre embarras, celui d'attribuer une action infâme et lâche à des préjugés d'honneur et de chevalerie, ce qui est une con-

tradiction et dans la chose et dans les termes.

Je poursuis mes observations.

La curiosité obstinée de Caleb, pour deviner le secret de son malheureux maître, n'est pas suffisamment motivée. Elle a d'ailleurs, dès ses premières tentatives, un caractère très-odieux, une ingratitude monstrueuse dans un homme que le but du roman n'est pourtant pas de faire haïr; et lorsque Caleb, au fort de l'incendie, brise le coffre où il soupçonne que sont renfermés les indices de ce qu'il veut savoir, il achève de se rendre exécrable sans que cette action concoure, en aucune manière, à la marche et à l'intérêt du roman.

Ce coffre est un moyen dramatique fort mal inventé; Caleb n'a jamais su ce qui y était renfermé; mais on ne peut même l'imaginer: ce ne peut être que quelque instrument du meurtre, ou quelque récit de l'événement, ou quelque monument, en un mot, du fait qui rend la vie de Falkland si malheureuse. Mais n'est-il pas contre toute vraisemblance que l'homme qui a commis le meurtre, et qui emploie toute son activité, tous ses talens, tous ses moyens à le cacher, en conserve chez lui des preuves qui peuvent, à tous les momens, dévoiler son funeste secret?

Les premières conversations dans lesquelles

Caleb tend des piéges à Falkland pour lui arracher son secret, manquent de vraissemblance, par la hardiesse qu'il se donne de le pousser de questions, et par la maladresse des réponses qu'on met dans la bouche de l'écuyer.

Les aventures des prisons et les scènes de voleurs sont des moyens désormais usés, qu'un esprit fécond doit dédaigner.

Le tableau des prisons, en Angleterre, et du traitement qu'y essuient les prisonniers, est manifestement chargé jusqu'à la calomnie contre un gouvernement qui, plus que tout autre, s'est occupé d'améliorer l'état des prisons, et de ne les employer qu'*ad custodiam*, et non *ad pœnam*.

L'apologie du métier de voleur que fait Raymond, chez de la bande, n'est fondée que sur un exposé faux et calomnieux des institutions sociales qu'on trouve décriées dans tout le cours de l'ouvrage; et si l'on prétendait justifier l'auteur contre ce reproche, il me suffirait de faire observer qu'aux déclamations des voleurs il ne fait faire aucune réponse détaillée, et qu'il se contente de faire dire à Caleb qu'il leur fit des remontrances et des argumens qui furent diversement reçus, et qui convaiquirent Raymond en spéculation, sans le déterminer à renoncer à son métier, qu'il continue d'exer-

cer par cette étrange et immorale raison, à laquelle Caleb ne trouve rien à répliquer, qu'en quittant la profession de voleur de grand chemin, après nombre d'années, il pourra être mis en justice pour ses crimes passés, *quelque changé et quelque pur qu'il puisse être.*

Il y a une grande et continuelle invraisemblance dans la puissance que l'auteur donne à Falkland de poursuivre sans relâche et d'atteindre partout le malheureux Caleb, sans que dans les trois royaumes il puisse trouver un asile contre ses persécutions. Il n'y a point de particulier, ni même de ministre assez puissant en Angleterre pour exécuter et suivre un semblable projet avec une si prodigieuse constance et un tel succès.

A en croire l'auteur, un écuyer anglais qui a quatre mille pièces de revenu, a de quoi tenir tous les gens de sa maison et tous ses vassaux dans un esclavage tel, qu'ils ne pourront ni le quitter, ni se soustraire à son pouvoir, ni sortir de la Grande-Bretagne sans son aveu.

Il me rappelle le malheureux Linguet, qui, parce que lord Halifax, secrétaire d'état, n'avait été condamné qu'à une amende de quatre mille guinées envers le célèbre Wilkes pour l'avoir fait emprisonner indûment pendant deux jours, a imprimé qu'en Angleterre *il n'y*

a point de grand qui ne puisse vexer, dépouiller impunément un petit, etc.; et que, s'il a cent mille guinées à dépenser par an, il pourra commettre, sans inquiétude, vingt-cinq injustices à quatre mille guinées chacune, etc.; absurdité dont s'est moqué très-justement l'auteur de *la Théorie du paradoxe.* Mais l'autorité de Linguet, non plus que celle de l'auteur de Caleb, ne suffisent pas pour démentir ce que tous les gens instruits savent de l'état de la liberté en Angleterre.

Je sais bien que d'autres romanciers anglais, avant Godwin, ont fait entrer dans leurs compositions des violences semblables exercées en Angleterre, en dépit de la loi d'*Habeas corpus.* C'est par des moyens de ce genre que Lovelace tient Clarisse en son pouvoir, et parvient à la ravoir quand elle s'est échappée, et c'est ainsi que Fielding emploie un constable et des presseurs pour jeter Tom-Jones en prison, etc.; mais il y a une extrême différence, à cet égard, entre le roman de Godwin d'une part, et ceux de Richardson et de Fielding de l'autre.

Ceux-ci, occupés d'intéresser et d'émouvoir, prennent tous les moyens qui peuvent les conduire à ce but, sans autre vue que de produire cet effet. Pour parvenir à placer leurs

personnages dans une situation tragique, ils ne se font pas, et ne doivent pas se faire de scrupule de supposer un concours de circonstances très-rarement rassemblées ; un fait extraordinaire, un degré de méchanceté et d'artifice rarement réunis, une violation des lois absolument possible, etc., mais extrêmement difficile à cacher ou à soutenir ; ces suppositions n'étant employées que comme moyen pour l'effet qu'ils veulent produire, ils n'y attachent pas une grande importance, à ne les considérer qu'en elles-mêmes. Ils ne prétendent pas en faire d'autre usage que celui de concourir à la marche du roman, d'amener les situations, et de développer les sentimens.

Il en est autrement dans le roman philosophique et politique, ou qui prétend à être tel, de Godwin. Les violences épouvantables de Tyrrel, la tyrannie de Falkland sur Caleb, la corruption de tous les officiers publics qui la secondent, cette facilité avec laquelle un Anglais se trouve poursuivi, opprimé, plongé dans les cachots, et voit sa patrie changée par lui en un enfer où il est sans cesse sous le fouet d'une troupe de démons à qui il ne peut échapper, et qui épuisent leur rage sur lui, tout cela, dis-je, n'est pas, pour Godwin, un simple moyen d'émouvoir ; ce sont autant d'ob-

jets qu'il rassemble comme dignes par eux-mêmes d'occuper ses lecteurs, des faits auxquels il attache de l'importance, dont il veut qu'on tire des conséquences politiques, enfin, selon lui, des exemples et des preuves du vice des institutions sociales.

De cette différence entre les genres résultent, pour les auteurs eux-mêmes, des différences dans les règles qu'ils ont à suivre, et dans l'espèce de moyens qu'ils peuvent employer.

Richardson et Fielding peuvent mettre en scène des officiers publics se jouant, en Angleterre, de la liberté anglaise, et exerçant quelque grande violence, parce qu'il ne leur faut qu'un fait rare, isolé et seulement possible.

Mais le romancier politique, qui prétend me conduire à maudire les institutions sociales par l'exemple de l'oppression des petits et des pauvres, par les grands et les riches, est obligé de me produire des faits commun, ou du moins fréquens; autrement il pourrait tout aussi bien me prouver qu'il ne faut point de tribunaux de justice parmi les hommes, parce que le parlement de Paris a condamné Langlade, et que celui de Toulouse a fait rouer Calas.

Au reste, je ne relèverais pas cette manière

de raisonner, si je ne la trouvais que dans un ouvrage d'imagination ; mais on peut reconnaître facilement que c'est le même sophisme qui a égaré, ou dont se sont servis, sans en être dupes eux-mêmes, les hommes de tous les temps qui ont bouleversé les sociétés politiques. Un fait isolé et rare, donné comme fréquent et commun ; un abus passager et particulier, présenté comme l'état de la chose habituel et général, voilà le grand moyen des révolutions. Il est triste de le retrouver jusque dans les romans.

Je reviens aux invraisemblances fréquentes dans Caleb, et j'en trouve beaucoup dans le succès qu'on y donne aux moyens employés par Falkland pour obséder son domestique fugitif.

Caleb donne plusieurs fois le change à ceux qui le poursuivent. Ils perdent sa trace, et il se trouve toujours à point nommé quelque domestique ou quelqu'un des espions de Falkland qui le retrouvent ; ou d'autres fois, comme lorsqu'il va s'embarquer à Hardivick, il est ramené par un quiproquo des officiers de justice qui cherchent un autre homme.

L'auteur a trouvé vers le milieu du second volume un autre moyen qui donne, pour la suite, un peu plus de vraisemblance aux suc-

cès des poursuites de Falkland, en attachant aux pas de Caleb le voleur Jones comme un espion qui ne le perd plus de vue. Mais il y a là une autre invraisemblance, c'est qu'un brigand infâme, un lâche assassin, chassé par les voleurs mêmes de leur compagnie, se trouve tout à coup, on ne sait comment, le confident et l'agent de Falkland, dont le caractère exclut manifestement une telle liaison, et qui ne peut absolument, sans une véritable extravagance, mettre tant de confiance en un si méchant homme.

Je dirai enfin que ce moyen-là même est employé avec un succès qui manque de vraisemblance, lorsqu'on fait retrouver par Jones, Caleb caché dans Londres, écrivant des pamphlets, déguisé en Juif, puis travaillant chez un orfévre, puis retiré dans le pays de Galles.

Dans cette dernière retraite, Jones se fait voir à Caleb, à qui il déclare que, quelques efforts qu'il fasse pour se dérober, il ne lui échappera pas, et surtout qu'il ne tente pas de s'embarquer, parce que ce serait inutilement; que Falkland lui donne l'île pour prison; mais qu'il ne veut pas qu'il passe les mers. Tout cela est plein d'invraisemblances, hors des mœurs anglaises, enfin, impossible en Angleterre: de sorte que je ne doute pas que les Anglais ne

trouvent ces moyens du roman mauvais comme tels.

N'est-il pas étrange, pour me contenter de cette seule observation, que Caleb, qui connaît Jones, et qui doit l'avoir en horreur, qui peut le traduire devant un tribunal, ou du moins l'en menacer; qui peut invoquer la loi contre un homme qui attente à sa liberté; qui peut fuir à tous les momens du jour et de la nuit, demeure dans une telle dépendance?

Ne peut-on pas demander aussi pourquoi Falkland ne veut pas que Caleb s'embarque pour les Indes? Qu'a-t-il de mieux à souhaiter que d'éloigner de lui le maître de son fatal secret?

Aucun des caractères principaux n'est intéressant, même comme acteur dans la scène.

Le but manifeste de l'auteur et de l'ouvrage est qu'on ne s'intéresse point à Falkland, malgré les bonnes qualités qu'on lui donne. Il y a d'ailleurs dans son caractère des contradictions choquantes qui lui ôtent sa vérité dramatique. Dans toute sa vie antérieure au meurtre de Tyrrel, amené par des causes et des circonstances qui lui ôtent une grande partie de son horreur, Falkland est noble, juste, généreux, bienfaisant, et il devient tout à coup un homme affreux, occupé de poursuivre et d'opprimer un innocent, et plongeant sa victime dans un abîme de souffrances et de malheurs.

Miss Melville est une faible et mauvaise imitation de la Clémentine de Grandisson.

Tyrrel et le voleur Jones, et la femme du repaire des voleurs, sont des monstres de brutalité, de méchanceté, de férocité, pénibles à regarder, et que j'assimile dans les romans à ces scènes sanglantes que le théâtre doit éloigner de nos yeux.

Enfin Caleb lui-même est odieux et vil, contre le but même du roman; et l'auteur finit par nous en donner cette idée, lorsqu'il. lui fait dire, après qu'il a traduit Falkland au tribunal de justice, que lui, Caleb, *est le plus méprisable et le plus haïssable des hommes;* qu'en dénonçant Falkland il est devenu *un meurtrier froid et réfléchi;* qu'il ne vit *que pour être la proie des remords*, etc.

Cet ouvrage est, dit-on, singulier, original, d'un genre tout nouveau. A la bonne heure; mais j'avoue que je n'attache aucun prix à la singularité, à l'originalité, à la nouveauté que n'approuvent pas le bon goût, la bonne morale et le bon sens. Je conviens cependant qu'il y a dans l'ouvrage plusieurs belles situations, comme celle de Falkland, jugeant lui-même un meurtrier, et celle de Caleb, poussé à bout par la persécution de Falkland, et se déterminant à le dénoncer, etc.; qu'il y a çà et là de belles pages que je ne doute pas avoir encore

plus de mérite dans l'original ; mais je suis peut-être moins touché de ces beautés de détail que je ne devrais l'être, à raison de l'importance beaucoup plus grande que j'attache à l'ensemble d'un ouvrage, au but que l'auteur s'y propose, et à la manière dont il l'atteint; trois côtés par lesquels me semble pécher le roman de Caleb.

DE FRANCONI

ET

DE MARIANO.

J'ASSISTAIS dernièrement, avec un extrême plaisir, au spectacle que donne Franconi dans le jardin des Capucines ; j'admirais l'adresse prodigieuse de ces voltigeurs, leurs attitudes pittoresques et presque poétiques, les belles formes sous lesquelles ils se dessinent en l'air, la grâce et la sûreté avec laquelle ils galopent debout, un pied sur la selle et le corps en avant, et rappelant le Mercure de Virgile qui s'élance du sommet de l'Atlas, et rase comme l'oiseau de mer la surface des eaux, la précision et la justesse de leurs mouvemens, la souplesse et la merveilleuse docilité qu'ils ont su donner à leurs chevaux. Je pensais avec admiration à tout ce que l'homme peut faire de lui-même et des animaux soumis à son empire ; et, comme l'admiration n'est jamais sans quelque envie, je me reprochais intérieurement le peu de soin que j'avais pris de perfectionner en moi des facultés et des talens que je voyais produisant tant de merveilles.

Mais bientôt l'amour-propre avait son tour, et je me disais à moi même : si je suis mauvais écuyer, j'ai d'autres talens que Franconi et ses élèves n'ont pas. Ni eux ni moi ne pouvons tout savoir. Le temps que j'ai mis à acquérir quelques connaissances qui leur manquent, je n'ai pas pu l'employer à me donner les talens que j'admire en eux. *Non omnia possumus omnes*, et, à l'aide de ces réflexions, je me consolais de ne pouvoir faire le saut du ruban, ni passer à travers quatre cerceaux, et me retrouver en selle au-delà.

J'avais fait le soir ces belles réflexions, et en reprenant le lendemain mes occupations ordinaires, comme je cherchais dans Tiraboschi, *Storia della letteratura italiana*, quelques éclaircissemens sur la découverte de l'Amérique, sujet que l'auteur traite avec assez d'étendue, je suis tombé sur une notice de la vie d'un certain Mariano que je n'avais jamais entendu nommer, et que mes lecteurs ne connaissent pas vraisemblablement plus que moi; et j'avoue qu'après cette lecture je me suis vu forcé dans tous les retranchemens derrière lesquels je croyais avoir mis mon amour-propre à couvert; j'ai reconnu que j'étais un ignorant dans toute la force du terme, que je n'avais fait de moi qu'une bien petite partie de ce qu'un hom-

me peut faire de lui-même, que j'avais laissé mes facultés oisives d'une manière honteuse, et j'ai déploré l'imperfection d'une éducation qui m'a laissé perdre tant d'années avec lesquelles j'aurais pu acquérir tant de belles connaissances, de talens et de vertus que je voyais réunis en un seul homme.

Cet homme est Mariano Soccini, né à Sienne, au commencement du quinzième siècle, et mort en 1467; et voici son portrait d'après les historiens du temps, parmi lesquels le principal est Æneas Silvius Piccolomini, pape, sous le nom de Pie II.

Mariano, disent-ils, réunissait un savoir profond, un jugement sain et une extrême probité; on ne peut guère espérer de voir un homme d'une érudition aussi vaste et d'un caractère aussi aimable, également habile dans le droit civil et canonique; d'une éloquence admirable; savant dans l'histoire; grand poëte en latin et en italien; en philosophie un second Platon; géomètre et mathématicien; jouant de tous les instrumens de musique connus de son temps; habile dans tous les arts libéraux, et en même temps très-versé dans l'art de l'agriculture. Jeune, il n'avait point eu d'égal à la course, à la lutte, dans la danse; il était encore peintre très-savant, il a laissé des tableaux estimés;

un des écrivains les plus élégans de son siècle; sculpteur habile, grand médecin, etc.

A tant de talens, il joignait toutes les vertus morales. Honorable et libéral, il tenait sa maison sans cesse pleine d'amis et d'hôtes bien accueillis. Il était constamment occupé de protéger la veuve et l'orphelin, de soigner les malades, de secourir les pauvres, et d'aider tous ceux qui s'adressaient à lui; constant dans la mauvaise fortune, modeste dans la prospérité, cher à ses compatriotes comme aux étrangers, et n'ayant jamais donné à personne de sujet de se plaindre de lui, il mourut honoré et pleuré de tous ses concitoyens.

Or maintenant, petits littérateurs, petits jurisconsultes, petits savans de lycée, petits professeurs, petits auteurs, au nombre desquels je me mets moi-même, humilions-nous devant Mariano.

INCERTITUDE
DES JUGEMENS HUMAINS.

C'est un défaut commun aux savans, et dont les plus estimables et les plus profonds ne sont pas exempts, que la facilité avec laquelle ils se laissent entraîner à des digressions étrangères à leur principal sujet. En lisant les ouvrages des savans du seizième, du dix-septième et même du dix-huitième siècle, les Scaliger, les Saumaise, les Casaubon, etc., on trouve sans cesse des écarts de ce genre, auxquels on doit quelquefois beaucoup d'instruction; mais qui n'en sont pas moins des défauts nuisibles à l'instruction elle-même, dont le moyen principal est l'ordre, c'est-à-dire, l'art de ne dire que ce qu'il faut et de le dire quand il faut :

Ut jam nunc dicat, jam nunc debentia dici.

Cette réflexion m'est venue à l'esprit en parcourant un ouvrage du seizième siècle, une espèce de vocabulaire de la langue latine, par Dolet, dont Bayle dit qu'il fut bon humaniste, qu'il travailla à la restauration de la vraie langue latine, et qu'il publia d'assez bons ouvrages,

au nombre desquels on compte celui que je viens de citer, intitulé *Commentaria linguæ latinæ*.

Dolet, suspect d'athéisme, dans un temps où les opinions nouvelles des réformateurs suffisaient pour les faire condamner au dernier supplice, avait été jeté en prison, et n'en avait été tiré qu'à la sollicitation du savant Pierre Castellan, grand aumônier de France, sous la promesse qu'il s'amenderait. On ne sait pas bien quelle prise il donna depuis sur lui aux théologiens; mais il paraît que les catholiques, comme les réformés, le regardèrent également comme ennemi commun, car Calvin l'accuse d'avoir vomi contre le fils de Dieu des blasphèmes exécrables, et d'avoir dit que l'âme de l'homme est de même nature et mortelle comme celle des chiens; et ces imputations furent regardées comme prouvées par les inquisiteurs, qui le firent condamner au dernier supplice, c'est-à-dire, pendre et brûler ensuite.

J'ai dit que Dolet me fournissait un exemple de la facilité avec laquelle les savans se laissent aller à des digressions étrangères à leur sujet, et voici cet exemple, au tome 2, colonnes 1326 et 1327. Après avoir expliqué les mots *damnare*, *damnatio*, *condamnare*, il ajoute :

« Puisque je parle de condamnation, je ne » m'écarterai pas de mon sujet, en disant quel- » que chose du danger auquel est exposé tout » homme soumis au jugement de ses sembla- » bles, dans quelque affaire où il s'agit de sa » fortune ou de sa vie. Si l'on veut se faire » une idée juste de ce danger, il ne faut que » considérer combien est grande la différence » des esprits et du caractère moral entre les » hommes, combien la méchanceté est com- » mune, et combien sont rares la droiture » et la parfaite intégrité. Qu'un homme soit » traduit en jugement, accusé d'un crime » capital, ou se voyant contester toute sa » fortune; que n'a-t-il pas à redouter des faux » témoins, des délateurs infâmes, des juges » eux-mêmes corrompus par l'argent, les pré- » sens, les prières de leurs amis, de leurs pa- » rens, ou par l'influence de quelque attache- » ment? Que ne doit-il pas craindre souvent » des préventions et de la haine que les ma- » gistrats conçoivent contre les accusés? Quel » homme, tout innocent qu'il est, ne doit » pas trembler en pensant combien il est aisé » que son juge se forme de lui une fausse opi- » nion d'après ses préjugés et d'après les dé- » positions de faux témoins et de vils délateurs? » Souvent, dans l'accusé, quelque assurance

» dans le maintien, quelque calme sur le vi-
» sage, quelque réserve et quelque présence
» d'esprit dans ses réponses, font de son juge
» un ennemi qui penche vers sa condamna-
» tion, une fois écarté de la justice et de l'im-
» partialité que lui imposent et ses devoirs et
» les droits du prévenu : tant est grande la per-
» versité des hommes, et redoutable la haine
» des méchans! O dieu tout-puissant! accor-
» dez-moi cette grâce, cette unique grâce, que
» jamais ma réputation et ma vie (car je ne
» vous adresse point cette prière pour les biens
» que je puis tenir de la fortune et que je ne crois
» pas mériter les soins de votre providence) ;
» que jamais, dis-je, ma vie et ma réputation
» ne dépendent d'une sentence de juges. Si
» j'obtiens ce seul bienfait de vous, je croirai
» avoir joui de tous les biens, avoir été com-
» blé de toutes les félicités, et avoir goûté toutes
» les voluptés que peut offrir la vie. »

On conviendra que cette réflexion et cette exclamation sont déplacées dans un dictionnaire de langue latine; mais il faut excuser le pauvre Dolet qui, après avoir essuyé les horreurs d'une longue prison, avait peut-être quelque pressentiment du sort qui l'attendait, et qui avait sous les yeux plus d'un exemple des cruautés qu'on exerçait dès lors contre les

novateurs, et de la légèreté avec laquelle ils étaient envoyés à la mort par des magistrats égarés par le fanatisme et par l'aveugle politique du temps. Enfin, en un tel état des choses, qui peut être exempt de crainte, et croire qu'il n'a pas besoin d'adresser à Dieu la prière de Dolet, *ut mea nunquam salus ex judicum pendeat sententiis ?*

REMARQUES

Philosophiques grammatico-morales *sur la particule ON.*

C'est un des meilleurs chapitres de l'excellent ouvrage de M. Locke sur l'entendement humain, que celui qui traite de l'abus des mots. Les exemples que rapporte le philosophe anglais, sont tous des termes abstraits et généraux de morale ou de métaphysique, sous lesquels l'erreur peut se cacher facilement : *sagesse*, *gloire*, *grâce*, *religion*, *justice*, *étendue*, *âme*, *forme*, *espèces*, *matière*, *esprit*, *imagination*, etc. Mais il paraît plus difficile qu'un terme vulgaire, de l'usage le plus commun et le plus fréquent, puisse nous égarer sans cesse, nous entraîner aux plus funestes erreurs, empoisonner tous nos discours, et devenir le fléau de la société. Ce sont là néanmoins autant d'effets de l'abus d'un des mots de notre langue le plus répété et le plus court, le monosyllabe *on*.

Parmi les diverses manières d'abuser des mots, recueillies par Locke, celle qui me pa-

rait avoir été employée le plus fréquemment dans l'usage de la particule *on*, est de lui donner plus d'étendue qu'elle n'en doit avoir.

Ceux qui se servent de ce monosyllabe dans ces phrases : *on* dit, etc., *on* sait, etc., *on* pense, etc., veulent communément appuyer leur opinion de l'autorité d'*on*; et, pour la rendre plus imposante, ils lui font signifier un nombre de personnes le plus grand, et lui donnent le plus d'étendue qu'ils peuvent. A n'entendre par *on* qu'un seul homme, ou un petit nombre d'hommes, celui qui cherche à établir une opinion ou un fait, à décrier un livre, à décréditer un ministre, à répandre une calomnie, ne trouve pas son compte. Il faut qu'il donne à entendre que son *on dit* comprend la ville, le royaume, l'Europe, et, s'il se peut, le monde entier. Des exemples éclairciront ceci.

Commençons par une classe d'hommes à qui l'usage de l'*on* est très familier, celle des auteurs. Il est commode à celui qui vient de publier un ouvrage mauvais, ou seulement médiocre, de dire qu'*on* a été content, qu'*on* est enchanté de son discours ou de son livre, en faisant entendre que cet *on* comprend et la ville et la cour. Ces éloges qu'il prétend avoir obtenus, ne sont sortis que d'un cercle étroit;

mais, en employant cet heureux monosyllabe, il lui fait embrasser un champ bien plus étendu. Semblables à ces géographes qui, ne connaissant que les bords de l'Afrique, ont appelé des pays immenses de son intérieur, du nom d'une côte dépeuplée et barbare, leur *on*, qui n'est qu'une petite coterie, ils le donnent comme signifiant la capitale, les provinces et quelquefois l'Europe entière. En disant ainsi leur secret, je montre bien mon désintéressement; car enfin j'ai aussi mon *on*, à qui je fais couvrir autant d'espace que je puis. Mais ce secret, je n'en fais pas le fin, parce que je dis en même temps celui de beaucoup d'autres.

On est d'un usage journalier parmi les esclaves du pouvoir et les flatteurs des gens en place. *On* est fort content de l'administration de MM. tels et tels, signifie dans l'esprit de celui qui parle, que la province entière se trouve bien gouvernée, tandis que le panégyriste est seul de son avis, parce qu'il est l'ami ou la créature du commandant, ou qu'il a obtenu de l'intendant de détourner le grand chemin, pour le faire passer à la porte de son château.

On dit que ce ministre entend fort bien les affaires, signifie toujours, dans l'intention de celui qui parle, que le royaume entier est per-

suadé de la capacité de l'homme en place, persuasion peut-être fort mal établie, et que le protégé lui-même n'a pas toujours. Lorsqu'un homme maître d'une grande fortune, occupant de grandes places, comblé de grâces et de pensions, dit qu'*on* est fort heureux, il nous donne à entendre que cet *on*, c'est la masse entière, ou du moins le plus grand nombre des citoyens; et, en y regardant de plus près, il est aisé de reconnaître que lui, et un petit nombre d'autres, sont heureux et contens.

Mais *on* n'est pas toujours employé dans des occasions si sérieuses. Par exemple, j'ai souvent remarqué que nos dames s'en servent adroitement pour justifier l'extravagance, la mobilité, le luxe de leurs modes et de leurs vêtemens. Vous vous étonnez de voir une jolie femme cachant les traits les plus agréables sous un chapeau aussi large qu'une table à thé, et garni d'une blonde haute d'un demi-pied, au travers de laquelle je la devine plus que je ne la reconnais; une autre avec un fichu bouffant qui lui remonte jusqu'au menton; celle-là avec des cheveux ébouriffés qui dénaturent sa physionomie; toutes avec des vêtemens et de prétendues parures, qui altèrent ou vous dérobent la plus grande partie de ces belles formes que la nature a mises en

elles, au moins pour le plaisir des yeux. Si vous demandez raison de ces usages extravagans, qui vont défigurant la plus belle moitié du genre humain et ruinant l'autre, elles vous répondent : *On* porte les chapeaux et les fichus comme cela; *on* s'habille, *on* se coiffe comme cela. Remontez à la source, vous trouverez qu'*on* est souvent une fille qui fait adopter ses modes les plus indécentes aux honnêtes femmes, ou une laide qui fait recevoir par les belles les stratagèmes qu'elle emploie à cacher ses disgrâces, ou une femme opulente qui a vingt mille francs pour ses épingles, et que les autres imitent en se ruinant, ou la marchande de modes qui se moque de toutes en leur attrapant leur argent.

Dans les exemples précédens, *on* sert l'amour-propre des auteurs, la vanité et les intérêts des gens en place, le luxe des femmes, etc.; et dans tous ces cas, s'il nous trompe, c'est en nous présentant les choses par un côté favorable. Mais ce monosyllabe est au moins aussi fréquemment employé à décrier ce qui est louable, à dénigrer les talens, à calomnier la vertu.

C'est d'abord l'arme commune de cette multitude d'hommes sans connaissances, sans goût et surtout sans justice, qui inondent les grandes

capitales, et dont l'unique et chère occupation est de nuire aux lettres en affectant de les aimer. *On* dit que ce discours était bien plat; *on* dit que cela est bien mauvais; *on* trouve cette pièce détestable; *on* dit qu'elle a fort mal réussi à Fontainebleau : de dix personnes qui emploient ces formules, j'avertis qu'il y en a neuf qui cherchent à nuire à l'ouvrage et à l'auteur.

N'est-ce pas aussi la méthode commune employée par la calomnie, de dire d'un air aisé et sans aigreur ? *On* dit qu'elle vit avec M. un tel; *on* assure que cet officier a eu une aventure dont il ne s'est pas bien tiré; *on* pense que ce ministre n'ira pas loin. Dans tous ces sens, *on*, selon l'intention de celui qui l'emploie, signifie ou de grandes autorités, ou un grand nombre de personnes bien instruites; et cette signification une fois admise, qui peut douter que madame ne soit galante, que le militaire ne soit un lâche, et que l'homme en place ne soit bientôt chassé ?

Enfin, pour achever le tableau des torts de ce malheureux *on*, je dirai encore que c'est à la faveur de cette extension usurpée qu'il s'arroge trop souvent une puissance qui est notre ouvrage et qui dégénère en une horrible tyrannie. Un ancien a dit que les Grecs étaient esclaves pour ne savoir pas prononcer le mo-

nosyllabe *oük* ; mais *on* fait lui-même bien plus d'esclaves que toutes les républiques anciennes n'ont eu d'hommes libres. Que de gens asservis à de vils et d'absurdes préjugés, ou se laissant lâchement détourner d'une action honnête, par la misérable crainte de ce qu'*on* en dira.

Les grammairiens disent que cette particule est indéfinie ; mais ils pourraient dire avec plus de raison qu'elle est infinie, puisqu'elle comprend souvent dans l'opinion de celui qui l'emploie, ou du moins qu'il veut lui faire comprendre, un nombre infini d'individus. De sorte que ce mot si court, comme le *charmant quoiqu'on die*, de Bélise et de Philaminte, *dit beaucoup plus qu'il ne semble*, qu'*on entend là dessous un million de mots*, et qu'*il dit plus de choses qu'il n'est gros*.

Cette signification étendue que prend le terme *on* dans tous ces emplois, est une véritable usurpation. La preuve en est dans son étymologie même ; car *on* vient d'*unus*, *un*, de sorte qu'originairement, et encore aujourd'hui grammaticalement, *on* ne signifie qu'un.

Les Anglais ont conservé au terme *one* cette signification limitée ; *one says*, dans leur langue, signifie *quelqu'un m'a dit*, mais non pas,

comme chez nous, *beaucoup de gens disent*, et encore moins, *tout le monde dit.*

Dans un des intermèdes du *Malade imaginaire*, Polichinelle, chantant la nuit sous les fenêtres de sa maîtresse, est poursuivi par le guet qui veut l'arrêter. Il appelle ses laquais, Champagne, Poitevin, Picard, Basque, Breton; le guet le croyant bien accompagné, s'effraie et s'enfuit. Mais, pendant que Polichinelle se félicite du succès de son stratagème, les archers l'entendent, et, découvrant qu'il est seul, se saisissent de lui pour le mener en prison. Il me semble qu'*on* emploie souvent la ruse de Polichinelle.

Pour moi, je suis comme le guet; j'épie tant que je puis pour découvrir si *on* ne cache pas un Polichinelle. Je ris souvent de l'humeur d'un de mes amis, au demeurant le meilleur homme, qui ne peut pas entendre employer ce mot sans s'écrier avec indignation : *Qui, on? qui, on?* Mais, moi avec ma métaphysique, et lui avec sa colère, nous trouvons presque toujours, l'un et l'autre, qu'*on* est seul, ou qu'*on* est un sot.

En corrigeant ainsi les phrases où s'emploie la particule *on*, nous les verrons reprendre l'exactitude et la précision dont nous venons de dire qu'elles manquent; car elles ne signi-

feront plus rien autre chose, sinon qu'un homme ou quelques hommes, qui peuvent être ou des méchans ou des sots, ont dit, ont jugé, etc.

Mais dès lors cessent tous les abus que nous venons de remarquer; car, si je me contente de dire qu'une personne a jugé, ou que moi-même j'ai jugé, en bien ou en mal, l'homme en place, le livre nouveau, la pièce nouvelle, je n'énonce qu'un fait vrai (si pourtant en cela je dis la vérité); mais il ne s'ensuit rien de là contre le ministre ni contre la pièce, à moins que mon autorité, ou celle de l'homme que je cite, ne soit grave. Ceux qui m'écoutent pèseront son suffrage et le mien. Il n'y aura point d'injustice commise, point de fausseté mise en avant et nuisible à un tiers.

De même, je ne m'inquiéterai plus du qu'en dira-t-*on*, lorsque je voudrai faire une action honnête et tenir un propos courageux, si je considère cette phrase comme synonyme de celle-ci : *Qu'est-ce qu'un petit nombre (ou même un grand nombre) de sots ou de fripons en dira?*

Je ne dis pas cependant qu'*on* étende toujours ses prétentions au-delà de ses droits. Ceux qui, en le faisant parler, croient faire entendre le public, ne nous induisent pas tou-

jours en erreur. Par exemple, lorsqu'après la représentation de telle pièce nouvelle que je ne veux pas citer, j'entends dire qu'*on* en est ravi, je vois bien que, sous le mot *on*, je dois entendre en effet le public; mais, si la pièce est comme j'en vois tant, *on* aura beau être le public, son autorité ne me la fera pas trouver bonne, et je dirai que l'*on* qui applaudit à de pareils ouvrages est de mauvais goût.

Je dois pourtant convenir qu'il y a des cas où ceux qui se servent de la particule *on*, lui donnent une signification très-restreinte, et la rappellent à son étymologie : c'est ce qui arrive lorsqu'*on* sert à cacher des personnes et des noms respectables qu'il n'est pas sûr d'offenser. Si je dis telle guerre aurait été beaucoup plus heureuse sans les sottises qu'*on* a faites; les affaires de ** seraient en meilleure posture si *on* les eût administrées avec plus d'intelligence et d'économie; *on* a commis une grande faute en renvoyant un habile homme qui les entendait parfaitement, etc.; cet *on* n'est plus que synonyme d'*un*.

Mais cet usage de la particule *on*, irréprochable même d'après les principes sévères que je viens d'établir, peut être encore de quelque danger; car *on* a beau être indéterminé comme il l'est dans toutes ces phrases, une malignité

pénétrante nomme trop souvent ce que vous n'avez pas désigné; et il y a des gens d'une sagacité soupçonneuse qui devinent ce que vous avez pensé d'eux, sans que vous en ayez rien dit. J'applique à ces derniers le décret des Lacédémoniens pour l'apothéose d'Alexandre : *Puisqu'Alexandre veut être Dieu, qu'il le soit.*

Je tirerai des observations précédentes une conséquence qui pourra paraître hardie, mais qui me semble en découler bien naturellement. Cette conséquence est que, pour éviter tous les inconvéniens dont j'ai fait l'énumération, il faut bannir désormais de la langue cette dangereuse particule, et substituer toujours à *on* un nominatif précis et connu. Je sens que ma proposition peut effaroucher non-seulement l'académie française, mais beaucoup de gens que la grammaire n'intéresse pas du tout. L'observation de cette règle aura ses difficultés; elle mettra quelque embarras dans la société. Je connais tel homme qui y perdra en un coup les trois quarts, je ne dis pas de ses idées, mais de sa conversation. Tous ceux qui cachaient sous le masque d'*on* leur partialité, ou leur malignité, ou leur absurdité, réduits à se citer eux-mêmes, ou des autorités, ou à donner des raisons de tout ce qu'ils mettaient sur le compte de ce pauvre *on*, seront réduits au silence ou

peu s'en faut, uniquement parce que ce mot si court sera retranché de leur dictionnaire. J'éprouve moi-même ici la difficulté de m'en passer; car, tandis que je l'attaque et le poursuis avec une sorte d'acharnement, il est venu cent fois se présenter au bout de ma plume, et s'est glissé malgré moi en vingt endroits de cet écrit, d'où je l'ai effacé après coup, tant la force de l'habitude écarte facilement les philosophes eux-mêmes de la route qu'ils tracent aux autres! Il faut du temps pour contracter une habitude contraire. Il serait à souhaiter que quelque club ou salon entreprit de faire recevoir mon système. Une légère amende, imposée à tout membre qui emploirait la particule *on*, la bannirait avec le temps de la conversation. Je supplierais la société qui goûterait cette idée, de m'admettre pour veiller à l'exécution de mon plan; et, s'il m'est permis d'employer pour la dernière fois le monosyllabe que je veux exclure à jamais de la langue, *on* me donnera peut-être beaucoup de boules noires; mais j'espère que les personnes équitables voudront bien ne pas me juger d'après l'humeur qu'*on* peut avoir contre ma petite dissertation.

FRAGMENT D'UN DISCOURS

Sur les opérations mécaniques de l'esprit, sur l'enthousiasme, l'origine et les progrès de la folie dans la société, par le docteur Swift.

On raconte que Mahomet se disposant à faire un voyage en paradis, on lui offrit différentes voitures, comme chariots de feu, chevaux ailés et autres, mais qu'il les refusa toutes, et ne voulut monter au ciel que sur un âne; quelque singulier que ce choix paraisse d'abord, nous pouvons voir que c'est aussi celui d'un grand nombre de sectaires parmi nous, et véritablement, Mahomet ayant emprunté du christianisme une moitié de sa doctrine, nous avons bien le droit d'user de représailles envers lui, droit que le bon peuple d'Angleterre n'a pas négligé d'exercer; car, quoique nous soyons pourvus de voitures pour ce voyage aussi abondamment qu'aucune autre nation, il paraît que nous ne nous accommodons que de celle de Mahomet.

J'ai un grand respect pour cet animal, en considérant quels importans services il rend à

l'homme.... Mais, en recueillant dans mes lectures tout ce que je trouve d'éloges donnés à cet utile compagnon de nos travaux, je ne me rappelle pas d'avoir vu faire mention de ce talent de l'âne pour porter les hommes aux cieux, si ce n'est dans les deux exemples que je viens de citer.

D'après cette observation, je crois que l'art de s'élever au ciel par ce moyen n'est pas encore assez connu, et que le monde savant recevra avec quelque plaisir le fruit de mes recherches sur ce sujet. Je vais donc tâcher de faire connaître de mon mieux certaines propriétés et qualités requises tant dans l'âne que dans celui qui le monte, pour exécuter avec succès cette noble entreprise. Dans tous mes travaux, je me suis constamment attaché, non pas à des objets particuliers, limités par des circonstances de temps, de lieux ou de personnes, mais à ce qui pouvait être utile au genre humain tout entier, et je crois la recherche dans laquelle je vais entrer d'une utilité générale; car je ne pense pas qu'il y ait dans la nature de l'homme aucune qualité ou disposition du corps ou de l'esprit aussi générale, aussi répandue dans tous les siècles et dans toutes les nations que *l'enthousiasme*. C'est l'enthousiasme qui, perfectionné par quelques individus ou quelques sociétés, et

opérant sur les autres, a produit les plus grandes révolutions dont l'histoire fasse mention, comme le sait tout homme qui a quelque connaissance de l'histoire de l'Arabie, de la Perse, de l'Inde, de la Chine, de la Barbarie, du Pérou, etc.; et la puissance de l'enthousiasme dans l'empire des connaissances humaines n'est pas moindre, puisqu'il est difficile de nommer un art ou une science qui ne doive quelque chose au fanatisme, et qui n'ait quelque province soumise à son pouvoir. Il suffit de citer la pierre philosophale, la panacée universelle, l'astrologie judiciaire, la quadrature du cercle, la recherche du souverain bien, les républiques utopiennes, etc.

Le mot enthousiasme, dans son sens le plus général, peut être défini l'élévation de l'âme et de ses facultés au-dessus de la matière, et cette définition convient à toutes les sortes d'enthousiasmes comme à l'enthousiasme religieux.

Il y a divers moyens d'élever ainsi l'âme, et de la porter au-delà de la sphère des choses matérielles. Le premier est l'inspiration qui vient de Dieu, le second l'action du diable, qui fait ce qu'on appelle les possédés; le troisième un concours de différentes causes naturelles, telles que la force de l'imagination, le spleen, la colère, la crainte, une violente douleur, etc.

Les auteurs ont traité amplement de ces trois méthodes, et je me dispenserai, pour cette raison, de m'en occuper ici ; mais il y en a une quatrième qui est entièrement artificielle, et une simple opération mécanique, et que tous les écrivains semblent avoir méconnue ou négligée, parce que, quoiqu'elle soit d'une grande antiquité, tant qu'elle a été peu répandue, elle n'a pu recevoir la perfection que lui ont donnée le grand nombre de mains qui l'ont cultivée dans nos temps modernes, depuis qu'elle est devenue populaire et épidémique.

C'est donc de ce moyen mécanique de concevoir soi-même, et de communiquer l'enthousiasme, que je prétends traiter, en le considérant comme il est pratiqué aujourd'hui par les artistes anglais. Je donnerai à mes lecteurs le résultat de plusieurs observations judicieuses faites sur ce sujet ; j'expliquerai la marche et les procédés de ce genre d'industrie en citant des exemples et des faits, et je ne cacherai point quelques heureuses découvertes qui se sont offertes sur mon chemin.

J'ai dit qu'il y a une sorte d'enthousiasme religieux, qui est simplement l'effet de la nature. Celui dont j'entreprends de traiter ici est entièrement l'ouvrage de l'art ; mais l'art lui-même opère sur certaines constitutions plus ai-

sément que sur d'autres; il y a d'ailleurs beaucoup d'opérations qui, après avoir été à leur origine absolument artificielles, deviennent naturelles à une certaine espèce d'êtres par la soumission des siècles et des générations. C'est ainsi que parmi les Scythes nos ancêtres, au rapport d'Hippocrate, la nation des *têtes longues* a dû son origine d'abord à la coutume des sages-femmes et des nourrices, de mouler et de pétrir, et de tenir serrée la tête des enfans pour leur donner la forme d'un pain de sucre, et qu'ensuite la nature, conduite dans cette route pendant le cours de quelques générations, l'a suivie d'elle-même, et a continué de donner cette forme aux têtes sans le secours des nourrices.

Les enthousiastes sont doués de certaines qualités de caractère et de tempérament, qui les rendent plus propres que les autres hommes à recevoir et à communiquer l'enthousiasme. Il suffit d'observer le geste, le mouvement, la contenance de quelques-uns des professeurs dans leurs actions les plus familières, vous les trouverez différens du commun des hommes, etc.

Ceux qui possèdent ce grand art de produire l'enthousiasme, ont pour maxime fondamentale que *la corruption des sens est la génération de l'esprit.* Selon eux, les sens dans l'homme

sont autant de sentinelles qui gardent les avenues du fort de la raison, qu'il est question de bloquer et d'emporter par cette opération. Tous les efforts de l'art doivent donc se diriger à distraire, à enchaîner, à étourdir, à égarer les sens, ou, en d'autres termes, à les tirer de leur poste; et, pendant qu'ils sont éloignés ou distraits, ou en guerre les uns avec les autres, l'esprit entre dans la place et s'en rend le maître.

La méthode ordinaire de subjuguer ainsi les sens est ce que je vais enseigner avec quelque détail, autant qu'il m'est permis de communiquer ces connaissances au public; car je dois dire qu'ayant eu l'honneur d'être initié aux mystères, je ne puis divulguer certaines choses que les profanes ne doivent pas savoir.....

Il faut observer que dans l'opération de produire l'illumination, l'enthousiasme, ceux à qui l'on veut communiquer ces dons, les auditeurs qui forment l'assemblée contribuent autant à l'effet que le maître lui-même.

Dans le langage des illuminés, les termes les plus obscurs, et jusqu'aux sons inarticulés, tiennent la place du sens et de la raison. Dans les harangues de ce genre, la disposition des mots selon les règles ordinaires de la grammaire, n'est d'aucun usage; l'habileté du maître consiste en-

tièrement à bien choisir et à bien cadencer une certaine quantité de syllabes; comme un poëte qui met des paroles sur un air est forcé de faire un tel choix de mots, et de les placer dans un tel ordre qu'il en fait souvent un *non sense* avant d'en pouvoir faire une ariette....

ESSAI

D'UNE COMÉTOLOGIE NOUVELLE.

DEPREHENDI *adhuc non potest nec explorari an (cometæ) vices servent, et illos ad suum diem certus ordo producat..... Veniet tempus quò ista quæ nunc latent, in lucem dies extrahet, et longioris ævi diligentiâ veniet tempus quò tempori nostri tam aperta nos nescisse mirentur.*

Nous ne pouvons pas savoir encore avec certitude si (les comètes) ont une marche régulière, et si une révolution constante les ramène à un jour marqué... Le temps et les recherches nous donneront à la longue la solution de ce problème... Un jour viendra où nos descendans seront surpris que nous ayons ignoré des vérités si claires. (*Senec. Quest. nat., lib.* VII.)

C'est une vérité connue des anciens sages et de ceux qui, parmi les modernes, ont uni quelque érudition à leur philosophie, que toutes les choses humaines sont emportées par une grande et éternelle circulation, qui, après un certain espace de temps, replaçant les hommes dans les mêmes circonstances, et tournant leurs

passions et leurs pensées vers les mêmes objets, ramènent à certaines époques dans les choses les mêmes événemens, et dans les esprits les mêmes opinions. Mais il ne paraît pas que la philosophie, soit ancienne, soit moderne, ait connu et développé dans toute son étendue cette importante vérité.

Comme la régularité des mouvemens des corps célestes observée par les Chaldéens, a donné naissance à l'astronomie commune, de même cette révolution qui ramène périodiquement les mêmes phénomènes moraux, saisie une fois par des observateurs attentifs, doit fonder une astronomie nouvelle, celle du monde intellectuel, non moins utile sans doute que celle qui s'occupe d'objets si fort éloignés de nous; et c'est pour m'assurer la gloire d'avoir jeté les premiers fondemens de cette science, que je présente au public sur cette matière quelques vues que je crois assez nouvelles.

J'ai dit que cette grande circulation entraîne également les *événemens* et les *opinions*; mais jusqu'à présent ce n'est que sur ce dernier objet que se sont portées mes études et mes observations.

J'entends ici le mot *opinion* dans le sens donné communément par les latins au mot *opinio*, c'est-à-dire, par opposition à la vérité, ou du

moins à la certitude : ainsi je comprends sous cette dénomination tous les systèmes précaires ou faux de philosophie, de morale, de législation, toutes les superstitions, et généralement toutes les erreurs humaines, ainsi que les dispositions qui y conduisent les hommes.

Or, par des recherches laborieuses, je suis parvenu à reconnaître que toutes les *opinions* sont soumises à une loi de mouvement qui fait parcourir à chacune, pendant une période plus ou moins longue, une route déterminée dans laquelle elles sont tantôt visibles et à portée de nos observations, et tantôt emportées loin de nos yeux pour un temps, d'où elles sont ramenées à des époques précises, pour faire de nouveau le même chemin.

En un mot j'assimile aux comètes ces feux que va jetant de temps à autre l'esprit humain dans l'espace des siècles; je leur attribue une marche régulière et des retours périodiques, tels que l'astronomie moderne les a reconnus dans ces astres que l'antiquité a regardés si longtems comme des météores fugitifs : et je dis, comme Sénèque l'avait prédit des comètes, *qu'un jour viendra où nos descendans reconnoîtront qu'un ordre constant ramène* les folies humaines *à des époques déterminées*.

On ne peut hâter ce moment qu'en obser-

vant avec la plus grande exactitude la route de ces nouvelles comètes et la durée de leurs révolutions; mais des observations de ce genre sont en beaucoup de cas d'une grande difficulté, et quelquefois même impraticables. Chaque opinion, chaque erreur humaine a sa période; mais quelques-unes de ces périodes embrassent de si grands espaces de temps, que les premières observations ne peuvent se lier aux dernières. Il est difficile, par exemple, pour ne pas dire impossible, de reconnaître au bout de quelle durée de temps un grand système religieux, tel que le sabisme ou culte des astres, la religion de Fô, le mahométisme, une fois abandonnés reparaîtront sur la terre, parce que ce n'est qu'après un grand nombre de siècles que la révolution des choses humaines peut les ramener.

Mais il n'en est pas ainsi d'une foule d'opinions et de systèmes qui ont moins d'importance et d'étendue, et qui renaissent dans un espace de temps beaucoup plus court; car les époques et la durée de leur apparition peuvent être observées, et l'ont été en effet, quoique sans assez d'exactitude.

Par exemple, on a observé pendant long-temps que les guerres politiques revenaient tous les dix ans, et remarqué ensuite que la période de leur retour s'allonge aujourd'hui par l'introduc-

tion de quelques nouveaux corps dans le système des puissances. Quant aux guerres de religion, on a vu aussi que leur retour se retarde à la suite de certains changemens arrivés dans la marche des esprits. On a reconnu de même qu'il y a tel système ou principe d'administration qui ne paraît qu'un moment, pour se remontrer six ans, dix ans après; et telle opération de finance qui ne se renouvelle que tous les cinquante, tous les soixante ans. Mais, comme je l'ai dit, toutes ces estimations manquent d'exactitude et de précision.

Il serait à désirer sans doute qu'on pût déterminer et connaître d'avance la durée de ces révolutions, et l'époque précise du retour de ces phénomènes moraux. On pourrait en prévenir les effets lorsqu'ils sont dangereux. Cette connaissance servirait d'ailleurs à classer et à distinguer les opinions. On ne douterait pas que celles qui reviennent occuper les esprits régulièrement tous les cinquante ans, tous les vingt ans, et qui ont d'ailleurs des caractères communs, ne soient une seule et même opinion, paraissant sous des noms, en des temps et des lieux différens, comme les astronomes se tiennent assurés que les comètes de 1759, de 1682, de 1607, de 1531, et de 1456, sont la même comète, d'après l'égalité des périodes de ces différentes révolutions.

Il faut l'avouer, les grands phénomènes de l'esprit humain ne donnent pas autant de prise à l'observateur que la marche des corps célestes.

D'anciennes observations conservées montrent à l'astronome la route qu'a suivie une ancienne comète. On sait qu'elle a passé par telle et telle constellation ; on connaît quelles ont été sa plus grande et sa moindre distance du soleil et de la terre. La solution du problème des trois corps, donnée de nos jours par de savans mathématiciens, nous met en état d'estimer l'action des autres corps célestes sur elles, etc.

Il n'en est pas ainsi des opinions extraordinaires qui viennent de temps à autre occuper les esprits. Communément on ne sait d'où elles viennent, ni où elles vont. Elles s'établissent souvent en secret, et se montrent tout à coup avec un grand éclat, sans qu'on ait aperçu par quels degrés elles ont passé. Quelquefois brillant de la plus vive lumière, et fixant tous les yeux, elles disparaissent subitement. Nous perdons à tout moment leur route dans le ciel nébuleux des esprits. Enfin, tandis qu'il suffit à l'astronome de calculer l'altération causée dans la course d'une comète par un petit nombre de corps célestes, il faut que le philosophe qui

veut suivre la marche des opinions et conjecturer l'époque de leur retour, estime les perturbations qui peuvent résulter de l'attraction ou de la répulsion de quelques centaines de milliers d'esprits, et l'action de beaucoup d'autres causes extérieures, telles que les gênes mises à la liberté de la presse, la maréchaussée, le guet, les défenses de s'assembler et d'imprimer, etc; et en général tous les moyens employés communément pour contenir l'esprit des hommes dans son orbite accoutumée.

Quoique la solution de ce problème ne soit pas sans difficulté, il ne faut pas désespérer d'y arriver un jour. Un savant mathématicien (l'auteur d'un Essai sur le calcul des probabilités) nous assure qu'on peut résoudre par le calcul les questions de politique et de morale qui semblent se refuser le plus à l'emploi de ce moyen; qu'on peut, par exemple, à l'aide de quelque méthode algébrique, déterminer d'avance quel sera dans une affaire quelconque le jugement d'une de ces assemblées ou tribunaux qui rendent si souvent des décisions auxquelles, faute d'une application plus étendue de l'algèbre transcendante, on ne s'attend point du tout.

On peut donc espérer que nous aurons un jour des tables calculées dans le genre de celles de la connaissance des temps, où nous trouve-

rons annoncé le retour des guerres de religion, de la manie des conquêtes, des systèmes du monde, des théories de la terre, de la banque de Law, des papiers-monnaie, des sorciers, des baguettes divinatoires, des convulsions, du magnétisme, du somnambulisme, etc.

Mais jusqu'à ce que quelqu'un de MM. de l'académie des sciences, ou quelque mathématicien étranger s'occupe de ce travail, on est bien forcé de se contenter de simples approximations. Or je me suis fait une méthode de ce genre. On me dispensera bien de rendre mon procédé public, jusqu'à ce que j'aie obtenu du gouvernement les récompenses qu'il accorde si généreusement aux travaux utiles. Mais, en attendant, je n'hésite point à communiquer ici un des résultats auxquels mes calculs et mes réflexions m'ont conduit.

Ce résultat, qui peut suffire seul pour donner quelque idée de ma théorie et de son application, est l'exemple d'une révolution de ce genre que j'ai calculée par ma méthode, et qui s'achève en vingt-six ans, sept jours, trois heures, quinze minutes, en négligeant les secondes, parce qu'il ne s'agit pas en ce moment de présenter mon calcul avec toute sa précision.

Cette révolution est celle qui a ramené de

nos jours une disposition des esprits que les philosophes prétendaient devoir ne se rencontrer jamais, je veux dire l'enthousiasme, l'amour du merveilleux et la crédulité qui le reçoit. Il suffit d'observer combien le magnétisme, le somnambulisme, le martinisme, la baguette divinatoire, Lavater, Mesmer, Cagliostro, etc., occupent aujourd'hui les esprits, tant dans la capitale que dans toutes les grandes villes du royaume, pour reconnaître que l'époque où nous vivons est un temps d'enthousiasme, dont je crois pouvoir fixer la plus grande chaleur ou le périhélie au 10 février 1784.

Or, en remontant à vingt-six ans plus haut (je néglige toujours les fractions), je trouve, en l'année 1758, l'époque des extases de sœur Perpétue et de sœur Félicité, et les secours du frère Coutu, et les coups de bûche et les crucifiemens, et de fort honnêtes gens croyant à ces merveilles; et un plus grand nombre d'autres persuadés au moins qu'il fallait les avoir vues pour avoir le droit de ne pas y croire.

Vingt-six ans auparavant, en 1732, je vois les convulsions dans toute leur activité, puisque c'est l'époque du plus grand concours au tom-

beau du diacre Pâris, et que c'est en cette même année qu'il fut fait :

De par le roi défense à Dieu
De faire miracle en ce lieu.

C'est aussi l'époque où le conseiller au parlement, Carré de Montgeron, écrivait son grand ouvrage pour défendre la vérité des miracles du diacre Pâris, et trouvait des personnes raisonnables de tous les états qui, au nombre de vingt, de trente, attestaient par-devant notaires chacun des faits extraordinaires dont son livre est rempli.

L'époque antérieure est celle de 1706. Or c'est celle des prophéties des illuminés des Cévennes. On peut reconnaître la vive impression qu'ils faisaient sur les esprits, dans tous les monumens du temps, mais surtout dans l'ouvrage intitulé : *Le théâtre sacré des Cévennes*, rempli de récits authentiques, qui attestent qu'il y avait dans les Cévennes des milliers d'inspirés, qu'ils disaient dans leurs extases diverses choses dont il était impossible qu'ils fussent informés naturellement ; que quelques inspirés parlaient en dormant; et que, réveillés, ils ne se souvenaient de rien de ce qu'ils avaient dit ; que tel inspiré qui n'avait jamais parlé français, ne parlait que cette langue pendant l'inspi-

ration; que les inspirés devinaient les pensées des assistans; qu'un traître ayant résolu d'empoisonner Cavalier, l'un d'eux connut dans l'inspiration que le poison était dans la tabatière et dans la manche du justaucorps du coupable, etc.

Selon l'auteur du Dictionnaire des hérésies, *l'esprit prophétique se multiplia si prodigieusement, qu'on voyoit des troupes de deux ou trois cents prophètes.*

Les accès de prophéties variaient, mais la règle ordinaire était de s'endormir, ou d'être surpris par un assoupissement auxquels se joignaient des mouvemens convulsifs..... D'autres fois le prophète parlait dans une extase simple, seulement avec quelques convulsions. Les petites prophétesses disaient qu'avant de tomber dans l'assoupissement elles se sentaient quelque chose qui s'élevait peu à peu depuis les pieds jusqu'à la gorge.

Tous ces faits sont constatés par tous les moyens que la prudence humaine peut employer; ils le sont par des dépositions rendues à Londres avec toutes les formalités requises, par vingt-six témoins qui ont vu et entendu les choses qu'ils rapportent. Enfin ils parurent si bien prouvés à Nicolas Fatio, homme de sens d'ailleurs, et géomètre de quelque talent, qu'il

s'engagea sur ces autorités à ressusciter un mort, entreprise dans laquelle il échoua sans se détromper.

En remontant encore à 26 ans, j'arrive à l'année 1680, et je vois en Angleterre l'enthousiasme et la crédulité que le docteur Swift attaque en divers endroits de son conte du Tonneau, et notamment dans la section intitulée : *Digression concerning madness*, et dans le fragment *concerning the mechanical opération of the spirit*. Car le docteur qui nous apprend que cet ouvrage est un fruit de sa jeunesse, et qu'il l'a écrit vers 1690, n'a pu que se reporter à des faits antérieurs. Il me reste à la vérité quelque incertitude sur l'époque du périgée; mais j'espère que des recherches ultérieures m'éclaireront sur ce point.

C'est de cet enthousiasme qu'il dit qu'il y a des moyens naturels et mécaniques de l'exciter; qu'il s'établit à l'aide d'une diversion, d'une stupéfaction des sens; que l'assemblée des disciples contribue autant que le maître à l'opération qui le produit; que c'est un genre d'industrie acquis, comme tous les autres, par la pratique et l'application; qu'il y a des tempéramens et des caractères plus propres que les autres à le recevoir et à le communiquer, etc.

L'époque précédente nous donne l'année

1654, marquée par les prédications de Georges Fox, le fondateur de la secte des quakers, qui avait fait dès lors tant de progrès en Angleterre, que, selon les historiens du temps, on voyait partout des magistrats, des théologiens, des laboureurs, des soldats, des personnes de qualité, des femmes, des filles, tremblant et prophétisant; que Georges Fox écrivit à tous les souverains, au roi de France, à l'empereur et au sultan, etc., pour leur dire de la part de Dieu qu'ils eussent à embrasser sa doctrine, et qu'il trouva jusqu'à des femmes et des filles se faisant ses apôtres, et passant dans tous les pays du monde pour y porter ses lettres, et y répandre l'illumination et l'inspiration.

Je m'arrête ici, et je me dispense de remonter plus haut, ainsi que je l'ai fait dans mes recherches. Ces quatre époques suffisent pour prouver ce que j'ai voulu établir, le retour périodique des folies humaines, et pour donner une idée de mon travail et de mon plan.

Dans les seuls exemples que je viens de citer, je crois que mes lecteurs seront frappés, comme moi, de l'égalité des périodes; et que, sans être trop faciles en preuves, ils seront disposés à croire que des phénomènes, qui reviennent à des intervalles égaux, ne sont qu'un seul et même phénomène, un seul et même astre moral

qui, suivant une marche régulière, et parcourant dans le zodiaque de l'esprit humain une orbite plus ou moins inclinée à l'équateur de la raison, se remontre sous des apparences différentes, qui n'empêchent pas l'observateur éclairé de le reconnaître.

Au reste je conviens que cette identité de phénomènes, qui ne sont selon moi que le même enthousiasme sous des formes diverses et sous des noms différens, ne peut être bien établie que sur des preuves plus nombreuses et plus complètes, et principalement sur la connaissance de ma méthode. Mais je suis forcé de renvoyer au grand traité historique et philosophique, auquel je travaille depuis plusieurs années, et qui a pour titre : *Cométologie de l'esprit.* J'y pousse mes recherches et mes observations jusqu'au premier siècle de l'ère chrétienne, et je me flatte que le monde savant me saura quelque gré de mon travail.

De mon Observatoire, ce 1^er^. novembre 1786.

L'abbé HERSCHEL.

ESSAI

Sur les avantages de la médiocrité d'esprit et de talens.

AVERTISSEMENT.

Le lecteur ne doit pas oublier que les satires politico-morales sont des généralités qui ne portent sur aucun individu en particulier. D'ailleurs, celle qu'on va lire a été écrite il y a quarante ou cinquante ans; elle concerne une époque déjà trop distante de nous, pour qu'on puisse y voir rien de personnel et de relatif au temps présent.

« Le bon sens et le bonheur des particuliers » consistent beaucoup dans la médiocrité de » leurs talens et de leurs fortunes. Une répu- » blique où les lois auront formé beaucoup de » gens médiocres, composée de gens sages, » se gouvernera sagement; composée de gens » heureux, elle sera très-heureuse. »

(Je ne sais d'où j'ai tiré ce passage, mais je l'adopte comme un abrégé de la doctrine établie dans l'écrit suivant.)

ESSAI

Sur les avantages de la médiocrité d'esprit et de talens.

La médiocrité d'état et de fortune a été louée par tous les écrivains de morale. Tous ont dit que ce n'est que dans un rang médiocre et dans une fortune médiocre qu'on peut trouver le bonheur. Mais jusqu'à présent, je ne vois pas qu'on ait rendu justice à une médiocrité plus précieuse mille fois, celle de l'esprit et des talens. Que dis-je? on entend souvent des hommes de grands talens regretter que leur siècle ne soit pas fécond en hommes qui leur ressemblent; mais, loin de me laisser entraîner à une autorité que je ne reconnais pas, je croirai avoir rendu un grand service à l'humanité en général et à mon pays en particulier, si je puis ramener les esprits à l'opinion absolument contraire, et que je crois la seule raisonnable sur cet objet important.

Les talens des hommes ne sont vraiment estimables qu'à raison de l'utilité dont ils peuvent être à ceux qui les possèdent et à la société. L'utilité particulière et l'utilité générale, ces

deux grands mobiles des actions des hommes, sont en même temps la règle constante et vraie de leurs jugemens. Or, la médiocrité d'esprit et de talens est une source féconde de bonheur pour les particuliers qui en sont doués, et pour la société dans laquelle ils vivent. J'espère prouver ces deux vérités jusqu'à la démonstration.

Voyons d'abord comment la médiocrité de talens est une source de bonheur pour les particuliers.

La raison de ce fait est bien manifeste. Les qualités que nous observons dans les hommes médiocres sont le véritable instrument de la fortune. Un homme médiocre ne néglige point un protecteur, ne heurte personne, flatte tout le monde; une liaison utile, une circonstance favorable, une occasion de plaire, ne lui échappent jamais; il se fait de son avancement une affaire unique, et il la suit avec autant de constance que d'adresse, tandis que l'homme de génie est distrait par ses idées, perdu dans des abstractions, occupé des choses et non des hommes, sans penser que ce ne sont pas les choses qu'il faut étudier pour les diriger, mais les hommes par qui elles se font.

Peut-on se dissimuler que dans le chemin de la fortune, l'homme médiocre arrive bien plus

aisément à son but, aux places, aux honneurs, à la réputation et à tout ce qui fait l'objet de nos désirs? Tandis que l'homme à grands talens est emporté bien loin de sa route par la fougue du génie, l'homme médiocre marche constamment et paisiblement à son but. Les grands obstacles ne l'arrêtent pas, parce qu'il ne cherche point à les vaincre, mais à les éviter. Il tourne la montagne au lieu de la gravir; et, quant aux petits obstacles, son attention minutieuse, sa souplesse, sa patience endurante et obstinée, en triomphent sûrement.

Il n'est personne qui n'ait eu beaucoup d'occasions de remarquer les traits sous lesquels on peint l'homme qu'on veut avancer, qu'on propose pour remplir une place. C'est, dit-on, *un homme d'une bonne conduite, qui n'a jamais fait parler de lui, un homme sage, mesuré.* Mais, je le demande, n'est-ce pas là le portrait d'un homme médiocre?

Si l'on dit, au contraire, d'un autre, c'est un esprit singulier, un homme à système, attaché à ses idées, une tête chaude, un frondeur, un philosophe, dénominations qui désignent assez communément une tête forte, un homme de quelque talent, vous entendez ajouter en même temps: *On n'en peut rien faire; cela n'est bon à rien*, et tout le monde en convient,

et l'expérience justifie constamment cette manière de juger.

Qu'on suppose un jeune homme né avec de grands talens, beaucoup d'activité et de sensibilité, une imagination forte, un génie étendu, que ces dispositions soient cultivées de bonne heure et développées par son éducation, en quelque état que vous le placiez, sa vie sera l'histoire de ses malheurs.

Dès qu'il laissera voir les premières lueurs de son caractère et de ses talens, la jalousie, la haine s'attacheront à ses pas; on recherchera l'obscurité de sa naissance, les erreurs de sa première jeunesse; on exagérera ses fautes, et on lui en prêtera qu'il n'a pas faites. On ne lui pardonnera rien, on n'oubliera rien, et sa carrière se trouvera dès lors embarrassée d'obstacles, qu'un homme médiocre à sa place n'eût jamais rencontrés.

Ce qui se passe tous les jours sous nos yeux prouve la vérité de cette observation.

Tout le monde sait que les premiers essais des jeunes auteurs dans tous les genres de littérature, mais surtout au théâtre, sont presque toujours accueillis avec une grande indulgence et souvent avec transport, et que ces mêmes auteurs, après que le temps et l'étude ont mûri davantage leurs talens, deviennent le but, l'ob-

jet du dénigrement de la critique injuste, et souvent de la satire personnelle. Ma théorie explique parfaitement ce phénomène. Lorsqu'un auteur produit ses premiers ouvrages, on n'est point assuré qu'il doive avoir un jour un grand talent, témoin, en ce genre, tant d'espérances trompées; il peut rester médiocre toute sa vie. On peut donc l'applaudir, et on y gagne même communément de mortifier ceux qui depuis long-temps occupent l'attention du public, et travaillent pour ses plaisirs. Mais dès que le nouveau littérateur ou l'artiste ont développé des talens véritables, et laissé démêler en eux le génie; dès qu'ils se sont élevés au-dessus de la ligne de la médiocrité, il faut les contenir, les déprimer, les abaisser au niveau commun, et c'est un soin dont les critiques se chargent avec empressement, et qu'ils remplissent avec un zèle vraiment admirable et digne de toute la reconnaissance de la société.

J'ai connu un homme qui rendait de lui le compte suivant : Au collége, je n'étais ni des derniers ni des premiers de ma classe; mes maîtres m'oubliaient et ne me maltraitaient pas, et mes camarades ne m'enviaient point. Entré dans un régiment, j'y ait fait mon service sans me distinguer de personne, et je n'ai eu d'avancement que celui que mon ancienneté m'a

obtenu ; je suis devenu brigadier à mon tour. Dans le monde, je ne suis ni de ceux qu'on trouve importuns, ni de ceux sur qui l'esprit et les talens attirent les regards ; j'y joue passablement tous les jeux sans qu'on puisse craindre de m'avoir pour partener ni pour adversaire. J'y suis accueilli sans être fêté, et sociable sans être aimable. Ma place n'est ni le haut ni le bas bout ; on n'est ni pressé de m'entendre, ni impatient de m'écouter. Je suis un homme *moyen* ; je ne me plains ni de la nature, ni des hommes : je suis content de mon lot.

N'a-t-on pas vu généralement, dans tous les pays et dans tous les temps, cette espèce d'hommes à talens qu'on appelle philosophes, et qui se sont distingués, par des opinions fortes et hardies, sur les objets les plus intéressans, qui ont combattu avec force, ce qu'ils appellent les préjugés, la superstition, l'intolérance, le despotisme, etc. ; ne les a-t-on pas vus, dis-je, éloignés de la fortune et de ses faveurs? Pour un Aristote appelé à la cour d'Alexandre, que d'Anaxarques broyés dans des mortiers! que de Platons vendus esclaves! que de Philoxènes envoyés aux carrières! Je ne prétends pas justifier ces actes de tyrannie ; on sait bien qu'aujourd'hui on ne les emploie plus.

Les philosophes ne sont pas traités si rude-

ment, et c'est par d'autres moyens que les gens en place les écartent et les réduisent au silence, et je ne puis m'en étonner, ni en faire un crime à mon siècle. Qu'ils se fassent menuisiers, maçons, leur salaire leur sera payé au bout de leur journée, parce qu'on leur aura demandé de l'ouvrage; mais comme personne ne leur demande de la philosophie, je ne vois pas comment ils peuvent se plaindre de ce qu'on ne la leur paye pas.

Il ne faut pas se dissimuler une disposition générale de l'homme, contre laquelle il est inutile de se récrier, puisqu'elle est dans la nature. Il existe au fond du cœur humain, ou du moins chez la plus grande partie des hommes, une haine secrète pour tout ce qui s'élève au-dessus du niveau ordinaire. La politique de Tarquin qui instruit son fils de la manière dont il doit se conduire chez les Gabiens, en coupant avec sa baguette les têtes des pavots qui surmontent les autres, est celle de tous les hommes, et ils la pratiquent toute leur vie. Il n'est pas plus naturel à la foudre de frapper les édifices élevés, et au vent de renverser ou d'ébranler le chêne en épargnant l'humble roseau, qu'à l'homme de chercher à humilier les grands talens et à rabaisser les grands génies.

Pour arriver à ce but, il y a deux routes dif-

férentes, dénigrer, décrier les grands hommes dans tous les genres, et louer, exalter et vanter les hommes médiocres. On se sert de ces deux moyens avec succès, selon les circonstances; mais il est vrai que le dernier est de beaucoup le plus facile et le plus sûr. Il a surtout l'inestimable avantage de cacher la véritable vue de celui qui l'emploie: en applaudissant avec transport un ouvrage médiocre, en louant avec exagération un homme inepte qui remplit une grande place, on afflige les gens à talens; c'est une manière de leur dire: Vous vous croyez capables de faire de grandes et de belles choses; eh bien, MM. tels et tels, qui n'ont ni esprit, ni talens, ni vertus, obtiennent notre admiration; il faut bien que vous vous en passiez.

Je puis appuyer ces observations, et d'autorités graves et d'exemples nombreux. Les Italiens disent que pour faire fortune il faut avoir *un poco di matto*, un peu de folie: et le chancelier Bacon, qu'il n'y a point de qualités plus propres à conduire un homme à la fortune, que d'avoir *modicum ex stulto, non nimium ex honesto*, un peu de sottise et pas trop de probité. Or, la réunion de ces deux choses est précisément le caractère de la médiocrité. Bacon ajoute que les moyens les meilleurs de faire fortune, sont quelques petites vertus ou talens

à peine sensibles, qui consistent en de certaines habitudes dirigées à ce but. Enfin, selon ce philosophe profond, celui qui porte ses pensées hors et au-delà de lui-même, ce qui est le caractère particulier des hommes de génie et de talent, ne peut pas faire son chemin : *qui cogitationes suas extrà seipsum collocaverit, viam suam benè inire nequit.*

Le bon La Fontaine a bien jugé les moyens de faire fortune en homme de génie qu'il était, c'est-à-dire tout de travers, lorsqu'en nous représentant ces deux amis dont l'un court après la fortune, et l'autre dort en l'attendant, il nous dit, que le coureur, après l'avoir poursuivie vainement de royaume en royaume, la trouve à la porte de son ami dormant du plus profond sommeil. Il use en cela de toute la liberté de feindre dont jouissent les poëtes. Je ne vois pas, dans le monde réel, de gens qui fassent fortune en dormant; ou, si l'on veut que les choses se passent ainsi que le dit le fabuliste, j'observerai que, selon lui-même, la fortune n'entre point chez l'homme qui dort; elle reste assise à la porte, et c'est toujours celui qui a couru après elle à la cour, au Japon, qui la retrouve le premier.

J'observe d'abord que, même dans les genres où les hommes exigent le plus de perfection,

comme dans les beaux-arts, si tous les gens médiocres ne font pas fortune, les grandes fortunes sont communément pour les gens médiocres, et souvent une grande misère le partage des hommes à grands talens. Rien n'est plus commun dans l'histoire des artistes et des poëtes célèbres, que des hommes, dont les noms et les ouvrages passeront à la postérité la plus reculée, morts de faim auprès de leurs chefs-d'œuvre; témoin le Guide, et le Tasse, et Milton, et le Camoëns. C'est que le grand artiste, le grand poëte, et tout homme *cui mens divinior atque os magna sonaturum*, ignore l'art de plier son caractère, de ménager et de flatter les hommes puissans, de s'asservir à leur goût, à leurs opinions, et qu'avec ces malheureuses dispositions, non-seulement il n'obtient pas la bienveillance la plus commune, mais il devient même l'objet d'une aversion bien naturelle de la part de ses contemporains, qui pourraient répandre sur lui ou leurs propres bienfaits, ou les graces du souverain. Il travaille, dit-il, pour la postérité; mais en attendant, il est assez simple que ses contemporains le négligent.

Horace a dit, il est vrai, *mediocribus esse poetis non dî non homines, non concessêre columnæ*. Mais c'est là la pensée d'un poëte qui a pour son talent une estime exagérée. Il nous semble

que les hommes, les palais des grands, les dieux mêmes, accueillent et caressent les artistes et les poëtes médiocres. Je suis tenté de croire que cela fut ainsi, même au siècle d'Auguste et de Mécène. D'après l'humeur de Virgile contre Mœvius, d'Horace contre Crispinus et Fannius, de Juvénal et de Perse contre les mauvais poëtes et les déclamateurs de leurs temps, il est assez vraisemblable que ces Mœvius, ces Crispinus, ces Fannius, étaient plus riches qu'Horace et Virgile.

Horace a bien raison sans doute lorsqu'il dédaigne d'entrer en lice avec Crispinus, qui le défie de faire autant de vers que lui dans le même espace de temps; mais ce poëte si fécond avait beaucoup d'admirateurs qui regardaient Horace comme un esprit stérile; car lorsque celui-ci, par une fausse modestie, convient de la vérité du reproche, et avoue que les dieux l'ont fait *animi inopis atque pusilli*, je suis tenté de croire qu'il ne fait qu'énoncer l'opinion des partisans de son rival, qui étaient en grand nombre.

On peut encore se confirmer dans cette idée, d'après ces quatre mots de la même satire, la 4^e^. du 1^er^. livre, *Beatus Fannius ultrò delatis capsis et imagine;* par où l'on voit que le sénat déféra à ce Fannius, sans qu'il le demandât,

une place pour ses ouvrages et son buste dans la bibliothéque palatine, comme nous avons vu quelquefois des livres bien au-dessous du médiocre, imprimés à grands frais à l'imprimerie royale aux dépens du Roi.

Il est vrai que quelques commentateurs prétendent qu'*ultrò* signifie là que ses amis ou lui-même placèrent son buste et ses ouvrages dans ce musée; mais outre que le commentateur Bond explique le passage ainsi que moi, il est assez indifférent que ce soit les amis de Fannius qui lui aient décerné ces honneurs, ou le sénat; il fallait bien qu'une opinion très-générale l'en jugeât digne; et cet exemple nous montre toujours un poëte médiocre l'emportant en honneurs sur Horace lui-même, qui n'avait point sa statue à la bibliothéque palatine. Enfin, pour citer des exemples plus voisins de nous, Chapelain a été, au temps de Molière, de Corneille, de Racine, de Despréaux, le mieux renté de tous les beaux esprits.

J'ai promis des exemples, en voici auxquels on ne s'attend guère, car je les prends dans le siècle de Louis XIV, universellement regardé comme celui de la faveur pour le génie et les talens. Eh bien, qu'on jette les yeux sur la liste des grands hommes dont s'honore le siècle de Louis XIV.

Le grand Condé passe une partie de sa vie dans la disgrâce, exilé à Chantilly. Descartes et Bayle meurent en pays étranger. Arnaud et tout le Port-Royal sont persécutés. Fénélon passe quinze ans de sa vie dans la disgrâce ; et Racine, Corneille, La Fontaine et La Bruyère meurent dans un état de fortune presque au-dessous de la médiocrité. Catinat, Luxembourg, Vendôme, sont négligés, et les mauvais généraux commandent les armées et perdent les batailles.

Après avoir prouvé que la médiocrité d'esprit et de talens fait le bonheur des particuliers, il me reste à faire voir que cette heureuse qualité est, dans ceux qui la possèdent, un moyen puissant de bonheur pour les nations, et que les grands talens en sont les fléaux.

Je ne craindrai pas de demander sur quelle raison on pourrait se fonder pour croire que le genre humain a besoin d'hommes de génie pour être conduit et gouverné. Pour peu qu'on ait étudié l'histoire et la morale, et qu'on connaisse l'humanité, on sait que l'ignorance et la faiblesse sont ses deux caractères principaux ; et faut-il du génie, de grands talens pour gouverner des êtres ignorans et faibles ? Le berger en a-t-il besoin pour conduire et tondre ses moutons ?

C'est ce qu'avait bien compris le chancelier Oxenstiern, dont le mot est à la vérité si connu que c'est presque une trivialité que de le citer, mais que je ne puis cependant me dispenser de rapporter ici. Son fils, envoyé à une diète où allaient se traiter les intérêts de toute l'Europe, lui montrait quelque crainte de ne pas remplir assez bien l'objet de sa mission. *Nescis, fili*, lui écrit le chancelier, *quantillâ prudentiâ regitur orbis ;* vous ignorez, mon fils, combien il faut peu d'esprit pour gouverner le monde. Mot admirable et plein de sens, dont heureusement les hommes appelés à gouverner ont bien compris toute l'énergie, et ont bien fait leur profit. Pour faire un puissant ministre, dit Voltaire, il ne faut souvent qu'un esprit médiocre, du bon sens et de la fortune. (*Siècle de Louis XIV, chap.* 7.)

Les Italiens qui, de l'aveu de toutes les autres nations, ont fait le plus de progrès dans la connaissance des hommes, ont un proverbe qui confirme merveilleusement la maxime d'Oxenstiern ; *il mondo va da se*, disent-ils, le monde va tout seul. Les choses se font beaucoup plus qu'elles ne sont faites ; or, si cela est vrai, comme on n'en peut douter, il s'ensuit évidemment qu'on n'a pas besoin d'hommes à talens, d'hommes de génie pour conduire les

affaires et les hommes ; et que, s'il ne faut pas entendre la maxime italienne à la rigueur, au moins faut-il convenir que des hommes médiocres suffisent pour donner aux affaires la faible impulsion dont elles ont besoin.

Les moralistes fondent les devoirs réciproques des êtres sensibles sur les rapports qui les lient entre eux ; mais entre ces hommes extraordinaires, qu'on appelle grands hommes, et les hommes médiocres qui forment le gros de toute nation, il n'existe aucun rapport. Les premiers semblent être d'une autre espèce que la nôtre ; et nous autres, gens médiocres, nous devons les regarder comme ces animaux féroces et courageux qui disputent la terre à l'espèce humaine, et qui l'envahiraient et la dépeupleraient bientôt, si nous ne nous occupions sans cesse de les repousser dans les forêts, et de les détruire par tous les moyens que les arts nous mettent dans les mains.

Si la paix est le premier des biens, qui ne voit que les hommes médiocres sont toujours des instrumens, des anges de paix, tandis que les hommes à grands talens vont sans cesse troublant le repos du monde. Tantôt ce sont des législateurs qui bouleversent les empires pour en perfectionner le gouvernement ; tantôt des philosophes qui attaquent les anciennes erreurs,

et veulent soumettre à l'esprit humain des contrées nouvelles, conquérans non moins dangereux que ceux qui ont été les fléaux du monde, toujours occupés de changer et de détruire, ce qui ne se peut sans troubler le repos et la paix des sociétés, qui ne consistent sans doute qu'à rester comme on est.

Une connaissance approfondie de l'homme nous indique la raison ultérieure de ces faits généraux. Les hommes de génie ont besoin de donner une pâture à l'activité inquiète de leur âme. Il leur faut de grandes choses à faire, et par conséquent de grands changemens dans le monde, de grands bouleversemens qui sont toujours un mal. Que des hommes de cette trempe naissent au milieu d'une nation asservie, ayant de mauvaises lois, qu'arrivera-t-il? Ils voudront secouer le joug, réclamer la liberté, réformer les abus. Ils parleront sans cesse de lumières à acquérir, de droits des peuples, et de devoir de ceux qui les gouvernent. Les mots de *liberté* et de *justice, d'humanité*, seront dans leur bouche des cris d'alarme et de guerre. Le plus souvent, après tant d'efforts, ils ne remédieront pas aux maux dont ils se plaignent, les aggraveront encore pour s'en être plaints, et rendront la nation plus malheureuse pour lui avoir fait connaître toute l'étendue de ses malheurs.

J'ajoute enfin que les hommes de génie, avec leurs projets, leurs systèmes, ne font que troubler le mouvement uniforme et doux qui emporte les choses humaines. L'homme médiocre se laisse doucement aller au courant; c'est le bœuf qui trace lentement et péniblement son sillon. L'homme de génie est un cheval fougueux qu'on veut associer à cet humble travail, et qui, dédaignant son compagnon, brise le timon et les traits, et laisse le laboureur consterné, se repentir d'avoir cru qu'il pouvait lui être utile. Admirons, si l'on veut, dans ses mouvemens, l'animal superbe échappant au joug qu'on voulait lui imposer; mais ne croyons pas qu'il puisse nous aider dans nos travaux, ni former avec nous aucune société.

Il faut en convenir, nous autres, gens médiocres, nous avons tous un sentiment de haine pour les grands talens. Or, je regarde ce sentiment, cet instinct, comme un arme que la nature nous a donnée pour nous défendre contre les hommes de génie. Elle nous avertit par là que leur espèce est l'ennemie naturelle de la nôtre. Elle a pourvu, comme on sait, tous les êtres de moyens de défense; et elle a surtout donné aux hommes médiocres, et même aux sots, un tact exquis, un discernement infaillible qui les avertit rapidement et constamment

de la présence du génie jusque dans l'homme qui se tait; preuve évidente du besoin qu'a la médiocrité, ou plutôt l'humanité en général, de se défendre des hommes de génie.

Si c'est une belle et sage maxime que celle-ci, *le mieux est l'ennemi du bien*, on en peut conclure avec assurance qu'une espèce d'hommes, toujours occupée de chercher le mieux, est véritablement ennemie de l'humanité; or, c'est là précisément le caractère des hommes de génie et de grand talent: ils ne sont jamais occupés que de ce mieux chimérique, et décrient en attendant tout ce qu'on a. Qu'on m'en montre un qui ait un vrai respect pour les choses établies, le gouvernement, les lois, la religion de son pays. Ces personnages merveilleux trouvent des défauts dans les institutions les plus anciennes et les plus générales qui ne leur en paraissent pas moins absurdes. A les entendre, tous les hommes méconnaissent leurs droits, tous les gouvernemens les foulent aux pieds, etc. Je le demande, avec de pareilles dispositions, ne détruit-on pas toute la paix sans laquelle il n'y a point de bonheur?

J'ai dit plus haut que les hommes de génie ignorent communément l'art de ménager les hommes, et les moyens de fortune pour eux-mêmes; mais cette même ignorance les rend

non moins ineptes à conduire les affaires publiques. Dans l'état actuel des sociétés policées, il n'y a point de changement utile, d'opération grande qui puissent s'exécuter sans le concours de beaucoup d'hommes qui ont intérêt, ou à conserver les abus, ou à traverser l'homme en place qui cherche à les réformer. Il faut endormir le dragon qui empêche de cueillir les pommes des Hespérides. Mais il faut pour cela la magie de Médée, et c'est un art que l'homme de génie ignore; mais il en est bientôt puni. Les gens puissans contrarient de front toutes ses vues; les fripons les traversent sourdement; il ne sait ménager et endormir ni les uns ni les autres : il échoue, comme de raison. Pour l'homme médiocre, s'il tente de faire quelque changement, quelque réforme même qui ne sera jamais bien importante, il sait ménager tous les esprits, concilier tous les intérêts.

Mais, nous dira-t-on, c'est pourtant aux hommes de génie dans tous les genres que nous devons tous les arts utiles et agréables, et la perfection à laquelle ils sont aujourd'hui portés, ainsi que toutes les grandes découvertes qui nous ont fait connaître et la terre et les cieux et l'homme lui-même, et qui ont étendu son pouvoir sur toute la nature.

Dans cette objection, on oublie les consé-

quences funestes de ces travaux des hommes de génie qui ont été, non des sources de bonheur, mais la vraie boîte de Pandore, d'où sont sortis les crimes et les maux qui affligent l'espèce humaine.

Roger Bacon invente la poudre à canon, et, à la suite de cette infernale invention, nous voyons sur un champ de bataille mille bouches à feu vomissant la mort sur quelques cent milliers d'hommes rassemblés, à cet effet, à la volonté d'un conquérant : Colomb découvre l'Amérique, et on en rapporte un poison qui attaque les sources de la vie ; et des millions de créatures humaines, détruites par les Européens dans ces belles contrées, y sont remplacés bien insuffisamment par des Africains dévoués à l'esclavage le plus cruel. Vasco de Gama double le Cap, et les Européens portent en Asie l'oppression et tous les malheurs qui la suivent, etc.

Enfin, représentons-nous l'état du genre humain délivré, s'il était possible, de tous ces hommes à grands talens. Je vois la terre devenir le séjour de la paix et du bonheur. Elle n'est plus inondée de sang par les vengeurs de la liberté des nations, ni troublée par les grandes entreprises des réformateurs de toutes les classes et de tous les genres ; elle n'est plus

agitée par ces grands mouvemens des empires et des esprits; les peuples ne jouissent pas, il est vrai, de tout le bonheur auquel ils avaient le droit d'aspirer; mais ils ne l'achètent point par des sacrifices qui coûtent toujours si cher.

On vit doucement comme on a vécu, en se résignant à des maux qu'on regarde comme nécessaires. On pratique à la lettre cette admirable maxime des couvens, la seule qui puisse y conserver la paix, *laisser aller le monde comme il va, faire son devoir tellement quellement, et dire toujours du bien de M. le prieur.* On a de mauvaises lois, mais avec elles on a aussi la paix et le repos. Les peuples sont esclaves et pauvres; mais ils mangent en paix le peu de pain qui leur reste. Nul trouble, nulle guerre, une paix profonde, une sorte de sommeil et d'engourdissement qui a son charme et ses douceurs, c'est vraiment l'âge d'or qui semble s'approcher tous les jours pour nous.

Je crois avoir établi solidement les avantages de la médiocrité tant pour les individus que pour la société. Mais mon travail serait imparfait si je ne fournissais des moyens de multiplier les hommes médiocres, et de diminuer le nombre de ces êtres dangereux, les hommes de génie.

Le premier et le plus puissant de tous

est de diriger toute l'éducation de manière à donner aux enfans cette heureuse médiocrité qui mérite bien plus que celle dont parle Horace, l'épithète de dorée, *aurea*.

On sait que quelques nations, comme les Grecs et les Romains, ont eu un système d'éducation publique tendant à élever les âmes et à fortifier le corps et l'esprit; je sais aussi que, parmi les nations qui n'ont point eu d'éducation publique, l'institution des enfans abandonnés pour ainsi dire à eux-mêmes, a laissé souvent à de grands caractères, à de grands talens, la liberté dangereuse de se former et de se développer; mais sans doute l'expérience a fait connaître les abus de ces méthodes, puisqu'on les a généralement abandonnées, et que depuis long-temps tout le système de l'éducation chez les modernes est très-heureusement combiné pour multiplier les hommes médiocres.

Et, à cette occasion, je ne puis dissimuler mes sentimens sur la perte affreuse qu'ont faite les pays catholiques par l'expulsion des R. P. jésuites. Ils étaient presque tous gens médiocres, et leur manière d'élever les enfans tendait évidemment à former des hommes médiocres. Ils établissaient dans ces têtes dociles toutes les opinions reçues. Ils ne leur enseignaient qu'une littérature légère, de crainte

que l'habitude d'approfondir les principes du goût, ne les conduisît à aborder quelquefois des matières plus importantes. Ils éloignaient d'eux avec un soin vraiment paternel cette science superbe qu'on appelle philosophie, qui tend à élever les courages, à inspirer l'amour de la liberté, la tolérance, l'horreur de la superstition; ils peuplaient l'Europe catholique de citoyens paisibles et de chrétiens soumis. On sentira, mais trop tard, tout ce qu'on a perdu. Tel génie hardi s'élèvera peut-être tout seul qui, confié aux jésuites dans un âge tendre, aurait perdu sous leur conduite cette activité, cette ardeur inquiète, qui ne peuvent être que funestes à la tranquillité publique. Une chose pourtant me rassure un peu, c'est qu'en renvoyant ces utiles instituteurs on paraît avoir conservé en grande partie leurs maximes d'éducation; et je vois avec une grande consolation que ceux qui ont remplacé les jésuites ont gardé de leur méthode à peu près tout ce qu'il y avait de meilleur.

Cependant, comme on ne saurait prendre trop de précautions et de soins en une affaire de si grande importance, je proposerais, pour assurer désormais les avantages du système d'éducation actuel, d'établir un prix considérable pour le meilleur ouvrage sur cette matière qui

fournirait un plan d'éducation pour former des hommes médiocres. 30 ou 40 mille francs donnés à un citoyen estimable, qui remplirait bien cette tâche, seraient sans doute bien utilement employés, et le gouvernement en serait bientôt dédommagé. Il faudrait que les personnes de tous les états pussent concourir, et notamment les membres des corps religieux encore subsistans et ceux des cours souveraines, etc., dont plusieurs fourniraient de grandes lumières.

D'abord, en étudiant bien les pratiques actuelles de l'institution, on y trouverait beaucoup de secours; et, en marchant sur la même ligne, on arriverait au but. Il faudrait, par exemple, faire employer encore un peu plus de temps à l'étude du latin; choisir avec plus de soin les morceaux des anciens qu'on ferait lire aux enfans; ne pas leur mettre sous les yeux les histoires de ces petites républiques grecques où l'on trouve des exemples dangereux d'amour de la liberté et d'esprit public. L'histoire surtout bien arrangée, écrite par un esprit sage et circonspect, tel que le sieur Moreau, pourrait être un excellent instrument à contenir les idées dans un certain cercle, et à amortir la chaleur indiscrète et brûlante qui

annonce dans les jeunes gens des talens et un caractère dangereux.

J'exhorte, sur toutes choses, le gouvernement à soutenir la sage pratique qui porte à l'état et aux occupations militaires, dès l'âge de quatorze à quinze ans, toute la jeune noblesse; car, je ne pense pas qu'on puisse imaginer jamais rien de mieux pour perpétuer, dans l'esprit de la nation la plus importante par son rang et sa richesse, l'heureuse médiocrité que nous cherchons. Leur éducation finissant précisément à une époque où ils n'ont pas encore commencé à penser, cette effervescence de l'esprit qui accompagne le premier développement des facultés du corps, n'a plus lieu pour eux qu'au milieu de la dissipation du monde ou du tumulte des camps, et lorsque commencent à s'élever les orages des passions; et on ne saurait croire tout ce qu'y gagne la vraie sagesse. Ce désir ardent de connoître, ces premiers mouvemens d'une âme neuve qui s'élance vers la vérité et la liberté, se calment au milieu du tourbillon des sociétés et du bruit des armes. Une sage timidité, une circonspection froide se substituent insensiblement à des mouvemens plus francs, mais tumultueux. Un jeune homme apprend bien vite de la discipline militaire l'obéissance passive, et de la bonne com-

pagnie, à appeler pédans les gens instruits, en même temps que la dissipation ne lui permet pas d'acquérir cette sorte d'éducation que l'homme se donne à lui-même, et qui est la plus précieuse et la plus utile de toutes.

On comprend que ces avantages seraient perdus, si l'éducation de nos jeunes gens se prolongeait jusqu'à la virilité. Car ces quatre et cinq années employées encore à l'instruction et à la réflexion développeraient certainement dans un grand nombre des germes dangereux.

Parmi les moyens de cette éducation, doit entrer sans doute un bon choix de livres destinés à l'instruction des jeunes gens. Il les faut tous médiocres pour former des hommes médiocres; il est facile de reconnaître tous ceux qu'on voudrait exclure, parce qu'ils ne sont pas en grand nombre. On conçoit bien qu'il faudroit éloigner Tacite, Montesquieu, et Voltaire, et Locke, et d'Alembert, et l'abbé de Condillac; on pourrait être plus embarrassé dans le choix de ceux qu'on admettrait à raison de leur multitude. Je me permettrai d'en citer quelques-uns, sans prétendre exclure ceux que je n'aurai pas nommés, et que je ne veux assurément pas mécontenter.

Je commencerai par les journaux qui méritent sans contredit toute préférence dans le

choix dont il s'agit, et je mettrai en tête le Journal de Trévoux qui rend depuis si long-temps de si grands services, le Journal Chrétien, l'Année littéraire de M. Fréron fils, qui n'a pas dégénéré, et surtout les Affiches de M. l'abbé Aubert, modèle vraiment inimitable d'une sage médiocrité, d'une activité soutenue à rabaisser tout ce qui s'élève, et à insulter les hommes à talens.

Véritablement j'aurais trop à dire si je voulais relever ici tout ce que les journaux peuvent faire de bien, et ce qu'ils en produisent en effet. Je ne puis cependant me refuser au plaisir de prouver, par quelques exemples et en peu de mots, la grande utilité de ce genre d'ouvrage fait comme nous le voyons aujourd'hui.

On sait que les novateurs en tous les genres ont pour cri de ralliement les noms célèbres de ceux qui les ont devancés dans la carrière qu'ils entreprennent de parcourir. Les philosophes modernes les citent sans cesse comme la lumière du monde, les bienfaiteurs de l'humanité, à qui les hommes devraient élever des autels pour réparer les injustices qu'ils ont souvent commises envers eux. Ce sont là leur cheval de bataille, leur épée de chevet. C'est à l'aide de l'autorité de ces maîtres, dont ils embrassent en effet les principes, qu'ils attaquent et ébranlent

les préjugés et les abus, et, par une conséquence nécessaire, tout l'ordre actuel de la société. On rend donc un grand service à une nation lors qu'on réduit à leur juste valeur les éloges exagérés que ces messieurs font de leurs coryphées.

Après les soins des journalistes pour établir l'heureux empire de la médiocrité, je proposerai pour modèle l'administration de la librairie en Espagne.

L'auteur instruit des *Délices de l'Espagne et du Portugal* nous apprend que, pour empêcher les opinions nouvelles de se répandre, l'inquisition exerce un absolu pouvoir sur la librairie, tant pour faire qu'il n'entre point de livres étrangers, que pour veiller sur ceux qui s'impriment dans le pays: tous les livres étrangers sont portés à l'inquisition; et, s'il s'en trouve de dangereux, comme les œuvres de Voltaire, de Montesquieu, etc., le moins qui puisse arriver à celui qui les a fait venir, est de les voir confisqués.

« Quant aux livres qu'on veut imprimer, l'auteur est obligé de remettre son manuscrit à l'inquisition. Si le livre est approuvé, l'on en permet l'impression; mais ce n'est pas encore tout, l'approbation est toujours accompagnée d'un article qui porte qu'après l'impression du livre, on le rapportera de nouveau à l'inquisition, pour y être examiné une seconde fois, et

pour obtenir une seconde approbation; qui donne permission de le débiter; et celui qui le vendrait ou l'achèterait, s'exposerait à un péril manifeste, et serait traité sans miséricoorde. Après ces deux approbations, il ne faut plus qu'en obtenir une troisième, qui est celle du conseil particulier: c'est, ajoute l'auteur, par tous ces moyens que l'inquisition empêche les erreurs et les nouveautés de pénétrer en Espagne et en Portugal.

J'ajouterai une observation importante, c'est que, pour diriger l'éducation et l'instruction, à former des hommes médiocres, une mesure nécessaire, est de répandre les grâces de toute espèce sur ceux qui le sont. On ne saurait trop payer ces hommes utiles qui consacrent leurs veilles à étayer l'édifice des opinions établies et à réparer ses ruines, à défendre les préjugés régnans, et les abus établis.

On nous dira peut-être qu'en même temps ils ne sont pas rares, et qu'en les récompensant avec la magnificence que nous demandons, le revenu public pourra en être surchargé; mais je m'explique, je ne demande ces grâces extraordinaires que pour les coryphées des gens médiocres; et puis je ne range pas parmi les gens à récompenser, ceux qui sont absolument nuls.

Mais voici de toutes mes instructions la plus importante pour un sage gouvernement, qu'il se garde surtout des philosophes.

Qu'est-ce qu'un philosophe? je ne ferai pas à cette question la réponse que M. de Voltaire prête à une grande dame: *C'est un homme de sac et de corde, qui examine dans un livre en 20 vol. in-f° si les atomes sont sécables ou insécables.* Mais je dirai qu'un philosophe est un homme qui révoque en doute, et ébranle un grand nombre d'opinions reçues, qui invoque sans cesse des changemens dans l'état des sociétés, qui n'approuve rien de ce qui se fait, etc. Et comment peut-il se plaindre d'être réprimé, persécuté, puni? ne doit-il pas s'y attendre?

L'histoire nous fournit beaucoup d'exemples et de modèles, de la manière sage et ferme dont les gouvernemens se sont préservés de cette contagion.

Diogène Laërce remarque, dans la vie de Diogène le cynique, que les Athéniens aimaient ce philosophe; car, dit-il, *ils firent fouetter un petit garçon qui lui avait cassé son tonneau, et lui en donnèrent un autre.* Voilà la preuve et la limite de l'amour d'un peuple, pour les philosophes. Je ne nie pas, en effet, qu'il ne puisse aller jusqu'à faire donner un tonneau à Diogène quand le sien est vieux et cassé; mais, si le phi-

losophe est sage, il ne leur demandera rien de plus.

Pline, le naturaliste, nous a conservé en ce genre un fait bien intéressant. C'est au ch. XIII du liv. XIII de son histoire qu'il raconte, d'après un auteur plus ancien que lui (Hermina) qu'un certain Énéius Térentius, ayant trouvé dans un terrain qui lui appartenait, sur le Janicule, un coffre enfoui qui contenait d'anciens livres, ils furent condamnés aux flammes par le préteur Q. Pétilius, parce que c'étaient des ouvrages de philosophie, *quia philosophiæ scripta essent.*

Ammien-Marcellin nous apprend, liv. XIV, que, sous l'empereur Constance, Rome étant menacée d'une famine, on chassa de la ville tous les philosophes, en y conservant six mille pantomimes, trois mille acteurs et trois mille actrices.

Voilà les moyens sûrs et puissans qu'enseigne une sage et profonde politique.

Ah ! que n'ai-je l'éloquence de M. Linguet, ou de M. l'abbé Aubert, ou de M. Fréron le fils, pour peindre à la fois et persuader les avantages inestimables de cette heureuse qualité de l'esprit, la médiocrité. Quel service ne rendrais-je pas au genre humain ! mais *in*

magnis voluisse sat est, et je ferai un dernier effort.

Pères de famille, si vous voulez préparer à vos enfans une vie agréable, les rendre propres à goûter les douceurs de la société, éloigner d'eux l'envie et les inimitiés, leur faire faire une grande fortune, les approcher des grands et même des rois, faites-en des hommes médiocres. Salomon demanda la sagesse; mais demandez pour vos enfans la médiocrité; et avec elle ils auront la vraie sagesse, l'art et les moyens d'être heureux, et ils béniront sans cesse le soin que vous aurez pris de rétrécir le cercle de leurs idées, de leur transmettre les opinions que vous aviez reçues de vos pères, de les avoir accoutumés à être contens de tout ce qu'on fait, enfin de les avoir rendus des hommes médiocres.

Et vous aussi, pasteurs des peuples, dépositaires de l'autorité, gardiens des lois, ministres de l'instruction publique, continuez d'encourager, de récompenser, d'élever la médiocrité, car c'est ainsi que vous conserverez les nations dans la paix et dans la soumission aux lois. Réprimez ce qui s'élève, obscurcissez ce qui a trop d'éclat, affaiblissez ce qui est fort, accomplissez cette parole de l'Évangile : *Omnis vallis implebitur, omnis collis humiliabitur;*

abaissez les collines, élevez les vallées. Car c'est ainsi que tout sera uni et plat, et que les affaires du monde continueront de couler avec cette égalité, cette uniformité fastidieuse, sans doute, aux yeux d'une fausse philosophie et d'une politique encore plus fausse, mais, aux yeux de l'homme sage, source de tous les biens.

Je sais que l'homme de génie qui aura lu l'apologie que je viens de faire de la médiocrité, ne se détrompera pas pour cela de l'estime peu raisonnable qu'il fait de lui-même et de ses pareils; mais, convaincu que je suis de la solidité de mes principes, le jugement des hommes de génie m'importe fort peu. Mes vrais juges et en général ceux à qui il appartient de juger de tout et dont la voix est la voix de Dieu, par la raison même qu'elle est celle du plus grand nombre; mes vrais juges, dis-je, sont les hommes médiocres dont le suffrage m'est bien assuré. Je les prie de recevoir avec bonté cet hommage de mon respectueux dévouement pour eux, et de me défendre contre les hommes de génie et les gens à grands talens, et même contre les gens d'esprit, tous nos ennemis communs. *Chi mi sà dir s'io fingo.*

QUELQUES REMARQUES

Sur l'ouvrage de madame de Staël, qui a pour titre, DE L'INFLUENCE DES PASSIONS.

Il n'y a rien de plus contraire aux progrès de l'esprit humain, dans chaque science, que les ouvrages où l'on multiplie les assertions sans développement et sans preuves, où l'on jette avec profusion ce qu'on appelle des vues qui ne sont pas bien distinctes dans l'esprit de l'auteur lui-même, faute d'une analyse complète et d'une connaissance approfondie de la question et de toutes ses parties.

C'est en vain que, parmi ces vues, il s'en trouverait de justes et de vraies; elles ne peuvent avancer les progrès de l'esprit humain qu'autant qu'elles sont établies sur des fondemens solides, et ces fondemens ne peuvent être que des preuves et une analyse, seuls moyens d'opérer la conviction et d'élever une assertion au rang et à la hauteur d'une vérité. Sans ces conditions, le travail de l'écrivain le plus abondant en idées est aussi stérile que celui des

Danaïdes ; et ses ouvrages ressemblent à ces champs où les tiges pressées s'étouffent les unes les autres, et où l'épi ne parvient pas à se former. Je sais qu'on accuse de pédantisme et de pesanteur le philosophe qui ne veut rien avancer que de prouvé, ni rien laisser derrière lui de ce qui tient essentiellement à la question qu'il traite, qui explique toutes les obscurités et résout toutes les objections; ce n'est pourtant que d'après un travail de ce genre qu'on peut admettre avec confiance une doctrine de quelque importance, que son évidence et sa simplicité ne dispensent pas de se présenter accompagnée de preuves propres à convaincre un bon esprit.

Et, quant à la pesanteur qu'on reproche au procédé du vrai philosophe, je dirai qu'elle est nécessaire pour assurer ses pas dans la route de la vérité, et que la philosophie a triomphé de l'ignorance comme les Romains ont conquis le monde avec leur courte et lourde épée et leurs corps pesamment armés.

L'un de ces lourds combattans a eu la pensée de justifier sa tactique en essayant de discuter quelques-unes des assertions plausibles, légères, brillantes, répandues dans les derniers ouvrages de madame de Staël.

Nous allons essayer cette sorte de critique

sur quelques assertions de madame de Staël dans son introduction.

Avec le projet de conserver dans quelques écrits le souvenir des crimes de la révolution, je combattrai l'opinion qu'établit madame de Staël blâmant ceux qui ont pu écrire au milieu de la révolution même pour la peindre dans toute son horreur.

Quelle époque ai-je choisie, demande madame de Staël, pour faire un traité du bonheur des individus et des nations?

Est-ce au milieu d'une crise dévorante qui atteint toutes les destinées?

Dans un temps où il suffit de vivre pour être entraîné par le mouvement universel?

Dans un temps où jusqu'au sein même de la tombe le repos des morts peut être troublé, et les morts jugés de nouveau?

Honte à moi, si durant le cours de ces deux épouvantables années, si pendant le règne de la terreur en France, j'avais été capable d'un tel travail, si j'avais pu concevoir un plan, prévoir un résultat à l'effroyable mélange de toutes les atrocités humaines!

Je ferai d'abord observer le vague, l'obscurité des expressions et des raisonnemens mêmes.

Qu'est-ce qu'une crise dévorante? Comment

une crise dévore-t-elle, comment atteint-elle les destinées ?

Pourquoi, dans les horreurs de la révolution, plus qu'en aucun autre temps, a-t-il suffi de vivre pour être entraîné par le mouvement universel, ce qui est de tous les temps. Pourquoi être entraîné ainsi, serait-ce une raison de ne pas écrire ?

Pourquoi, parce que le repos des morts peut être troublé, les vivans ne doivent-ils pas écrire?

On pourrait multiplier les questions de ce genre, sans que madame de Staël y pût faire aucune réponse satisfaisante pour un esprit droit qui veut entendre ce qu'il lit et ce qu'on lui dit.

Mais je vais examiner les raisons que donne madame de Staël, et qui ont dû, selon elle, la détourner d'écrire avant l'époque actuelle.

Je demande d'abord ce qu'il a pu y avoir de honteux à être capable d'écrire pendant le règne de la terreur.

Gloire, au contraire, à celui qui, bravant cette tyrannie, qui s'efforçait d'étouffer jusqu'aux soupirs de ses victimes, eût élevé la voix et se fût fait entendre d'un bout de l'Europe à l'autre, pour dénoncer tant de crimes et susciter des vengeurs.

Gloire à madame de Staël elle-même, si, libre et pouvant trouver un asile contre les violences de nos tyrans, instruite autant que personne de l'étendue et de la nature de nos maux, elle eût pris sur elle cette belle tâche. Je ne dirai pas que ce fût pour elle une obligation; mais je rejetterai bien loin ce paradoxe bizarre, qu'elle eût mérité quelque blâme en employant ainsi ses talens.

Et pourquoi, même au sein de la France désolée, dans cette ville immense, le théâtre de tant d'horreurs, et dans ces temps désastreux où la terre qui nous portait était pour chacun de nous un tombeau toujours ouvert, un homme courageux en même temps et sensible, n'eût-il pas tenté de recueillir les événemens horribles dont il était le témoin, de remonter à leurs causes premières et d'en développer les tristes effets? Pourquoi n'aurait-il pas fait au moins le plan d'un travail si utile? Pourquoi n'aurait-il pas rassemblé ces observations que suggère la présence des objets à celui qui sait voir? Pourquoi, au milieu de la tempête qui pouvait à tout instant l'engloutir, lui eût-on fait un tort du courage et de la présence d'esprit avec lesquels il aurait contemplé les mouvemens terribles des flots irrités? Ne citons-nous pas encore avec admiration

Pline l'ancien, périssant dans l'éruption du Vésuve, ses observations à la main?

C'est, continue madame de Staël, en écartant cette époque monstrueuse que j'essaierai de réunir des observations impartiales sur les gouvernemens.

J'hésite à le dire, mais j'y suis entraîné par ma conviction et d'après plusieurs autres traits de l'écrit de madame de Staël, elle veut qu'on écarte des discussions sur les gouvernemens, l'époque du gouvernement révolutionnaire, pour éluder de terribles objections qui résultent contre ses opinions politiques de ce qui s'est passé à cette époque monstrueuse.

Son inquiétude se montre dans l'observation suivante :

« Les partisans de la liberté républicaine » sont ceux qui détestent le plus profondément » les forfaits qui se sont commis en son nom; » leurs adversaires, voyant ces crimes comme » servant d'argumens à leurs systèmes n'en res- » sentent pas comme les amis de la liberté tous » les genres de douleurs à la fois. »

Je crois bien que les partisans de la liberté républicaine, au souvenir des forfaits qui ont souillé la révolution, doivent ressentir des peines que leurs adversaires n'éprouvent point;

mais ces peines ne sont pas celles que semble connaître madame de Staël.

Ils doivent se dire, après avoir avili le chef d'une monarchie florissante par l'affaiblissement de ses pouvoirs, et par des insultes réitérées, nous avons détruit en quelques heures cet ancien et immence édifice jusque dans ses fondemens, pour le remplacer par une république, cimentée du sang du monarque et d'une foule innombrable de victimes innocentes.

Nous avons appelé à cette œuvre le peuple, c'est-à-dire, la multitude toujours sans morale, sans éducation, sans instruction, sans propriété, et par conséquent sans intérêt au maintien de la justice et de l'ordre public; et nous l'avons revêtue de la toute-puissance et armée de toute la force du gouvernement pour l'exécution de ce plan.

Dès lors elle a dicté toutes les lois et dirigé toute l'action du gouvernement, ou plutôt elle a gouverné elle-même par les tribunes, par les clubs, par les sociétés populaires. L'esprit de son gouvernement a été le pillage des propriétés et le meurtre des propriétaires, deux mesures se secondant l'une l'autre, dont elle a hâté l'exécution par l'établissement du gouvernement révolutionaire et par toutes les atrocités dont il a été l'instrument.

Ces crimes sont la conséquence nécessaire de nos premières mesures, des moyens d'exécution de notre plan. Le gouvernement révolutionaire est notre ouvrage, et ses excès peuvent nous être par conséquent reprochés.

Si les partisans de la liberté républicaine peuvent en effet tenir ce langage avec vérité, ou l'entendre sans avoir rien de solide à y opposer, on conçoit comment ils n'aiment pas qu'on remonte à l'époque du gouvernement révolutionnaire, et veulent l'écarter de leurs discussions.

Mais je ne conviendrai pas pour cela avec eux que les crimes de la révolution leur soient plus odieux qu'à des hommes qui n'ont point cette belle passion pour la république, et il y en a une raison bien décisive, c'est que c'est surtout sur ceux-ci, et sur leurs parens et leurs amis, que les fureurs de ces temps malheureux se sont portées; tandis que les partisans zélés de la république n'ont pas couru à beaucoup près les même dangers, n'ont pas vu prendre parmi eux autant de victimes; et il est vrai généralement que la haine pour un genre quelconque d'oppression, est en raison du mal qu'on en éprouve.

Certes, je ne doute nullement que, parmi les zélateurs de notre nouveau gouvernement, il n'y

en ait un grand nombre qui ont en horreur les crimes de la révolution, ou, pour mieux dire, du gouvernement révolutionnaire; mais je les en crois moins touchés encore que ceux qui en ont été les victimes. La peine que ressentent ceux-là, des reproches qu'on leur en fait, n'est pas un sentiment vraiment moral, mais une vue politique. Elle ressemble trop à un remords pour que je leur en sache gré. Je puis croire que plusieurs d'entre eux sont plus près de pardonner des forfaits qui ont favorisé leurs projets politiques, bien qu'ils en reconnaissent l'atrocité, que ceux qui, aux malheurs personnels dont ils ont été accablés, peuvent joindre la déroute entière de leurs opinions, et pour qui l'espoir de l'avenir ne se concilie point avec l'exécration du passé, pour employer une expression de madame de Staël elle-même, que je n'entends qu'en l'appliquant ainsi.

Ce désir de madame de Staël, qu'on écarte, qu'on oublie l'époque du gouvernement révolutionnaire, est encore exprimé à la page 26, en ces termes : « Dans l'ouvrage que je ferais ou que je voudrais qu'on fît, il faudrait mettre absolument de côté tout ce qui tend à l'esprit de parti ou aux circonstances actuelles, la superstition de la royauté, la juste horreur

qu'inspirent les crimes dont nous avons été les témoins, etc. »

J'observe que de ces deux parties du précepte de madame de Staël, il y en a une raisonnable, mais inutile. Toute superstition étant par la force même du terme une erreur, il n'est pas besoin de dire que, dans des recherches sur la nature des gouvernemens, il faut écarter celle-là.

On ne peut pas approuver de même la seconde de ces instructions. Si l'horreur qu'inspirent les crimes dont nous avons été les témoins est *juste*, pourquoi l'écarterions-nous quand il s'agit de juger les gouvernemens. Ou ces crimes ont été, comme le pensent beaucoup de gens dont l'opinion doit être aussi discutée, les résultats nécessaires de la nature du gouvernement qui les a commis ou au moins laissé commettre, ou, ce qui est presque ridicule à dire, ils ne tiennent par aucun côté aux principes qu'on a voulu établir en France. On est obligé de résoudre cette question, dont l'examen ramène nécessairement le tableau de ces horribles événemens et la recherche de leurs causes; et on ne peut donc pas écarter ces considérations.

Cette observation est si vraie, que madame de Staël, contrariant elle-même ce qu'elle a dit

plus haut, qu'il faut écarter cette époque monstrueuse du gouvernement révolutionnaire, et ici, qu'il faut mettre de côté les crimes dont nous avons été les témoins, convient pag. 8 et 9, qu'il faut examiner si les malheurs qui ont accompagné notre révolution, sont de l'essence même des institutions qu'on veut établir en France, ou si les effets de la révolution ne sont pas absolument distincts de ceux de la constitution. Il y a sans doute une contradiction formelle entre ces deux maximes. Mais il est aisé de voir, dans tout l'écrit de madame de Staël, que pour elle la question est toute décidée. Je trouve cependant quelque embarras à m'expliquer ce que madame de Staël entend par ces institutions et cette constitution de France, qu'elle veut qu'on sépare des crimes de la révolution.

L'ensemble du raisonnement conduit naturellement à entendre par là les institutions ou constitutions *antérieures* au gouvernement révolutionnaire, les seules qui, à raison même de cette antériorité, aient pu amener les crimes dont la France a été souillée à cette époque désastreuse.

On ne peut cependant penser que ce soit la constitution de 1791, que madame de Staël veut excuser des crimes du gouvernement révo-

lutionnaire. Il n'est pas possible qu'elle croie que la première constitution ait besoin d'une telle apologie.

C'est la constitution de 1793, et les principes sur lesquels elle a été fondée, qui ont amené immédiatement, et presque sans intervalle, le gouvernement révolutionnaire. Madame de Staël l'appelle elle-même démagogique, et bouleversant la société au nom du peuple, page 27. Elle ne peut donc pas l'excuser d'avoir amené les crimes dont la France a été souillée, au moins ceux qui ont été postérieurs à l'émission de cette constitution. Et comment après cela peut-elle dire qu'il faut séparer les crimes de la révolution, des institutions qu'on a voulu donner à la France? Telle est l'obscurité qui résulte du défaut d'analyse et du vague des expressions.

Les raisons que donne madame de Staël sont bien insuffisantes.

C'est, dit-elle, d'abord, *que le raisonnement ne saurait approcher de ce temps incommensurable.*

Sans pouvoir entendre ce que veut dire un temps *incommensurable*, je demande pourquoi le raisonnement ne saurait approcher de ces événemens horribles pour en rechercher les

causes, et tâcher de nous en garantir désormais.

« Juger ces événemens, continue-t-elle, de quelque nom qu'on les désigne, c'est les faire entrer dans l'ordre des choses existantes, des idées pour lesquelles il y avait déjà des expressions. »

Que veut dire cela ? Pourquoi n'aurait-on pas jugé des événemens dont on était témoin, des crimes qui se commettaient sous nos yeux ? *Pour ne pas les faire entrer dans l'ordre des choses existantes ?* Mais n'y étaient-ils pas, qu'on les jugeât, ou qu'on ne les jugeât point? Pouvait-on se dissimuler qu'ils existaient pour le malheur des hommes. *Pour ne pas les ranger au nombre des idées pour lesquelles il y avait des expressions ?* Figures bonnes dans des amplifications de rhétorique, mais qu'il ne faut pas donner pour des raisons ; on trouve des expressions pour toutes les idées et pour tous les sentimens. Dire qu'un malheur est au-dessus de l'expression, cela même est une expression qui peint ce malheur. Enfin, de quoi s'agit-il ? De rapporter des faits horribles, en termes qui les peignent fidèlement et fortement ; de faire connaître les causes qui les ont amenés, et les effets qu'elles peuvent en-

core produire : et il n'y a rien à cela d'impossible ni de honteux.

Madame de Staël, pour établir qu'on n'a pas pu écrire sur ces affreux événemens, en donne encore cette raison, « qu'aux ima-» ges qu'ils présentent, on frissonne, on s'en-» flamme, on veut combattre, on veut mou-» rir ; mais que la pensée ne peut se saisir » d'aucun de ces souvenirs, et que les sensa-» tions qu'ils font naître absorbent toute autre » faculté. »

Ce tableau du trouble qu'ont dû apporter dans l'âme les événemens dont il est ici question, peut avoir sa vérité pour certains momens et pour une certaine durée. Certainement, le jour où j'aurai vu un magistrat chargé d'ans et de vertus, une femme douce et timide, un jeune homme de la plus grande espérance, un ministre des autels, un ami, un parent, un fils, une épouse traînée à l'échafaud comme de vils criminels; le jour où de plus illustres victimes encore auront succombé sous la hache du bourreau, je ne ferai pas le plan d'un ouvrage où j'entreprenne de faire l'histoire de ces jours malheureux, et de rechercher dans la nature même du gouvernement les causes premières de ces horribles excès.

Mais il est dans la nature de l'homme, qu'aux plus terribles impressions succède le retour à son état naturel et habituel ; et lorsque ces spectacles hideux et sanglans se sont produits plusieurs fois à ses yeux, qu'il en soit affecté moins fortement, ou du moins d'une autre manière ; qu'il recouvre dans les intervalles l'usage de ses facultés pensantes, suspendu pendant quelque temps : sans cela l'homme deviendrait stupide, et les grandes calamités publiques détruiraient infailliblement l'espèce.

La nature en a mieux usé envers nous ; elle nous a donné en une juste dose, et la sensibilité, et quelque force pour soutenir les impressions douloureuses. Si, au moment où l'événement est sous nos yeux, ces impressions dominent trop fortement notre âme pour lui laisser la faculté de réagir, bientôt l'impression commence à s'affaiblir, le trouble s'apaise, la douleur se calme par degrés pour laisser reprendre leur action naturelle à nos facultés. Il est donc possible de juger les événemens les plus horribles, au temps même où ils se passent ; et c'est même ainsi seulement qu'ils seront bien jugés.

Les passions, dit madame de Staël, sont la grande difficulté des gouvernemens.... Le seul

problème des constitutions est de connaître jusqu'à quel dégré on peut exciter ou comprimer les passions, sans compromettre le bonheur public ou politique ; pages 13, 14 et 18 de son introduction.

Cette théorie me semble fausse et dangereuse, et je vais le prouver.

On voit que madame de Staël établit ici pour le gouvernement la nécessité, l'obligation et le besoin d'opérer immédiatement sur les passions, soit en les excitant, soit en les comprimant ; mais elle prête en cela au gouvernement des besoins et des devoirs qui ne le pressent en aucune manière, et lui attribue des droits qu'il n'a point.

Rien n'est plus chimérique que ce grand rôle qu'on fait jouer aux passions dans l'organisation d'un gouvernement, pour le rendre propre à procurer aux hommes *le bonheur politique.*

Madame de Staël montre pour *les caractères qui ne sont pas passionnés*, une compassion qui, comme celle du chêne pour le roseau, *part d'un bon naturel. Laissons-les*, dit-elle, *dans leur calme heureux ; ils n'ont pas besoin de nous ; êtres impassibles, pour qui la base du bonheur est toujours la même,.... qui vivent*

un à un; *dont l'existence est monotone et sans véritable couleur, etc.*

Maintenant, d'après ces notions, examinons l'axiome qu'établit madame de Staël, que les passions sont le véritable obstacle au bonheur qu'elle appelle politique. Je dis, au bonheur politique, parce que je ne veux pas me jeter dans ces discussions de morale, communes et souverainement inutiles, que la question du bonheur amène chez les moralistes, et qui sont encore sans solution. Les hommes sont-ils heureux par les passions ? Peuvent-ils l'être sans passions ? Voilà de quoi disserter éternellement dans un salon.

Je ne veux parler ici que du bonheur politique, par où j'entends celui qui doit être l'objet du gouvernement. Or, je dis que ce bonheur n'est autre chose que la satisfaction des désirs et des besoins physiques des hommes réunis en société. Avant tout, l'homme veut vivre, c'est-à-dire, manger, boire, être vêtu, à l'abri des injures de l'air, et satisfaire le penchant qui porte les deux sexes à s'unir, et celui qui l'attache aux fruits de cette union. Il veut aussi assurer ces jouissances.

Or, parmi les moyens de se donner cette assurance, l'homme a reconnu que le plus puissant, s'il n'est même le seul, est sa réunion

avec ses semblables en société politique, et l'établissement d'un gouvernement. Ce gouvernement ne peut avoir d'autre but que celui pour lequel il a été institué; et ce but étant tout physique, les moyens qui y conduisent le sont aussi.

Comment, en effet, le gouvernement peut-il remplir les intentions qui ont conduit les hommes à l'instituer? C'est en empêchant tout acte physique attentatoire à la propriété et à la liberté de l'individu, qui n'est elle-même que la propriété qu'il a de sa personne, limitée par la propriété et la liberté d'autrui. Si le gouvernement atteint ce but, son devoir est rempli et pour cela il n'a rien à démêler avec les passions; il ne peut et il ne doit point agir sur les passions, au sens de l'auteur que je combats ici.

Le gouvernement ne peut atteindre que les actes extérieurs auxquels les passions portent l'homme qui en est agité. Si l'ambitieux, l'envieux, le jaloux, se portent à une violence pour satisfaire leur passion, la loi qui punit leur violence ne leur arrache pas l'ambition, l'envie, la jalousie du cœur.

Non-seulement il ne peut opérer ainsi sur les passions de l'homme, mais il n'en a pas le droit, les seuls moyens avec lesquels il pût les atteindre étant des violations de la liberté na-

turelle de l'homme, liberté que chacun s'est réservée en se réunissant avec ses semblables.

Tous les législateurs qui, comme Minos, Lycurgue, Phaleas, et les fondateurs des ordres religieux, ont voulu, par des institutions positives, et par une action immédiate, exalter telle ou telle passion, réprimer telle ou telle autre, ont tous contrarié la nature et attenté à la liberté de l'homme. Ils n'ont point fait un bon et légitime gouvernement, mais des institutions superstitieuses, monastiques, oppressives, et toutes par là même immorales, puisqu'il n'y a point de vraie morale qui ne soit fondée sur la nature, et qui ne respecte la liberté.

Un de ces moyens les plus puissans est, par exemple, l'éducation publique faisant partie de la législation, et par conséquent forcée. Or, cette mesure est toujours et sous toutes ses formes, une violation des droits naturels du père et de la mère sur leurs enfans, et des enfans eux-mêmes aux soins des auteurs de leur naissance, droits que le gouvernement ne peut violer sans crime, soit pour exalter, soit pour comprimer telles ou telles passions dans les jeunes âmes.

Ce n'est pas au gouvernement à déterminer le but vers lequel l'homme individuel doit se

conduire, il ne peut qu'écarter les obstacles de ses pas. La nature le guide bien assez sûrement dans l'état de société, dans lequel ses écarts se trouvent contenus par la direction générale de ses semblables, avec lesquels il marche côte à côte dans le même chemin. Si le gouvernement se donne le droit de le conduire, de le prendre pour ainsi dire par la main, il l'écartera le plus souvent de la vraie route.

Le véritable problème d'une constitution est de la faire telle, qu'elle fasse jouir chaque membre de l'association politique, de tous les droits naturels et inaliénables, dont il a voulu s'assurer l'exercice en se réunissant à ses semblables, et de l'en faire jouir sans préjudice d'une jouissance toute pareille de chacun des membres de la société; mais pour cela il n'y a point de passion à exciter ou à comprimer, il n'y a que des actes extérieurs à réprimer.

Les passions, dit encore madame de Staël, cette force impulsive qui entraîne l'homme indépendamment de sa volonté, voilà le véritable obstacle au bonheur individuel et politique. Sans les passions, les gouvernemens seraient une machine aussi simple qu'un levier dont la force est proportionnée au poids qu'il doit soulever, et la destinée de l'homme ne

serait composée que d'un juste équilibre entre les désirs et la possibilité de les satisfaire.

Ceci est le commencement de l'exposition du plan de madame de Staël, et j'avoue que j'y trouve beaucoup de vague dans les idées et d'impropriété dans les expressions.

Il n'y a point de passion qui n'ait sa racine dans quelque sentiment naturel à l'homme, et bon et utile, dont elle est l'exaltation, l'excès; la passion de la gloire, l'orgueil, la vanité, sont l'excès de l'amour que la nature a mis dans le cœur de l'homme pour lui-même, et qui est pour lui un principe de conservation. L'ambition est l'excès du désir de se distinguer de ses semblables, désir qui est, sous beaucoup de rapports, un des principes les plus actifs du perfectionnement de l'espèce humaine, et en particulier de l'art social.

L'avarice et même l'avidité sont l'excès du sentiment vif qui attache l'homme à la propriété, le plus puissant et le plus utile des mobiles qui agitent l'homme.

La vengeance est l'excès du sentiment qui attache l'homme à sa conservation, et qui lui est si nécessaire, etc., etc.

Madame de Staël ne s'éloigne pas de ces notions, lorsqu'elle caractérise les passions par *la force entraînante qu'elles ont sur la vo-*

lonté de l'homme, ce qui les place, comme on voit, dans l'excès; et cet excès même est dans son idée l'extrême, car elle ne daignerait pas autrement lui donner le nom de passion.

Eh bien, aucun de ces sentimens ne doit être reprimé, ni combattu par le gouvernement dans le cœur de l'homme, mais seulement dans les actes extérieurs par lesquels celui qui est animé de ces passions à un haut degré, nuit à ses semblables; et c'est tout ce qu'on a droit de faire.

APOLOGIE DE LA PHILOSOPHIE

Contre ceux qui l'accusent des maux de la révolution.

1796.

L'ACCUSATION intentée à la philosophie d'avoir amené les maux de la révolution est si répandue, et a pris, on peut le dire, tant de crédit, même sur quelques esprits raisonnables, qu'on s'étonnerait de ne pas voir combattue cette fausse et absurde opinion, si on ne pensait pas que les amis de la philosophie dédaignent d'entrer dans cette lice.

On a cru pouvoir entreprendre cette tâche; c'est l'objet de ce petit écrit, dans lequel nous prouverons qu'on ne peut pas avec justice accuser la philosophie des désordres et des maux apportés par la révolution. J'entre en matière.

Les philosophes n'ont voulu ni faire tout ce qu'on a fait, ni l'exécuter par tous les moyens qu'on a pris, ni l'achever en aussi peu de temps qu'on y en a mis. En d'autres termes, la philosophie n'a ni conseillé les iniquités et les extravagances qu'on a mêlées à la cause de la liberté, ni voulu qu'on appelât un peuple igno-

rant et féroce à faire une constitution, ni que les changemens les plus justes et les plus nécessaires se fissent avec une précipitation qui néglige toutes les précautions de la prudence.

On peut dire d'abord, avec vérité, qu'avant de s'en prendre à la philosophie, il faut examiner si l'état où nous sommes n'a pas eu des causes différentes, et suffisantes pour produire ces tristes effets. Or, ne faudrait-il pas être bien aveugle pour ne pas voir les causes de ce genre, dans des circonstances qui n'ont rien à faire avec la philosophie ?

Les finances en désordre, le malheur d'une classe nombreuse du peuple, quelques abus d'autorité, l'ambition de quelques chefs de partis, le mouvement imprimé aux esprits par les deux assemblées des notables; la vicieuse composition de la première assemblée, non pas en ce que le tiers y a été doublé, mais en ce que la propriété n'y a pas été le titre et la base de la représentation; l'organisation injuste et absurde de la représentation du clergé, les malheureux débats sur la vérification des pouvoirs, la maladresse de l'autorité, entreprenant sans cesse plus qu'elle ne pouvait exécuter; la faiblesse qui a laissé l'agitation de Paris croître sans mesure; enfin, la terreur inspirée par un peuple armé, irrité, et désormais sans frein, etc., voi-

là des causes que la philosophie n'a point mises en action, qui auraient eu lieu quand aucun philosophe n'eût écrit.

A la puissance des mots, les auteurs des révolutions joignent communément celle de l'argent, qui est bien une autre puissance ; et tout le monde sait que c'est à l'aide de ce moyen qu'on a soulevé les troupes d'abord, et soudoyé des agitateurs dans les classes inférieures du peuple ; et l'on voit assez qu'en tout cela la philosophie n'est entrée pour rien.

Et les fautes énormes, et la faiblesse pusillanime, et les incertitudes, et les résistances mal placées, etc., de l'autorité, lorsqu'elle avait encore en main quelque force : ne peut-on pas dire, avec vérité, que toutes ces causes ont contribué plus que tous les philosophes qui ont écrit depuis un siècle, aux grands événemens qui étonnent aujourd'hui l'Europe ?

Tous les désordres du royaume sont l'effet du défaut de force publique ; or, c'est la première assemblée qui a détruit la force publique, et commencé à affaiblir les opinions politiques, morales et religieuses, qui lui prêtaient leur secours.

Elle a détruit la force publique, en affaiblissant le pouvoir exécutif dans les mains du chef de la nation, en morcelant l'autorité entre lui et

plus de quarante mille corps administratifs, indépendans les uns des autres; en armant le peuple sans se réserver aucun moyen de le contenir s'il voulait abuser de sa force; en mettant la force militaire dans l'impossibilité d'agir autrement que sur la réquisition des officiers municipaux, presque partout ignorans, lâches, et ayant tout à craindre, à montrer quelque rigueur envers les gens du peuple leurs égaux, leurs parens. Ce seul article de la constitution a dû détruire toute police intérieure dans le royaume, et l'a détruite en effet.

Elle l'a détruite en prétendant gouverner par des formes démocratiques un état où se trouvent des villes immenses, formées de cent et deux cent mille habitans, et une capitale de sept à huit cent mille âmes; en oubliant que les grandes villes surtout doivent être soumises à des lois de police, peu différentes de celles d'un camp, parce que le nombre du peuple en fait facilement une armée en insurrection.

Elle l'a détruite en abolissant la noblesse, espèce de distinction sociale qui, dans la hiérarchie qu'elle établissait, fournissait un moyen de police intérieure très-efficace, parce qu'il pénètre toutes les parties du corps politique. Enfin elle a détruit la force publique, en abolissant subitement toute l'ancienne magistrature,

dont je n'examine pas ici l'utilité absolue, mais qui n'a pu être abolie tout à coup sans ôter du milieu du peuple une force réprimante, qui contribuait à y maintenir la tranquillité.

Quant à l'appui que prêtaient les opinions religieuses à l'ordre public, il est trop clair qu'il a été détruit par la suppression des monastères, par l'envahissement des biens ecclésiastiques, et par toutes les violences exercées envers les prêtres, violences qui n'ont pas été, à la vérité, autorisées par la constitution, mais qu'elle a cependant dû prévoir comme des suites du traitement fait au clergé, et de la tendance d'un peuple qu'on ne s'était laissé aucun moyen de contenir.

On accuse les écrits philosophiques d'avoir amené la révolution et ses excès; mais l'effet des livres et des écrits est, de sa nature, lent et tardif; il ne se fait sentir que chez un petit nombre de personnes que leur éducation, leur aisance et leur état, détournent naturellement et généralement de se faire les agens des grands changemens politiques.

Cet effet est lent, parce qu'avant qu'un livre capable d'influer sur l'état politique d'un peuple, soit répandu, lu, compris, discuté, et que les principales vues nouvelles qui y sont soient adoptées assez généralement pour opérer dans les esprits et dans les idées un change-

ment de quelque importance, il faut une longue suite d'années.

Les grands troubles qui agitent les empires accompagnent communément les changemens dans la forme du gouvernement.

Mais pour produire de grands et funestes effets, il faut que ces changemens soient subits; car s'ils sont amenés par degrés, une nation entière peut passer sans guerres civiles, sans de grandes calamités, d'un gouvernement à un autre gouvernement.

Les ouvrages philosophiques n'amènent ces grandes variations que par des dégrés insensibles. Il n'y a que l'intervention de quelques causes bien différentes, l'ambition de quelques hommes ardens, et surtout celle des assemblées publiques, dirigées, échauffées par des gens de parti, qui amènent des changemens subits.

Ce même effet ne se porte que sur un petit nombre de personnes, puisqu'il est vrai que peu de gens sont capables de cette espèce d'application, et que la théorie des affaires publiques et des questions du gouvernement passe de beaucoup l'intelligence de la plupart des lecteurs, même dans les classes de la société qui ne manquent pas absolument d'instruction. Quant à toutes les autres, c'est-à-dire, aux quatre-vingt-dix-neuf centièmes de toute na-

tion, elles sont absolument incapables de recevoir, de la lecture des ouvrages philosophiques sur les matières du gouvernement, aucune espèce d'impulsion.

Enfin, ceux-là même que la lecture des ouvrages philosophiques peut émouvoir, sont par leur éducation, leurs habitudes, leur aisance, etc., naturellement détournés de troubler la paix publique pour l'amour des opinions qu'ils y auront puisées.

Jusque-là, on ne ne voit donc point de cause assez agissante, assez forte dans les ouvrages des philosophes, pour opérer ces grands mouvemens qui changent la face des empires.

La philosophie a fait connaître aux peuples leurs maux politiques et les vices de leur gouvernement, et indiqué les moyens de les guérir; mais on ne peut pas lui faire un crime d'avoir éclairé les hommes sur cet objet important.

Lorsqu'un mal est bien connu et qu'il a un remède spécifique et sûr, si celui qui administre le remède, faute de le savoir bien doser, tue le malade, il n'est pas juste de s'en prendre au médecin qui a fait connaître la maladie, qui a voulu qu'on la traitât, et qui en a indiqué le remède. Or, c'est là ce qui nous est arrivé.

La philosophie a enseigné que tous les hom-

mes étaient égaux aux yeux de la loi pour en être protégés, mais non pas pour anéantir tout ordre public, toute subordination, toute inégalité de richesses, sans laquelle aucune société politique ne peut subsister.

Elle a voulu une représentation, un corps législatif; mais elle ne l'a pas voulu unique; elle ne l'a pas voulu pouvant délibérer et délibérant en effet, sans s'astreindre à aucune des formes qui devaient assurer la maturité des délibérations, telles que des délais raisonnables et déterminés; elle n'a pas voulu que, sous prétexte de l'urgence qu'on prononcerait précipitamment, on pût se dispenser de toutes les précautions qui garantissent de la précipitation.

Elle a voulu un corps représentatif, défenseur naturel de la liberté et des propriétés des citoyens contre les abus d'autorité; mais elle n'a pas prétendu lui abandonner un pouvoir sans contrôle, sans contre-poids, sans résistance, qui pourrait entraîner tout devant lui, et devenir lui-même le plus effrayant des despotismes.

Elle a voulu qu'il s'établît en France un gouvernement représentatif; mais elle n'a pas souhaité une représentation dont la base fût dans les dernières classes d'un peuple grossier,

sans éducation, sans lumières, ni une représentation dont les membres fussent la plupart sans propriété, et par là sans intérêt véritable à la chose publique et à la conservation de la propriété et de ses droits, le grand but de la formation des sociétés.

Elle a voulu tempérer l'autorité et le pouvoir du monarque; mais elle n'a jamais enseigné qu'il fût possible de donner un gouvernement démocratique à un pays de deux cents lieues de diamètre, peuplé de 24 millions d'habitans, environné de voisins puissans et d'états soumis à des monarques.

Elle a demandé que le monarque ne fût plus le maître de dilapider la richesse nationale par des dépenses excessives; mais elle n'a pas voulu qu'il ne fût plus environné d'aucune dignité, qu'il n'eût plus aucun bien à faire, aucun emploi, aucune grâce à donner.

Elle a désiré qu'on cessât de répandre sur les courtisans des richesses formées de la substance même des peuples; mais elle n'a pas demandé que des pensions méritées par de longs services, fussent retirées à ceux qui en jouissaient, ou réduites aussi cruellement qu'elles l'ont été par les comités de l'assemblée.

Elle a voulu qu'il n'y eût plus de pouvoir

arbitraire ; mais elle n'a pas voulu qu'il n'y eût point de force publique.

La philosophie a dit aux hommes, que, dans les dangers de la patrie, tout citoyen est soldat ; qu'une milice nationale est une sauvegarde nécessaire de la liberté ; qu'il est bon et utile de pouvoir, au besoin, résister à une oppression dont les troupes régulières pourraient devenir les instrumens ; mais elle n'a pas proposé d'armer tout à coup 3 ou 4 millions de citoyens par le cri de liberté, par des terreurs affectées de brigands, par des bruits de contre-révolution, etc., sans se réserver aucun moyen de retirer des mains du peuple une force si terrible, dont il est si disposé à abuser.

Elle a regardé les troupes réglées en trop grand nombre, comme une cause de ruine des peuples et comme un instrument de despotisme ; mais elle n'en a pas conclu qu'il fallait affaiblir la défense nécessaire de l'état et l'instrument unique du pouvoir exécutif, en portant les troupes à l'indiscipline monstrueuse qui a amené les désordres dont nous avons été les témoins.

Elle a désiré qu'on réformât l'administration, et même qu'on y appelât un plus grand nombre de citoyens, qu'on la partageât, et qu'on la

distribuât entre les provinces ou parties quelconques de l'empire, pour rapprocher les administrateurs des objets de l'administration ; mais elle n'a pas conseillé de multiplier sans mesure les administrateurs, et de compliquer l'administration, et d'en accroître les dépenses, etc., par-delà toutes les bornes que l'économie et la raison prescrivaient.

Elle à voulu qu'on contînt la noblesse dans de justes bornes, qu'on la dépouillât de priviléges injustes et oppressifs, mais non qu'on l'anéantît; elle a même pensé que cette classe de citoyens était une force nécessaire à conserver pour résister aux entreprises populaires et défendre la royauté et le gouvernement.

Elle a demandé l'abolition des servitudes personnelles, comptées en beaucoup de provinces du royaume parmi les droits féodaux ; mais elle n'a pas prétendu qu'on pût détruire, et détruire sans indemnité, les droits de cens et rentes, et tous les droits semblables qui n'emportent aucune servitude personnelle, ni aucune condition contraire à la liberté et à la propriété du citoyen. Elle a enseigné, au contraire, que les droits de cette espèce étant des résultats de l'exercice du droit de propriété dans ceux qui les ont établis, et qui en ont fait les conditions de l'aliénation de leurs fonds, les attaquer, c'é-

tait donner atteinte à la propriété ; que c'était une injustice d'en décharger le redevable, qui n'a acheté la terre que grevée de ces mêmes charges, et l'a payée en conséquence ; et une injustice d'en ôter le produit au propriétaire qui en jouit, qui a acheté et payé la jouissance de ces droits, sauf à prendre, pour l'avenir, des mesures pour faciliter le rachat de ces mêmes droits, qui sont en effet un obstacle au commerce des terres et à l'amélioration de la culture.

Elle a combattu la superstition ; mais elle n'a pas enseigné que les ministres actuels de la religion, les seuls officiers de morale qu'eût le peuple, dussent être avilis, insultés, et en butte à la plus atroce persécution.

Elle a enseigné la tolérance civile envers les protestans, mais non pas la persécution envers les catholiques.

Elle a demandé qu'on réformât le clergé ; mais elle n'avait pas proposé de le détruire.

Elle a prêché la nécessité de réformer les vices de l'impôt, tant dans ses objets divers que dans les formes de sa perception ; mais il n'est jamais venu en pensée à aucun de ceux qu'on appelle philosophes bien ou mal à propos, de conseiller d'abolir à la fois tous les impôts, de tarir en même temps toutes les sources

du revenu public, sans s'être assuré de pouvoir en ouvrir de nouvelles qui rendissent à la société politique le revenu public, sans lequel elle ne peut exister.

Enfin toute constitution peut être considérée comme formée de principes ou lois, et de moyens d'exécution : elle a beau avoir les principes les plus sages; si les moyens d'exécution ne sont pas efficaces et sûrs, par cela seul la constitution est essentiellement vicieuse.

Je dirai donc aux créateurs de la constitution : Vous avez fort bien distingué les pouvoirs; mais si vous n'avez pas mis chacun d'eux dans l'impuissance d'envahir tous les autres, votre distinction n'existant que dans vos décrets, et les pouvoirs venant à se réunir dans la même main, faute de précaution suffisante pour empêcher cette réunion, il faut dire que votre constitution est vicieuse, par le défaut de moyens sûrs d'exécution.

Vous avez cru devoir armer le peuple, et vous avez établi en principe qu'il avait le droit d'être armé; mais vous ne vous êtes réservé aucun moyen de le contenir, s'il voulait jamais abuser de sa force : vous avez donc commis la plus haute imprudence dont un législateur puisse se rendre coupable.

Quand tous les changemens apportés dans

l'organisation du gouvernement eussent été suggérés par la philosophie, en même temps que nous les supposerons raisonnables et conformes à tous les droits, il fallait que le choix des moyens qui n'a pas été laissé à la philosophie fût raisonnable. Il fallait que les instrumens qu'on emploierait à exécuter ce grand ouvrage pussent être conduits avec adresse, avec mesure. Si, pour mener la charrue qui doit faire naître d'abondantes moissons, j'y attelle des chevaux indomptés qui brisent ou les traits, ou l'équipage, ou le soc, l'utilité de l'objet de mon travail ne m'excuse pas d'imprudence, et ne me sauve pas du blâme.

Or, c'est en cela surtout que les exécuteurs de la réforme sont sans excuse; car ils ont employé à cette exécution un instrument animé qui ne s'est pas laissé conduire, un animal fougueux et féroce, le peuple; on l'a armé, et on lui a dit ensuite: Fais toi-même les lois, assure ton bonheur; et cette force aveugle a tout renversé devant elle, rien ne lui a été sacré; justice, propriété, morale, religion, ancienneté, prescription, humanité, un moment a tout détruit. Tel a été le crime de l'assemblée constituante elle-même.

Mais la seconde assemblée a fait bien pis; encore la première, en faisant exécuter ses plans

par le peuple, a eu un prétexte tel quel ; il lui fallait renverser les obstacles que l'ancien régime et ses débris mettaient encore sur sa route. Elle avait besoin pour cela, ou croyait avoir besoin d'une grande force qu'elle trouvait dans le peuple ; mais l'assemblée législative arrivant après la constitution faite, l'aristocratie éteinte ou domptée, les nobles et le haut clergé dispersés, ruinés, n'a cessé d'irriter encore le tigre déchaîné pour lui faire dévorer de nouvelles victimes. Dans la première ardeur de la révolution, ce peuple a brûlé quelques châteaux, égorgé quelques nobles et quelques prêtres ; mais sa fureur s'est exaltée à mesure qu'on s'est servi de lui. Des provinces entières ont été dévastées, les incendies se sont étendus partout, les meurtres se sont multipliés au centuple, on a réduit les malheureux ecclésiastiques à une condition pire que le plus horrible esclavage, on les a privés de la liberté et du pain, les seuls biens qu'on leur avait laissés ; on a étendu ces barbaries à des femmes pieuses et à des filles consacrées aux œuvres de la plus tendre charité ; on a violé en elles la pudeur de leur sexe et celle de leur vertu ; et c'est le peuple qui a commis tous ces crimes et toutes ces atrocités, lorsqu'on n'avait plus aucun prétexte pour l'appeler à coopérer à l'exécution des nouvelles lois.

Mais la grande faute, la plus grande faute qui ait été commise dans le grand changement dont nous sommes les témoins, et dont la philosophie est assurément très-innocente, est de n'avoir tenu aucun compte du temps, élément nécessaire de toute action, de tout projet.

Salomon, dont les paraboles et le livre de la sagesse renferment presque tout ce que les hommes ont découvert de vérités de morale pratique, nous enseigne cette grande et triviale vérité, *cum tempore omnia fiunt*; et je ne crois pas qu'il y ait une nation au monde, depuis les plus policées jusqu'aux plus sauvages, qui, parmi ses proverbes, n'en ait quelqu'un qui soit l'expression de cette même pensée.

M. de Buffon exprime avec sa noblesse accoutumée la nécessité et la force de l'action du temps pour produire les grands ouvrages de la nature.

Les Italiens disent *bisogna dar tempo al tempo.*

Les ouvrages de l'homme, par la raison même qu'ils sont d'une moindre durée, n'ont pas besoin, pour être élevés, de siècles accumulés; mais il leur faut aussi du temps pour les construire, si l'on veut leur donner quelque solidité.

Il est généralement vrai que, pour la construction des grands ouvrages politiques et

moraux de l'homme social, il faut la durée de plusieurs générations, parce qu'il faut au moins cet espace pour assimiler l'homme à son ouvrage, et le rendre propre à la morale, à la législation, au gouvernement, à la religion, qu'on veut lui donner.

Je ne veux pas dire pour cela que toute espèce de changement, quelque grand qu'il soit, puisse être consolidé en trente ou soixante ans, espace de temps au bout duquel les générations peuvent être regardées comme renouvelées. Je ne veux qu'observer qu'il y a beaucoup de réformes utiles, d'améliorations de l'état des sociétés, de changemens imposans et nécessaires, qui semblent demander, pour se consolider entièrement, le renouvellement des générations qui ont vécu sous l'ancien ordre de choses, et qui auront éprouvé plus de difficultés à se soumettre au nouveau.

Ces maximes me conduisent à penser qu'il peut y avoir, en matière de législation et de gouvernement, des changemens très-désirables, très-nécessaires, qu'on ne doit ni ne peut exécuter au moins sans de grands inconvéniens en un temps donné, si ce temps est trop court; et qu'une des précautions que la sagesse dictera pour l'exécution d'un plan de cette sorte, sera de ne vouloir pas faire en un jour, en

six mois, en un an, ce qui demande un an, six ans, dix ans, trente ans.

Lors donc qu'il s'agira de prendre une mesure de législation ou de gouvernement pour l'adopter, en la trouvant en elle-même bonne, juste, admirable, un homme sage demandera toujours au faiseur : Combien prenez-vous de temps pour l'exécution de votre plan ?

Et, si le législateur répondait, *seulement le temps d'énoncer la volonté législative*, à laquelle tout le monde sera tenu de se conformer sur-le-champ, l'homme sage sera sûrement frappé de quelque étonnement, et concevra quelque doute du succès.

Les mécaniciens disent que ce que l'on perd en temps, on le gagne en force, et réciproquement. Ce principe, détourné à la politique et à la science du gouvernement, est encore vrai en ce sens, qu'en se donnant plus de temps on est obligé d'employer moins de force, et il n'est pas douteux que l'épargne de la force doit entrer dans les vues de tout gouvernement sage et juste, et de toute législation qui veut obtenir l'estime et la reconnaissance des hommes.

Parmi les philosophes qui ont préparé au moins une partie des changemens dont nous sommes les témoins (car je n'entends pas par-

ler de ceux qui les ont exécutés), je n'en connais aucun qui ait prétendu que les changemens les plus utiles et les plus nécessaires dussent être faits sur-le-champ et tous à la fois. Je n'en connais aucun qui ait enseigné qu'il ne fallait tenir aucun compte des circonstances pour entreprendre, et de la durée du temps nécessaire pour exécuter.

Ce sont sans doute d'heureux effets de la révolution que l'abolition des privilèges pécuniaires, l'abolition du droit de chasse, celle des banalités, la suppression des ordres arbitraires, la responsabilité des ministres, la nécessité du consentement de la nation à tout établissement d'impôts, etc., la suppression de la dîme, des bénéfices sans fonction, etc.

Mais si toutes ces opérations utiles ont été faites avec précipitation, et si cette précipitation même les a rendues cruelles, désastreuses, etc., la philosophie ne les a pas conseillées ainsi.

Je ne crois pas, ou je ne crois guère à ce qu'on appelle le caractère des nations, ou plutôt je ne crois pas que ce caractère s'oppose invinciblement, en aucun pays, à l'établissement d'un bon gouvernement. Mais je pense bien qu'il y a tel état moral d'un peuple qui élève des

obstacles qu'on ne peut surmonter qu'avec le temps, et non pas *hìc et nunc*.

On peut croire raisonnablement à la possibilité de conduire les sociétés politiques au bonheur, sans croire pour cela qu'on puisse arriver à ce but sans l'aide du temps et de beaucoup de temps.

Mais tout le monde sait que l'assemblée nationale de 1789 a bouleversé en un jour toute la forme de l'impôt, dîme, gabelles, entrées des villes, tabac, etc.; et que c'est à cette horrible précipitation que tous les gens sensés ont attribué, en grande partie, les premiers désordres des finances qui ont amené bientôt des besoins inconnus à la monarchie, dans les temps les plus désastreux, et sa ruine entière et la banqueroute, etc.

Or, quoique la forme de l'impôt ne fût pas une des parties à laquelle il fût le plus dangereux d'apporter des changemens sans se donner un certain espace de temps, j'atteste que l'un des hommes d'état à qui l'on a le plus généralement attribué tous les torts de la philosophie (M. Turgot), et qui était le plus fortement convaincu de la nécessité d'un changement absolu dans cette partie, n'a jamais pensé qu'il fût possible de l'exécuter autrement que dans un nombre d'années considérable.

Je dirai encore, en faveur de la philosophie, que les écrivains ne donnent communément leurs principes que comme spéculatifs, et qu'ils n'entendent pas que, dans la pratique, on ne puisse ou ne doive y apporter les restrictions et les modifications que demandent les circonstances et la nature des hommes, et les anciennes habitudes et les obstacles de tout genre qu'on trouve à appliquer le principe à la rigueur.

Ceux qui écrivent, n'ont peut-être pas toujours l'attention d'inspirer cette précaution aux hommes d'état qu'il prétendent instruire; mais cet avertissement est de sa nature sous-entendu : lorsque Rousseau lui-même voulut appliquer ses principes spéculatifs au gouvernement de Pologne, il se garda bien de les conserver dans toute leur rigueur et dans toute leur étendue. Il les modifia en beaucoup de points, d'après les mœurs et les lois et les habitudes anciennes de la nation polonaise; et j'ose dire qu'il n'y a pas un seul des hommes qui ont écrit avec quelque profondeur sur les matières du gouvernement, qui n'eût apporté au moins autant de réserve que ce philosophe, celui de tous qui a attaché le plus d'importance à ses spéculations, et qui était le moins disposé à les modifier dans la pratique.

Lorsque je vois des principes philosophiques

(je parle des bons) portés et placés comme un rouage nouveau dans la machine du gouvernement, sans que l'artiste s'embarrasse de la manière dont il s'engrènera avec les anciens, il en faut rejeter la faute, non pas sur ceux qui ont travaillé à part cette pièce du mécanisme d'un grand gouvernement, mais à ceux qui ne savent pas l'adapter à toutes les autres parties. Je ne blâme pas les ouvriers de Genève qui ont fait, chacun à part, un des mouvemens de ma montre, mais l'ouvrier de Paris, si, en les rassemblant, il n'a pas su les retravailler comme il fallait pour les faire jouer tous ensemble avec justesse et facilité.

Le peuple, occupé de ses travaux, ne sait pas lire et n'a pas le temps de lire, n'a pas le désir de lire. Ce n'est pas avec des ouvrages métaphysiques, philosophiques, même éloquens qu'on a pu imprimer à cette masse énorme du peuple le mouvement terrible que nous lui voyons depuis trois années : il a fallu d'autres leviers.

Ce ne sont pas des livres qu'on emploie à cela, ce sont des mots : liberté, tyrannie, despotisme, esclavage, valet de cour, soldats de la patrie, calotin, aristocrate, cachots de la Bastille, et des moyens bien plus puissans, l'argent et les objets de l'ambition.

On dira peut-être : Ce sont les philosophes

qui ont enseigné à raisonner sur les matières du gouvernement ; c'est dans leurs écrits qu'on a appris à se servir bien ou mal de ces mots, dont la puissance a été si terrible. Ils ont au moins ouvert la route dans laquelle les peuples se sont égarés ; il est donc juste de s'en prendre à eux.

Je réponds que si ce reproche est légitime, ceux qui l'intentent ne remontent pas assez haut. Que ne maudissent-ils le premier inventeur des lettres et de l'écriture, et au moins celui de l'imprimerie, puisqu'il est plus vrai sans doute que, sans ces deux moyens de communiquer et de répandre les idées, les progrès et ensuite l'abus des connaissances dont ils se plaignent, eussent été arrêtés, ou du moins ralentis d'un grand nombre de siècles ?

Il est clair qu'on aurait écrit encore cinquante et cent ans contre les prêtres, comme a fait Voltaire, sans amener le changement prodigieux dont nous sommes les témoins : les seuls écrits des philosophes n'étant pas lus du peuple, ni à la portée de la multitude, n'auraient pu produire de si grands effets.

Il a fallu que les assemblées nationales, pour précipiter cet effet funeste, se soient chargées successivement de convertir les opinions irréligieuses de quelques philosophes, en lois ; de

les répandre avec profusion, de les consacrer par leur autorité, de les mettre en pratique en avilissant les prêtres, en souillant les autels, en spoliant les églises, en laissant prêcher l'athéisme du haut de la tribune, en laissant massacrer les évêques et les prêtres entassés dans les églises converties en prisons, etc.; et tous ces moyens n'étaient pas philosophiques.

N'est-ce pas encore une faute dont la philosophie se serait garantie, que celle de remuer toutes les pierres de l'édifice à la fois? Locke, Sidney, Montesquieu, l'abbé de St.-Pierre, D'Argenson, Condillac, Mably, J.-J. Rousseau, ont-ils enseigné qu'on pût entreprendre de changer en un ou deux ans, dans un pays de vingt-quatre millions d'habitans, lois, coutumes, mœurs, opinions, religions, magistratures, cultes, autorité, armée, éducation, finances, justice, police, états des citoyens, relations étrangères, etc., et jusqu'à la langue de toutes ces choses?

Si donc tant de changemens à la fois ont mis la France dans le désordre horrible où nous la voyons, comment en faire le crime de la philosophie aux yeux de laquelle tant de précipitation n'est certainement pas excusée?

On me dira peut-être que c'est bien mal

prendre son temps, au sortir d'une révolution désastreuse, ouvrage de la philosophie moderne, pour louer l'esprit philosophique qui nous a fait tant de mal.

Je ne daigne pas répondre à cette dernière inculpation que l'ignorance, l'abus des mots, la sottise ont pu seuls accréditer. Je dirai seulement que la philosophie n'étant que la recherche de la vérité, elle ne peut nuire, parce que la vérité et la nature sont toujours d'accord, l'homme après tout ne pouvant être heureux qu'en se conformant à la nature qui est plus forte que ses systèmes et ses opinions.

AVIS

AUX NATIONS DE L'EUROPE.

Un événement important pour l'Europe se prépare en ce moment; que dis-je? Il se passe en se dérobant à l'observation, et sans que personne prévoie les conséquences funestes qu'il doit amener à sa suite. Ce début est effrayant, et je vais le justifier.

Il existe, dans les îles de la mer du Sud, un grand végétal appelé l'arbre à pain; jamais la Providence, en sa bonté, n'a fait à l'homme un plus beau présent.

« Cet arbre, qui est de la grosseur et de la » hauteur d'un grand pommier, porte un fruit » à peu près gros comme la tête d'un enfant, » contenant, sous une écorce épaisse, une sub- » stance blanche qui, cuite au four, est assez » semblable à la mie du pain blanc et d'un goût » agréable et doux. Ses fruits se recueillent » pendant huit mois de l'année, et pendant ce » temps les habitans n'usent d'aucune autre » nourriture du genre du pain. C'est ainsi qu'en » parlait Dampierre, il y a précisément cent » ans. »

Selon le lord Anson, pendant toute sa relâche à Tinian, son équipage se nourrit constamment du fruit-pain auquel il donnait la préférence sur le pain même.

Le capitaine Cook, dans son premier voyage, après avoir décrit l'arbre et le fruit, et la préparation qu'y donnent les habitans des îles de la Société, pour le conserver par-delà la saison de la récolte, ajoute que de tous les végétaux dont se nourrissent ces insulaires, le fruit-pain est le principal, et qu'il ne leur coûte que la peine de le cueillir.

Dans son second voyage à Otaheitée, il nous apprend que les insulaires ne plantent jamais l'arbre à pain : « On voit, dit-il, que les » jeunes arbres sont des rejetons des racines » des anciens qui courent sur la surface du » terrain ; de sorte qu'on peut croire que cet » arbre couvrirait naturellement les plaines, et » que les habitans d'Otaheitée, au lieu d'être » obligés de planter leur pain, sont plutôt » obligés d'empêcher l'arbre qui le produit de » se multiplier trop, pour conserver quelques » autres espèces d'arbres, et avoir un peu de va- » riété dans leur nourriture. »

Sur les idées que ces voyageurs ont données de l'arbre à pain, le gouvernement anglais vient de destiner un des vaisseaux de l'expé-

dition à la baie de Botanique, pour aller de là à Otaheitée prendre de jeunes arbres de cette espèce, qu'on regarde comme de la meilleure qualité, précisément parce qu'ils y viennent spontanément.

De là le vaisseau se portera directement aux îles anglaises de l'Amérique, par la plus courte route, chargé d'une quantité de plants assez considérable, non-seulement pour pourvoir aux accidens qui peuvent en faire perdre une partie, mais aussi pour accélérer l'époque où les arbres à pain y seront multipliés, au point de fournir abondamment ce genre de nourriture aux habitans des îles anglaises.

Ce n'est pas tout : et, pour seconder cette entreprise du gouvernement, il s'est formé en Angleterre une souscription dans le dessein de donner une récompense à ceux qui contribueront à la faire réussir.

On y indique quelques nouveaux moyens pour en assurer le succès. On y désigne différens lieux intermédiaires entre les îles de la Société et l'Amérique, où l'on pourra tenter de planter l'arbre à pain, et d'où il sera plus facile de le transporter ensuite aux îles, si l'on ne pouvait pas l'y porter en droiture; et en ce cas, la première transplantation sera aussi récompensée. Enfin la société de Londres pour l'en-

couragement des arts et des sciences, a déjà promis ses secours pour l'exécution du même projet, sous quelque forme qu'on le présente, et on adoptera vraisemblablement, avant la fin de l'année, un plan plus complet et plus étendu pour arriver à ce but.

Je ne doute pas qu'au premier coup d'œil la plupart de mes lecteurs ne regardent comme une belle découverte, celle d'une nourriture abondante et saine que le sol donne à l'homme spontanément, et qui se multiplie tellement toute seule, qu'on est plutôt obligé d'en arrêter que d'en exciter la production. On se laisse aller naturellement à voir avec un grand intérêt, et peut-être avec admiration, une nation éclairée travaillant à répandre et multiplier sur la terre des biens que la nature semblait réserver à quelques climats privilégiés; et, du sein des jouissances que lui donnent les progrès de toutes les sciences et de tous les arts, comme autrefois Cérès et Triptolème, divinisés pour ces grands bienfaits, porter à des pays moins favorisés de la nature l'équivalent de ces grains nourriciers dont la culture a fondé et soutient toutes les grandes et riches sociétés. Mais prenons garde de nous laisser séduire à des apparences trompeuses. Le mal revêt souvent à nos yeux les couleurs du bien. Plus d'une fois

des hommes vertueux, conduits par des vues de bienfaisance et d'humanité, ont fait le malheur des nations qu'ils croyaient servir, tandis que, d'un autre côté, des mesures qui paraissaient cruelles, ont été salutaires et la sauvegarde des peuples; et je trouve ici un exemple frappant de cette vérité.

Comment peut-on méconnaître le danger qui menace toutes les nations de l'Europe, ou du moins ce qu'on appelle leur commerce, si cette tentative a quelque succès? Comment ne prévoit-on pas la ruine entière des métropoles, si les colonies ont désormais le fond de leur nourriture assurée et produit par leur propre sol?

Il est manifeste que l'arbre à pain, porté une fois dans nos îles et s'y propageant, les rendra indépendantes de la métropole pour l'objet de leur plus pressant besoin, la subsistance des esclaves, et même pour une portion importante de celle des maîtres. Il y a plus; l'arbre à pain étant en même temps propre à la nourriture des animaux domestiques par sa feuille et par son fruit, ces animaux s'y multiplieront. Leur chair y tiendra bientôt lieu des viandes salées et de la morue; dès lors, ces divers genres de subsistance ne pourront plus y être portés d'Europe.

Les colonies seront désormais à l'abri de la disette, de cette disette qui fait si bien fleurir le commerce, en faisant vendre et les farines de Moissac, et le bœuf salé d'Irlande, et la morue de Terre-Neuve, cent et deux cents pour cent au-delà du prix auquel les étrangers les fourniraient, si on leur laissait la liberté de les y porter.

Or, je le demande, dans cet état de choses, ne voit-on pas que les villes de Bordeaux, de Nantes, etc., de Liverpool, de Bristol, etc., perdront les richesses qui leur arrivaient par le commerce de l'Amérique? Ne voit-on pas qu'un semblable événement ruinera, en Angleterre et en France, la pêche de la morue et le commerce des farines, et celui des viandes salées, et la navigation qui n'existe que par cette pêche et par ce commerce exclusif, et la puissance fondée sur cette navigation, puisque tels sont, selon la politique qu'on a suivie jusqu'ici, les dommages que doivent recevoir les métropoles de l'Europe, si les colonies peuvent cesser de recevoir d'elles et leurs farines, et leur morue, et leurs viandes salées? Faut-il des autorités pour justifier ces craintes? En voici de bien graves.

Tout le monde connaît la conduite de l'Espagne envers ses colonies; on sait que le gou-

vernement espagnol a défendu la plantation des vignes et des oliviers dans ces beaux climats où le sol et le soleil semblaient appeler ces riches et utiles productions. Les ministres qui ont gouverné cette monarchie ont pensé, dès le seizième siècle, ce que pensent encore aujourd'hui la plupart des hommes d'état de l'Europe, que, pour établir entre la métropole et ses colonies *une balance de commerce* avantageuse à celle-là, il fallait rendre l'existence de celle-ci absolument précaire et dépendante de la mère-patrie; qu'il fallait que le Mexique et le Pérou, pays aussi vastes que les plus grandes monarchies de l'Europe et d'Asie, attendissent leur nourriture quotidienne et les objets de leurs premiers besoins de quelques villes et ports, et de quelques marchands d'Europe; qu'elles payassent ces denrées et marchandises littéralement au poids de l'or et de l'argent de leurs mines, et aux prix excessifs que leur donnerait un monopole appuyé de toute l'autorité et de toute la force de la métropole.

Cette politique n'est pas particulière à l'Espagne. L'Angleterre l'a constamment pratiquée; et, dans le projet auquel elle se laisse aller aujourd'hui, elle est en contradiction avec toutes ses anciennes maximes.

En France, lorsqu'un arrêt du 30 août 1784

a permis aux colons des îles françaises, ruinés par la guerre, de recevoir par des navires étrangers, à un prix plus modéré que celui auquel les Français les leur vendaient, des bois pour réparer leurs bâtimens d'exploitation, des charbons de terre pour les travaux de leurs sucreries, des animaux et bestiaux vivans, instrumens indispensables de leur culture, du bœuf salé, de la morue, du ris, du maïs, des légumes, des subsistances nécessaires; les chambres de commerce, les négocians des ports du royaume, enfin tous les politiques qui croient à *la balance du commerce* et à l'administration ancienne des colonies, n'ont-ils pas annoncé la ruine du commerce français, comme une suite inévitable de cette tolérance? et, quoique jusqu'ici les maux qu'ils ont prédits ne soient pas encore arrivés, ne continuent-ils pas de répandre leurs plaintes et leurs terreurs?

Si des hommes d'état, si tant de personnes qu'on suppose instruites dans les matières du commerce, et éclairées sur les véritables intérêts des nations, ne se trompent pas grossièrement, que penser de l'entreprise qu'on dénonce ici?

Il ne s'agit plus pour les métropoles de porter à leurs colonies un peu moins de farines, et de ris et de maïs, parce que les vaisseaux

étrangers leur en porteront aussi ; il s'agit de ne leur en point porter du tout, car l'arbre à pain leur tiendra lieu de tout cela.

A la vérité, les nations qui ont administré leurs colonies d'après ces principes, en ont ressenti quelquefois d'assez grands inconvéniens.

Les colonies ont souvent éprouvé d'horribles famines ou des chertés équivalentes à ces fléaux. Alors, les capitaux des malheureux Américains étant arrachés à la culture par le haut prix des denrées d'Europe, on a vu la dégradation des avances de toutes les entreprises qu'on leur permettait encore de suivre ; non-seulement la colonie a cessé de faire des progrès, mais, bien contrairement aux vues de la métropole, elle s'est appauvrie et dépeuplée.

Les Métropoles, dis-je, ont éprouvé ces inconvéniens ; mais il faut bien que les hommes d'état n'en aient pas été frappés, puisqu'ils n'en sont pas moins restés fidèles, depuis le temps de Christophe Colomb, à la politique qui s'est élevée après la mort de ce grand homme, et qui a regardé les habitans de cette moitié du monde, et les blancs eux-mêmes aussi-bien que les noirs et les bronzés, comme esclaves par nature de la race européenne, et, ce qui était non moins difficile à comprendre, comme ne

pouvant enrichir l'Europe qu'en restant toujours pauvres et privés des biens les plus nécessaires et les plus réels, la subsistance de tous les jours.

Cette opinion de tant de personnes instruites, ces exemples des plus célèbres nations, sont d'une assez grande autorité, sans doute, pour déterminer un gouvernement sage à prévenir et empêcher, s'il est possible, un événement si malheureux.

Je pense donc que, si on veut tenir aux principes anciens et respectés si long-temps, de l'administration des colonies, il faut envoyer en Angleterre un habile négociateur qui tâche de détourner le gouvernement anglais de cette funeste entreprise, et qui obtienne du ministère de ne point envoyer ce vaisseau de Botany-Bay à O-Taïti.

Il sera peut-être plus difficile d'engager les promoteurs de la souscription à renoncer à leur projet; cependant, comme elle est proposée par les planteurs et marchands anglais aux îles de l'Amérique, il suffira de choisir, parmi les négocians de nos villes maritimes, ceux qui se plaignent le plus vivement de l'arrêt du 30 août 1784. Ils feront adopter aisément à leurs confrères les raisons que je viens d'exposer.

La société anglaise pour l'encouragement

des arts et des sciences pourrait s'obstiner à soutenir cette funeste entreprise; mais, si l'on parvient une fois à la faire abandonner par le gouvernement anglais et par les planteurs et négocians en Amérique, les moyens de cette société seront trop faibles pour qu'on puisse en craindre le succès.

Si on ne pouvait empêcher la transplantation de l'arbre à pain aux îles de l'Amérique, ne peut-on pas espérer que quelque partisan bien zélé des principes anciens, bien convaincu de la nécessité de tenir les colonies dans une entière dépendance de la métropole, emploiera quelque moyen détourné pour empêcher cette production de prospérer; comme, par exemple, en arrosant les premiers plans d'eau bouillante, ainsi qu'on prétend que cela a été pratiqué, quoique sans succès, pour détruire les girofliers et les muscadiers transplantés à l'Ile de France par M. Poivre?

Enfin, je ne craindrai pas de dire qu'une guerre entreprise pour empêcher la transplantation de l'arbre à pain aux îles de l'Amérique, serait aussi raisonnable qu'aucune guerre de commerce dont l'histoire fasse mention. De pareils moyens semblent, à la vérité, odieux au premier coup d'œil; mais l'intention les excuse, si l'intention en effet est bonne et juste, comme on n'en peut douter, lorsqu'on adopte ce

grand principe, que les colonies ne sont faites que pour les métropoles.

On pourra m'opposer un exemple d'une conduite bien différente de celle que je conseille ici, dans l'ordre donné par Louis XVI à ses vaisseaux, de respecter sur toute l'étendue des mers, et d'aider de leurs secours le vaisseau du capitaine Cook, allant porter à des îles et à des terres découvertes les arts, les instrumens et les plantes de l'Europe.

Mais, si l'on prétend trouver dans ce trait d'humanité la condamnation de mon système, c'est qu'on ne fait pas attention à une différence extrême dans les circonstances. Ces pays nouveaux auxquels les Européens ont montré tant de bienveillance, n'étaient encore habités que par des *hommes*, et non par des *colons*. Vraiment on sait bien qu'il faut traiter avec bonté une peuplade encore naissante, qui périrait bien vite de misère si on se conduisait avec elle comme une métropole envers sa colonie. Mais, dans les bons principes de la politique moderne dont on commence malheureusement à s'écarter, dès que ce peuple est adulte, il faut le faire travailler, non plus pour lui-même et pour son bonheur, mais pour le seul bien de la mère patrie, pour laquelle seule il doit désormais exister.

Enfin, si l'on est choqué de l'idée de traverser le projet bienfaisant des Anglais, je n'ai rien à répondre aux personnes qui uniront cette manière de juger à une grande passion pour la liberté, à la haine de tout monopole, de tout privilége, à la doctrine de l'égalité parfaite des droits entre les habitans des colonies et ceux de la métropole. Il faudrait combattre leurs principes, et ce n'est pas mon projet de me livrer à cette discussion; mais, pour les partisans des prohibitions de commerce, pour ceux de nos négocians qui demandent avec de si vives instances d'être les seuls vendeurs et les seuls acheteurs aux colonies, qui se plaignent si amèrement de ce que les Américains portent à nos îles des farines et du maïs, je me flatte qu'ils ne seront pas assez inconséquens pour s'élever contre mon sévère, mais salutaire projet, qui n'est qu'une conséquence très-étroitement liée avec leurs propres principes, principes qu'ils donnent eux-mêmes, et qu'on regarde depuis si long-temps comme les seuls sur lesquels on puisse établir solidement la prospérité des nations qui ont des colonies, quoiqu'il faille bien faire prospérer par quelque autre moyen celles qui n'en ont pas.

DU MACHIAVÉLISME.

Je ne sais ce qui est arrivé depuis peu ; mais j'entends dans toutes les sociétés des jugemens sur le mérite de Machiavel et de Tacite comme politiques et comme historiens, et des comparaisons entre l'un et l'autre, dans lesquelles on met quelque prévention et quelque passion. Je recueillerai ici quelques idées sur ce sujet :

Beaucoup de gens parlent du machiavélisme sans en avoir une idée bien nette.

Je vais rassembler les maximes qui forment cette doctrine extraite seulement du Prince de Machiavel.

« La nécessité dont chaque prince ou nation est juge, justifie la guerre entreprise par ce motif. »

« Celui qui s'empare de la souveraineté doit exterminer la famille du prince qu'il dépossède. »

« Il doit ôter les terres et les maisons aux anciens habitans, et les donner à ceux qui le servent dans son entreprise. »

« Il faut gagner par de bonnes paroles les hommes qui peuvent traverser le nouveau gouvernement, ou s'en défaire. »

« Il ne faut pas leur faire essuyer des offenses légères qui leur laissent les moyens de se venger, mais les traiter de manière à ne leur laisser aucune possibilité de vengeance.

« Pour conserver un état accoutumé à la liberté et à ses lois, le seul moyen assuré est de le ruiner et de le détruire. »

« Celui qui aspire à la puissance doit se proposer pour modèle des hommes tel qu'Agathocle et César Borgia. »

« Après avoir fait exercer toutes les cruautés nécessaires, il faut qu'il fasse périr ceux qui en ont été les ministres par ses ordres, afin de persuader aux peuples qu'elles ne sont point venues de lui. »

« Il faut exterminer tous les grands qu'on a dépouillés, ainsi que leurs familles. »

« Le prince nouveau doit employer tour à tour la force et la ruse. »

« C'est par des trahisons et des cruautés commises à propos qu'Agathocle en Sicile, et Oliveretto da Formo réussirent dans leurs projets en se conduisant en habiles scélérats, en gens de courage et d'esprit, quoique trahissant leurs amis, faisant massacrer leurs concitoyens, et ne se laissant détourner de leur plan ni par la religion ni par l'humanité ; exemple du bon usage qu'on peut faire de la cruauté. »

« Un usurpateur doit commettre toutes ses cruautés à la fois pour n'avoir pas à recommencer tous les jours, et pouvoir rassurer et gagner les esprits, et que ceux qui en sont les victimes n'aient pas le temps de savourer, pour ainsi dire, le mal qu'on leur fait. »

« Il doit mettre ses ennemis hors d'état de pouvoir jamais se venger ; car c'est une folie de croire qu'on pourra les gagner par des bienfaits dont ils ne lui sauront jamais gré, persuadés qu'il est forcé de les leur faire. »

« Il est impossible qu'un prince nouveau s'exempte d'être cruel, toute domination nouvelle étant pleine de dangers. »

« Il doit se faire craindre plutôt que de se faire aimer, parce que l'amour n'est retenu que par le lien d'une certaine convenance, lien que les hommes, qui sont tous méchans, rompent toutes les fois qu'ils y trouvent leur avantage ; au lieu que la cruauté est entretenue par la prévoyance de la peine toujours présente aux yeux. »

« En faisant mourir ses ennemis, le prince ne doit pas profiter de leurs dépouilles, parce que les hommes oublient plus aisément la mort de leur père que la perte de leur patrimoine, et que d'ailleurs les raisons d'ôter les biens ne manquent jamais. »

« Il ne doit point tenir sa parole lorsque cette fidélité peut lui apporter quelque dommage, et que les motifs qui la lui ont fait donner n'existent plus, parce que les autres ne la tiendraient pas non plus, et qu'on ne manque jamais de prétextes pour colorer cette inobservation. »

« Il faut qu'un prince ait de l'esprit du renard pour profiter de la simplicité des hommes, qui est telle, que celui qui sait tromper trouve toujours des dupes. »

« Un prince ne peut pas observer toutes les règles morales d'après lesquelles les hommes sont regardés comme bons, parce que les besoins de l'état l'obligent souvent de violer sa foi, et d'agir contre la charité, l'humanité, la religion. Il doit se tourner selon les vents de la fortune, en faisant le bien quand il le peut, mais en faisant sans scrupule le mal quand il le faut. »

« Un prince qui veut conserver son état est souvent contraint de n'être pas bon; et, lorsque le parti dont il a besoin est corrompu, que ce soient les grands, les troupes ou le peuple, il faut le contenter, et il ne lui reste pas la liberté de bien faire. »

Je n'ai extrait là que le Prince de Machiavel.

On trouve les mêmes maximes dans ses discours sur Tite-Live et ses autres ouvrages.

Il importe ici de remarquer que toute cette doctrine, qui n'est que le commentaire de la maxime, *Si violandum est jus regnandi gratiâ, violandum est*, est également la théorie d'un gouvernement révolutionnaire, et celle d'un gouvernement habituel. D'après cette autre maxime de Machiavel, que l'autorité se conserve à l'aide des mêmes moyens par lesquels on l'a acquise et que, pour maintenir un état politique, il faut le rappeler sans cesse aux maximes d'après lesquelles il a été établi, ceux à qui ces enseignemens sont adressés, sont également les auteurs et chefs des révolutions, voulant changer ou venant de changer le gouvernement, établir une forme nouvelle ou la maintenir quand elle est établie.

Il faut se défendre de croire qu'on ne peut craindre le machiavélisme que d'un tyran singulier, d'un prince ou même d'une aristocratie oligarchique. Cette politique est aussi celle de la populace devenue une fois maîtresse du gouvernement, et elle exagérera ces horribles principes, s'ils peuvent être exagérés, et surtout elle les pratiquera avec une rigueur telle et des moyens si puissans, qu'il sera im-

possible d'en adoucir l'horreur, ni d'en éviter l'atteinte.

Le machiavélisme dans un gouvernement populaire sera plus audacieux parce qu'il a plus de forces dans sa main, celles d'un peuple entier devenu l'exécuteur de ses propres lois; plus ardent, parce qu'il est fourni d'une plus grande quantité de matières combustibles; plus étendu, parce qu'il embrasse toute la surface d'un pays; plus inévitable, parce qu'il trouve partout des espions et des bourreaux; moins arrêté par l'opinion, parce qu'entre un aussi grand nombre de complices, la part de honte est petite pour chacun; moins retenu dans ses violences par l'honneur, les mœurs, les usages, les décences, etc.; considérations nulles pour le peuple.

Les préceptes ou conseils du politique italien sont également adressés, ou du moins peuvent l'être à tous les instituteurs d'un gouvernement nouveau, quelque forme qu'on veuille lui donner, monarchique ou aristocratique ou démocratique, à quelque degré que ce soit; de sorte qu'on voit clairement que ses instructions conviennent autant à une populace en insurrection qui veut établir ou maintenir l'ochlocratie la plus caractérisée, qu'à un individu qui aspire au despotisme le plus absolu.

Et la preuve que cette théorie est commune à toutes les révolutions en faveur de quelque forme de gouvernement que ce soit, c'est que dans les troubles des états, toutes les fois que la populace a pu gouverner, elle a gouverné selon les mêmes maximes que Machiavel dit avoir été mises en pratique par les usurpateurs singuliers qu'il propose pour modèles, tels qu'Agathocle et Borgia et Oliverotto da Formo; ce que l'on reconnaît à chaque pas dans l'histoire des petites républiques grecques et dans celle de la république romaine, quand la puissance du peuple l'a emporté, et dans les petits états d'Italie dans toutes les circonstances semblables.

Si une tête aussi forte et aussi vaste que celles d'Aristote et de Bacon, accoutumés à des analyses complètes et à ces divisions et partitions métaphysiques appelées catégories, eût rassemblé et disposé méthodiquement toutes les manières d'opprimer dont peuvent s'aviser les gouvernemens tyranniques, on ne trouverait pas dans leurs tableaux beaucoup de préceptes qui n'aient pas été suivis par notre gouvernement révolutionaire.

D'habiles gens ont cru que Machiavel n'avait recueilli les maximes et dressé le code de la tyrannie que pour mettre les hommes en garde contre elle.

On peut appuyer cette opinion de l'exemple de saint Thomas d'Aquin qu'on ne saurait soupçonner d'avoir voulu établir cette horrible doctrine, ni de l'avoir exposée dans la vue de la faire pratiquer.

Voici les leçons du docteur angélique :

« Pour maintenir la tyrannie, il faut faire mourir les plus puissans et les plus riches, parce que de telles gens se peuvent soulever contre le tyran, par le moyen de l'autorité qu'ils ont. Il est aussi nécessaire de se défaire des grands esprits et des hommes savans, parce qu'ils peuvent trouver par leur science les moyens de ruiner la tyrannie. Il ne faut pas même qu'il y ait des écoles, ni autres congrégations, par le moyen desquelles on puisse apprendre les sciences ; car les savans ont de l'inclination pour les choses grandes, et sont par conséquent courageux et magnanimes, et de tels hommes se soulèvent facilement contre les tyrans. Pour maintenir la tyrannie, il faut que les tyrans fassent en sorte que leurs sujets s'accusent les uns les autres et se troublent eux-mêmes ; que l'ami persécute l'ami, et qu'il y ait de la dissension entre le peuple et les riches, et de la discorde entre les opulens ; car ils auront moins de moyens de se soulever à cause de leurs divi-

sions. Il faut aussi rendre pauvres les sujets, afin qu'il leur soit d'autant plus difficile de se soulever contre le tyran. Il faut établir des subsides, c'est-à-dire, de grandes exactions et en grand nombre ; car c'est le moyen de rendre bientôt pauvres les sujets. Le tyran doit aussi susciter des guerres parmi les sujets et même parmi les étrangers, afin qu'ils ne puissent négocier aucune chose contre lui. Les royaumes se maintiennent par le moyen des amis ; mais un tyran ne se doit fier à personne pour se conserver en la tyrannie. »

Les ouvrages de saint Thomas et sa théologie et sa morale seule, le mettent à l'abri du reproche qu'on a fait à Machiavel d'avoir armé la tyrannie ; mais on ne peut pas dire la même chose de Machiavel.

On trouve chez le politique italien, qui par là même semble se distinguer le plus fortement de Tacite, une absence totale, dans ses écrits, de tout sentiment de justice et d'humanité.

Si dans le Prince, Machiavel traite de la manière de gouverner un état nouvellement acquis, libre auparavant et vivant sous ses propres lois, on le voit prononcer : qu'il n'y a point de moyen vraiment sûr d'en conserver la possession, que de le ruiner et de le détruire, et que sans cela le nouveau possesseur lui-même

sera bientôt détruit; mais en donnant ce précepte il ne montre ni même n'insinue aucune improbation de cette horrible politique.

C'est avec le même sang-froid qu'après avoir exposé les moyens par lesquels César Borgia, après s'être rendu maître de la Romagne et du duché d'Urbin, s'y maintint par la spoliation et le meurtre des Orsini et la dispersion des Colonnes et par des cruautés et des trahisons sans nombre, il ajoute que le duc avait dans son caractère une si grande audace (car c'est le sens du mot italien *ferocia* comme il est employé en cet endroit) et connaissait si bien l'art de conserver son pouvoir sur les hommes,..... qu'on ne peut proposer un meilleur modèle à tous ceux que la fortune et la victoire ont élevés à l'empire.

On ne peut lire sans indignation le petit récit de Machiavel *del modo tenuto dal duca Valentino per ammazzare Oliverotto da Formo, gli Orsini*, etc., où l'auteur expose dans le plus grand détail l'infâme trahison par laquelle le duc les attira dans le piége et les fit massacrer, sans qu'il y ait dans tout le récit un seul mot de blâme.

Le grand principe de Machiavel est que l'homme est né méchant, et il ne croit pas à la vertu.

Il expose et explique froidement les moyens qui amènent et assurent les succès du crime, et paraît ne pas croire qu'aucun avantage puisse jamais être le fruit de la vertu. Or, c'est par là principalement que le politique italien diffère de l'historien romain.

Tacite fait passer dans l'âme de ses lecteurs l'admiration, je dirais presque la passion qu'il a pour la vertu et son indignation contre le crime. Il ne déclame point comme Salluste, et peint le crime avec toute son horreur. Quel sentiment profond de la vertu, que celui qui a conduit son pinceau traçant la mort de Germanicus, la fin de Thraséas et la vie d'Agricola! Et je dirais volontiers qu'on peut mesurer la moralité des politiques et surtout des princes, sur la manière dont ils jugent et dont ils sentent Tacite et Machiavel.

DES MENSONGES POLITIQUES.

PARMI les excellentes plaisanteries politiques de Swift, on peut compter celle qui a pour titre *the art of political lying*, l'art du mensonge politique. J'en donnerai ici un extrait que j'accompagnerai de quelques applications.

Ce petit ouvrage est le prospectus d'un traité complet, en deux volumes in-4°., proposé par souscription.

L'auteur y prouvera qu'il y a un art nécessaire à cultiver, de persuader au peuple une fausseté salutaire, art plus difficile que celui de lui persuader une vérité utile; qu'il y a des fausetés salutaires, c'est-à-dire celles qui sont jugées telles par l'artiste qui les fabrique; que le peuple a droit aux vérités privées dans ses relations avec ses parens et voisins et dans son intérieur; qu'il ne doit pas être trompé par sa femme, ses enfans, ses domestiques, mais qu'il n'a aucun droit aux vérités politiques;

Que le droit de fabriquer des mensonges politiques n'appartient pas au gouvernement seul, et qu'il fait partie des droits du peuple en Angleterre, par la raison même que le gouverne-

ment y est en partie démocratique ; que l'abondance des mensonges politiques est un des signes caractéristiques de l'état de liberté de la nation;

Qu'il y a deux sortes de mensonges politiques, les mensonges malicieux et les mensonges merveilleux ; que le crédit des premiers est fondé sur une inclination de l'âme humaine, née de l'amour-propre et du plaisir que chacun goûte à trouver les autres homme plus méchans, plus vils ou plus malheureux que lui, et que la disposition à croire les mensonges merveilleux dérive de la paresse et de l'inertie de l'âme, qui la rendent incapable d'être chatouillée ou remuée par ce qui est ordinaire et commun ;

Qu'on peut diviser les mensonges malicieux en trois classes. Les mensonges de détraction, ceux d'addition et ceux de translation. Les premiers ôtent à un homme public la réputation qu'il a méritée, dans la crainte qu'il n'en use au détriment de la nation. Le mensonge d'addition donne à un homme public plus de réputation qu'il n'en mérite, afin de le mettre plus en état de faire ce qu'on demande de lui. Enfin le mensonge de translation transporte le mérite d'une bonne action, ou le blâme d'une mauvaise à celui qui n'y a eu aucune part. C'est surtout à cette dernière sorte de mensonge qu'on doit s'exercer, parce que le fait étant con-

stant, il ne reste rien à faire pour tromper le peuple, que de lui faire prendre le change sur la cause ou l'auteur du fait ; ce qui est, dit-il, fort aisé.

Il donne ensuite quelques règles pratiques, comme de ne pas attribuer aux hommes pour lesquels on emploie le mensonge d'addition ou de détraction, des qualités trop notoirement éloignées de leur caractère, de ne pas les leur donner *in extremo gradu*, de ne pas trop exagérer les fautes et les crimes qu'on leur prête, etc.

L'auteur fait deux classes des mensonges prodigieux, ceux qui répandent la terreur et ceux qui excitent et animent le peuple. Quant aux premiers, il enseigne qu'il ne faut pas les multiplier et les faire se succéder trop promptement, parce qu'on affaiblit leur impression ; et pour les seconds, il ne faut pas qu'ils passent la vraisemblance au-delà d'un certain point. Les comètes qu'on annonce, les monstres marins, ne doivent pas passer une certaine grandeur. Il ne faut pas tuer à l'ennemi quarante mille hommes en un jour, ni emporter une place forte d'assaut, et gagner une grande bataille en laissant sur la place quinze morts et ving-cinq blessés. Il faut aussi que les grands événemens dont on amuse le peuple, tels que les tremblemens de terre et les ouragans, ne

soient pas placés en des pays situés à une distance moindre que celle d'une journée d'homme, ou même de cheval. Enfin, cette espèce de mensonge demande à être variée, et l'on ne doit pas y insister long-temps.

Il faut se garder aussi de porter au marché trop de mensonges à la fois, ce qui les fait tomber de prix. Si le crédit des menteurs politiques souffre quelque diminution, c'est un fort bon moyen; mais il doit être à craindre qu'aucun d'eux ne veuille user de dire la vérité pendant un ou deux mois de suite, ce qui leur rendra du crédit pour six mois au moins.

L'auteur donne ensuite ses idées sur les meilleurs moyens de répandre les mensonges politiques; il dit qu'il faut bien se garder d'y employer des sots comme il y en a tant, et qui ne sont nullement qualifiés pour exercer cette utile profession. Il veut qu'on forme une société de menteurs habiles, pris de toutes les petites corporations de menteurs politiques; que cette société mère ne soit composée que des principaux et des chefs; qu'aucun mensonge n'ait cours que sur leur autorisation; qu'il y ait parmi eux des hommes de tous les états et de toutes les professions, afin qu'on y juge plus sûrement de la convenance du mensonge et de la probabilité qu'il réussira; qu'ainsi il y faut des

voyageurs, des virtuoses, des chasseurs de renards, des jockeis, des clercs de procureurs, de vieux marins, des invalides de Chelsea et de Greenvich, etc.; qu'il faut que cette société ait constamment dans son antichambre un certain nombre de personnes douées de cette disposition qu'on appelle crédulité; ces gens répandant les mensonges que d'autres ont forgés, avec beaucoup plus de grâce que les inventeurs eux-mêmes: qu'il ne faut guère inventer qu'un mensonge par jour, ou deux tout au plus; que les mensonges faits pour inspirer la terreur, produisent de grands effets dans les mois de novembre et décembre, et réussissent moins bien en mai et juin, à moins que le vent de l'est ne règne; sur quoi il promet de donner un calendrier, où il enseignera quelles espèces de mensonges il convient de semer dans chaque mois de l'année.

Il sera, continue-t-il, défendu aux associés, sous une certaine peine, de parler d'autre chose que du mensonge du jour. Les membres de la société qui rougiraient ou seraient décontenancés en répandant le mensonge courant, ou qui en omettraient quelque circonstance essentielle, doivent être chassés. On établira un comité particulier pour les mensonges à l'oreille, qu'on ne doit répandre qu'en chuchotant.

Il sera utile d'avoir et d'employer de temps en temps des mensonges d'épreuves, comme des charges d'épreuves pour les pièces d'artillerie, pour essayer et reconnaître jusqu'où va, au moment actuel, la crédulité du peuple; comme on peut dire que la transsubstantiation est, parmi les catholiques, le dogme d'épreuve, d'après lequel on s'assure qu'il n'y a rien que leur foi ne puisse digérer.

L'auteur traite encore de la célérité avec laquelle se répandent les mensonges politiques, et de leur différente durée. Il y a des mensonges, dit-il, qui vont plus vite que la poste. Les mensonges de terreur font jusqu'à dix milles par heure; les mensonges chuchotés se meuvent dans une orbite moins grande, mais avec beaucoup de célérité : quant à leur durée, il y en a beaucoup d'éphémères qui, comme les insectes à qui on donne ce nom, vivent et meurent, et changent de forme en un jour.

Il promet aussi des règles pour reconnaître quand, où, et par qui un mensonge politique a été inventé; et des moyens de distinguer s'il est du cru de l'Angleterre ou de la Hollande, ou de la France, de la Cité ou de Westminster, de tel ou de tel club, etc.

Il se propose cette question : un mensonge

qu'on veut combattre, est-il attaqué avec plus d'avantage par la vérité qui lui est opposée que par un autre mensonge? et, vu la grande inclination du genre humain pour le mensonge, il pense que le mieux est d'opposer mensonge à mensonge. Ainsi, si l'on dit qu'il y a un traité entre la France et l'Angleterre, signé le 15 septembre, pour établir le despotisme et le papisme parmi nous, il ne faut pas soutenir qu'il n'existe point de semblable traité, mais qu'on a la certitude qu'il y a beaucoup d'articles dont on n'a pu encore convenir, etc., etc.

Cette pièce de Swift m'est revenue en mémoire, à l'occasion d'une observation que tout le monde a pu faire comme moi, et qui est frappante de vérité, sur l'emploi constant et étendu qu'ont fait en France des mensonges politiques, ceux qui nous ont successivement dominés, et conduits de révolution en révolution.

Les mensonges politiques que dénonce le docteur Swift servent quelquefois utilement une faction qui veut se conserver dans le ministère, ou en chasser ceux qui l'occupent. Ils dissimulent une perte, un mauvais succès, ou publient une fausse victoire; ils accréditent de faux bruits de guerre ou de paix, pour faire tomber ou hausser

de prix les effets publics. Voilà le but et l'effet de leurs petits articles.

Les inconvéniens sont légers de ces mensonges dont on berce une nation riche et puissante, où la liberté publique et individuelle, la propriété et tous les droits de l'homme sont en même temps assurés; et la nation anglaise n'en a pas moins marché, d'un pas rapide et ferme, à la richesse et à la prospérité où nous la voyons aujourd'hui parvenue.

Les mensonges politiques dont nous avons été abreuvés, sont tout autre chose, et ont eu de tout autres résultats. On a menti pour établir un gouvernement monstrueux, ou plutôt pour subvertir tout gouvernement; on a menti pour piller et pour égorger. Les mensonges politiques ont été un instrument d'iniquités et de crimes dans les mains des artisans de nos malheurs, et c'est surtout à l'aide de ce moyen qu'en peu d'années ils ont assemblé, sur un grand et riche pays, plus de misères et de calamités que n'en montre l'histoire dans des siècles entiers de désordres et de barbarie.

Dans l'histoire des mensonges politiques, employés par les nations jusqu'à nous, on trouve encore quelque respect pour l'opinion, quelques égards pour la raison des hommes.

Dans les manifestes qui accompagnent les

déclarations de guerres les plus injustes, dans les préambules des édits les plus désastreux, les prétextes dont on se couvre ont toujours quelque apparence par laquelle les peuples sont trompés, et dont les administrateurs sont quelquefois eux-mêmes séduits.

Mais il n'a pas été donné à tous les hommes ni à tous les temps, ou plutôt il n'a été donné à aucun homme, et à aucun temps, et à aucun gouvernement d'afficher un mépris aussi profond envers la nation, et les nations étrangères, que celui qu'ont montré les menteurs politiques de la révolution.

DE L'EXPRESSION EN MUSIQUE,

ET DE L'IMITATION DANS LES ARTS.

Etiam quædam nunc artes expoliuntur, nunc etiam augescunt. Lucret. lib. v.

La musique a sa poétique qui mérite sans doute d'être recherchée. Il est bon de reconnaître toutes les sources de nos plaisirs ; on parviendra peut-être à les rendre plus abondantes, ou du moins plus pures, en perfectionnant le goût qui n'est que le sentiment éclairé des beaux-arts.

La carrière est trop longue pour que j'ose me proposer de la parcourir toute entière : je tenterai seulement d'y faire quelques pas. Je ne veux traiter ici que de l'expression qu'on attribue à la musique.

La musique est une succession ou un ensemble de sons mesurés dans leur durée ; succession dans la simple mélodie, ensemble dans l'harmonie.

Je regarde commes synonymes, au moins

dans la question présente, les termes *exprimer* et *peindre* (qui peut-être le sont toujours) ; et comme toute peinture est une imitation, demander si la musique a de l'expression, et en quoi cette expression consiste, c'est demander si la musique imite, et comment.

On peut distinguer deux sortes d'objets que la musique entreprend de peindre et d'exprimer, les objets physiques, leurs diverses actions, leurs mouvemens, leurs effets, et les passions ou plus généralement toutes les affections du cœur humain.

Recherchons les moyens qu'elle a pour ces deux espèces d'imitations, en commençant par la première.

La musique s'exécutant par le même organe que la langue parlée, et affectant le même sens, devient elle-même une langue. Il peut donc être utile de rechercher d'abord si les langues expriment et imitent les objets physiques, et par quels moyens elles exécutent cette imitation.

L'imitation des objets physiques, par l'organe de la parole, paraît avoir guidé les hommes dans la formation de toutes les langues. Presque tous les mots qui signifient les objets sensibles et leurs diverses actions, les peignent en même temps, en imitant le bruit qu'ils font.

entendre, ou le mouvement qu'ils ont, ou la figure qu'ils affectent, ou les effets qu'ils produisent, etc.; tels sont les noms donnés aux objets qui font du bruit ou qui ont du mouvement, au tonnerre, au vent, aux fleuves, aux animaux, aux actions de *piquer*, de *percer*, de *creuser*, de *voler*, de *glisser*, de *briser*, *etc.* Les termes qui expriment ces idées sont imitatifs dans toutes les langues du monde, et cette imitation se reconnaît au travers de toutes les altérations que les langues ont subies dans les progrès des sociétés.

Cette vérité est trop connue pour que nous soyons obligés de la prouver par des exemples qui se présentent d'eux-mêmes; mais ce qu'il est important de remarquer ici, c'est la force des analogies et des rapports qui ont conduit à cette imitation. On peut les croire faibles au premier aspect; mais on voit que leur influence sur la formation des langues a été bien puissante, puisqu'elle a guidé en même temps et dans la même route tous les hommes de toutes les nations. C'est, si l'on veut, une ressemblance bien légère que celle du mot *fragor* avec le bruit d'un arbre qui éclate; des noms du *tonnerre*, de la *foudre*, du *vent*, avec ces divers objets physiques; des mots ακμη *acuere*, *aiguille*, *hache*, *etc.*, et généralement de la syllabe *ac*,

avec les actions de percer, de piquer, de couper, etc.; des mots *fleuve*, *flatus*, *souffle*, *etc.* où l'articulation *fl* exprime la fluidité, avec l'écoulement d'un fluide, etc.; mais cette ressemblance, ou, si l'on veut, cette analogie, est réelle et vraie. Elle rappelle l'idée de l'objet; elle retrace, au moins en partie, les sensations que sa présence a causées; elle fournit donc aux langues un premier moyen d'imitation qui tient, pour ainsi dire, aux mots, même isolés les uns des autres, et avant qu'on les réunisse pour en former la phrase et le discours.

Mais bientôt s'ouvre une autre source infiniment plus abondante où l'imitation pourra puiser; c'est l'assemblage, la combinaison de ces mêmes sons dans la phrase et dans le discours. Là ces premières analogies faibles, au moins en apparence, entre les *mots* et les *choses*, se trouvant rassemblées, se prêtent mutuellement une force nouvelle. L'imitation devient plus vraie en nous offrant plus de traits à la fois. Il est certain que cette partie de phrase, *le murmure d'un ruisseau qui roule ses flots argentés, etc.*, forme une imitation dont la vérité ne peut être méconnue; la ressemblance du tableau augmente même en beaucoup plus grande raison que le nombre des traits qu'on y fait entrer; comme, lorsque je dessine un visage, si un ou

deux coups de crayon, quoique vrais, sont encore équivoques, trois ou quatre ne le sont plus.

Dans cette imitation des objets, par la phrase et le discours, le mouvement est déjà sensible; le mouvement, dont l'emploi est la grande richesse et la grande puissance des arts; mais c'est dans la poésie qu'il commence à produire de grands effets. Le nombre et la mesure y viennent au secours de l'imitation, et lui donnent une toute autre énergie.

Tænarias etiam fauces, alta ostia, ditis,
Et caligantem nigrâ formidine lucum, etc.

Chiama gli abitator dell' ombre eterne
Il rauco suon della tartarea tromba, etc.

Dans le sein de la mort, ses noirs enchantemens, etc.

Vade, age, nate; voca zephyros et labere pennis.

Quand on prétendrait que chaque mot de ces admirables vers n'imite et ne peint rien en le considérant comme isolé, qui peut se refuser à sentir avec quelle vérité leur assemblage, leur mouvement, leur mètre, peignent et imitent les sombres horreurs du royaume de Pluton, le vol rapide et léger de Mercure et des Zéphyrs, etc.?

Maintenant il est facile de voir que les moyens

d'imitation qu'a l'organe de la voix pour peindre les objets physiques, leur action, leurs mouvemens, etc., la musique peut s'en servir et les employer avec bien plus d'avantages pour exécuter l'imitation à laquelle elle travaille.

Comme les langues, comme la poésie, elle choisira, dans les objets sensibles, les sons, les actions, les mouvemens, les effets, et en général toutes les circonstances qui peuvent s'imiter par les sons et le mouvement de la voix et des diverses espèces d'instrumens; elle peindra les bruits et les sons, par les sons les plus analogues; le mouvement par les mouvemens; l'élévation d'un objet par des sons élevés, et sa profondeur par des sons graves; la distance par l'opposition de ces deux sortes de sons, la fuite par des sons soutenus, et s'affaiblissant par degrés comme les impressions que fait sur nos sens un objet qui s'éloigne et fuit; son approchement par une marche contraire; la violence d'un torrent, qui entraîne tout sur son passage, par une succession rapide de sons fortement prononcés et liés ensemble, qui représentent le mouvement de cette masse d'eau agissant comme un corps solide; le nuage flottant qui s'élève, par un chant promené sur un fond d'harmonie égal; la mer agitée, par un mou-

vement rapide de sons liés, comme les flots qui se succèdent en se poussant; le bruit du tonnerre qui roule, par une suite diatonique de sons détachés allant de l'aigu au grave, et du grave à l'aigu; l'éclair qui brille, par des traits de chants élevés et légers; la foudre qui éclate, par des sons plus graves et plus frappés, les uns et les autres sortant tout à coup d'une harmonie pleine et soutenue; la pluie, par des sons détachés et descendant de l'aigu au grave à des intervalles peu distans, et dont le mouvement peindra ce que les latins ont appelé *stillicidium*, d'un nom assurément bien imitatif; le cours paisible d'un ruisseau, par la répétition d'une phrase courte et diatonique confiée aux instrumens les plus doux, et soutenue par une basse continue et très-simple; le fleuve qui roule ses eaux avec plus de rapidité et de majesté, par une imitation à peu près semblable, mais avec des sons plus graves, des instrumens plus forts, plus pleins, et une basse plus travaillée; le point du jour, par un gazouillement d'instrumens aigus, semblable au chant des oiseaux; la fraîcheur du matin, par la légèreté des mouvemens et la délicatesse des sons, par une harmonie simple et facile qu'on saisira sans effort, et qui mettra l'âme dans cet état de douce émotion que cause le spectacle du réveil de la nature;

le phénomène de l'accroissement successif de la lumière pourra être imité par l'accroissement successif de la force de l'harmonie ; l'éclat du jour, par l'éclat des sons ; la lenteur majestueuse du soleil, par la gravité du mouvement ; et la force de ses rayons, par une harmonie pleine et forte ; son coucher, par des dégradations et un affaiblissement successifs des sons ; le retour des troupeaux, par des chants imités de ceux des bergers qui aient un caractère de douceur et de simplicité ; le silence de la nuit, par le jeu des instrumens adoucis et en sourdine, par des sons voilés comme la nature ; l'incertitude et le tâtonnement d'un homme dans les ténèbres, par des sons coupés et vagues ; un combat, par des mouvemens fiers et rapides, par l'emploi de tous les instrumens guerriers, par des changemens brusques de modulation, par beaucoup de dissonances, par des chants chromatiques, exprimant les cris douloureux des blessés et des mourans ; la victoire, par des chants élevés et brillans, par des voix fortes et mâles, etc.

Je ne pousserai pas plus loin cette énumération qui n'est que bien incomplète, mais qui peut cependant donner quelques idées des ressources que la musique a pour imiter les objets sensibles.

On dira que cette prétendue imitation est absolument arbitraire, et l'ouvrage d'une imagination qui se crée à elle-même des fictions agréables, qui voit des rapports et des ressemblances où il n'y en a point. Quelle ressemblance peut-il y avoir entre le lever du soleil, la fraîcheur du matin, et tous les moyens de la musique?

Sans doute, l'imitation que nous attribuons ici à la musique, suppose des ressemblances, ou plutôt des analogies (qui sont des ressemblances plus faibles et plus éloignées) entre les moyens d'imitation et l'objet imité. Mais ces analogies ne peuvent être contestées. L'emploi seul qu'on en fait prouve leur réalité. On sait bien que la musique ne peut pas être *fraîche* comme l'air du matin, ni *suave* comme l'odeur que la terre, humectée par la rosée, exhale au lever du soleil. Mais il faut bien qu'il y ait quelque chose de commun entre les impressions que nous fait éprouver un beau lever du soleil, et la sensation que nous recevons d'un certain emploi des sons, pour qu'on ait imaginé de peindre, par la musique, et le lever du soleil et la fraîcheur du matin.

Cette analogie peut se prouver encore par les métaphores employées dans toutes les lan-

gues, pour peindre les phénomènes et les effets de la musique.

Qu'est-ce que la métaphore ? c'est l'usage d'une expression employée à rendre les impressions faites sur un de nos organes, pour peindre des impressions appartenantes à un autre organe. Quand on a dit une voix *fraîche* et *brillante*, on a emprunté ces expressions des sens du toucher et de l'œil ; car il n'y a de *frais*, rigoureusement parlant, que ce qu'on touche, et de *brillant* que ce qu'on voit. Cependant ces expressions sont reçues dans toutes les langues, et ne sont équivoques dans aucune. D'où vient cela ? C'est qu'il y a une analogie, une ressemblance, un rapport entre les trois sortes d'impressions reçues par le toucher, d'un corps *frais*, par la vue, d'un objet *brillant*, et par l'ouïe, de la voix que nous appelons *fraîche* et *brillante*. A quoi tient cette analogie ? Serait-ce que, dans la partie la plus sensible de nous-mêmes, les fibres qui reçoivent ces trois sortes d'impressions, sont voisines les unes des autres, se communiquent réciproquement leurs ébranlemens, aboutissent à un centre commun, etc. ? On peut s'épuiser en conjectures métaphysiques sur ce sujet délicat, sans trouver rien de satisfaisant ; mais les faits ne peuvent être niés ; les faits, c'est-à-dire, l'emploi de cette sorte de

métaphore dans toutes les langues, et la réalité de l'analogie que cet emploi suppose.

C'est, pour le dire en passant (car ce n'est peut-être pas ici la place de cette réflexion), c'est, dis-je, cette même correspondance de différens organes qui autorise la musique à peindre, par les sons qui semblent n'affecter que l'ouïe, des impressions faites sur d'autres sens. La musique est par là en grande partie une langue métaphorique. Pour peindre les objets, elle s'appuie, comme les langues, sur l'analogie qu'ont entre elles les impressions faites sur des organes différens.

Le bruit et le mouvement, par exemple, l'un sensible à l'œil, l'autre sensible à l'ouïe, se correspondent réciproquement et existent ensemble dans l'objet physique. La musique profite de cette liaison ; et si elle ne peut peindre un objet par les inflexions de la voix, elle l'imite par le mouvement, ou plutôt elle réunit le plus souvent ces deux moyens d'imitation et d'expression qui se prêtent un secours mutuel.

L'exemple de ces analogies obscures, qui ont dirigé les hommes dans la formation du langage, fait donc comprendre comment la musique peut se servir de celles que nous avons indiquées ; car pourquoi dans la musique, qui

est une langue, les hommes auraient-ils été plus difficiles? Ne peut-on pas dire : précisément, à raison de ce que la musique est, plus que la langue parlée, l'ouvrage de l'art, elle est plus un langage de convention, elle a dû se contenter plus aisément des moindres ressemblances? Plus faible que la nature, elle a dû se prendre à tous les appuis qu'elle rencontrait sur sa route.

Il faut encore considérer la facilité avec laquelle les petites raisons décident lorsqu'on n'en a pas de plus fortes.

Voyez un sentier frayé dans une prairie; toutes les sinuosités que vous y remarquez peuvent paraître l'effet du hazard, et cependant il n'y en a aucune qui n'ait été déterminée par des motifs. Un petit tertre, une touffe d'herbe qu'on a voulu éviter machinalement, un objet éloigné vers lequel on se dirigeait sans y penser, ont porté les premiers pas d'un côté plutôt que d'un autre. Cette première trace, souvent imperceptible, a été suivie, et le sentier s'est formé.

C'est ainsi que des rapports éloignés, des analogies faibles ont dirigé insensiblement les pas de l'homme dans les efforts qu'il a faits pour peindre la nature par la musique comme par la langue.

S'il m'est permis de donner encore une explication plus métaphysique de ce phénomène, je dirai qu'il tient à la facilité avec laquelle les idées et les expressions se lient tant entre elles, qu'avec les circonstances les plus légères. Un exemple frappant de cette facilité, est celui que nous offre la liaison des idées avec les mots, lors même que les mots n'ont, avec les objets des idées, aucun de ces rapports sur lesquels nous avons dit plus haut que les langues établissaient une sorte d'imitation. On voit des chaînes fort longues d'impressions et d'idées attachées par un fil imperceptible, à un petit nombre de syllabes, et se reproduisant tout à coup lorsque ces syllabes sont prononcées. Il suffit d'avoir entendu un mot au même moment où l'on acquérait une idée, où l'on éprouvait une impression, pour qu'il s'établisse entre le mot et l'idée ou l'impression, une liaison qui ne sera jamais rompue. Le mot de *laideur* réveillera toujours en moi l'idée d'une chose désagréable, parce qu'on a prononcé devant moi les syllabes qui le forment, en me montrant un objet désagréable.

Or, cette même facilité avec laquelle les idées et les impressions se réveillent, sert admirablement la musique. Elle fait qu'il lui suffit de nous faire entendre quelqu'un des bruits que rend

l'objet physique, ou de nous représenter le mouvement, ou en général quelqu'une des circonstances qui l'accompagnaient, pour réveiller toutes à la fois les impressions que sa présenc avait faites sur nos organes et sur notre imagination, et nous faire éprouver tous les effets de l'expression que nous attribuons à la musique. On voit qu'il nous serait facile d'expliquer cec par plus d'un exemple; mais nos lecteurs les suppléeront aisément.

Enfin, je terminerai ce que j'avais à dire d ces analogies, en faisant observer que les ouvrages des bons maîtres en prouveront la réalité à ceux qui voudront prendre un moyen que j'ai employé moi-même quelquefois. On n'a qu'à remarquer dans Pergolèse, Terradellas, Galuppi, Jomelli, Hasse, etc., les morceaux où ils ont voulu peindre un même objet physique; on trouvera que toujours, ou presque toujours, ils ont une marche semblable et quelque chose de commun, soit dans le mouvement, soit dans le rhythme, soit dans les intervalles, soit dans le mode. Tous les *dal torrente che rovina*, etc., tous les *destrier che all' armi usato*, etc., tous les *fiumicel che s'ode a pena*, etc., tous les *vo solcando un mar crudele*, etc., des différens auteurs, ont des ressemblances frappantes, sans que, pour cela, ils soient copiés les uns des

autres. Or, comment tous les compositeurs seraient-ils entrés dans la même route, ou du moins dans des routes si voisines, s'ils n'y avaient été conduits par ces mêmes analogies, ces rapports dont nous voulons établir la réalité?

Passons maintenant à l'expression des passions et des affections diverses du cœur humain, et voyons quels moyens la musique a pour les imiter.

Toutes les passions et tous les sentimens du cœur humain ont leur déclamation naturelle; j'entends par la déclamation naturelle : 1°. les accens des grandes passions lorsqu'elles se produisent au dehors par des voix inarticulées, comme les cris, les soupirs, les sanglots, ou qu'elles s'expriment par des mots qui ne forment point de discours suivi, tels que les interjections; 2°. les inflexions de voix que reçoit le discours suivi employé à exprimer ces mêmes passions, et les autres sentimens du cœur humain.

J'appelle cette déclamation *naturelle*, pour la distinguer de la déclamation oratoire et théâtrale, qui est elle-même fondée sur les accens des grandes passions, et sur ceux que l'usage de la langue parlée attache aux mots et aux phrases dans le discours suivi. Or, je dis que

cette déclamation naturelle est le modèle que copie l'imitation musicale.

L'organe de la parole étant l'un des plus puissans moyens que la nature a donnés à l'homme pour exprimer et peindre ses idées et ses sentimens, il est bien naturel que la musique s'en serve et qu'elle emprunte de là son expression. Elle choisira donc dans la déclamation naturelle les accens les plus marqués; elle les disposera avec plus d'art; elle les préparera pour augmenter leur effet; elle les rendra plus sensibles en leur opposant des contrastes (un des moyens les plus puissans des arts); elle les ramènera plus souvent; elle les prononcera plus fortement; elle nous en occupera plus long-temps; en un mot, elle produira, par leur moyen, ces impressions fortes et profondes que toutes les âmes sensibles ont éprouvées, et que ceux-là seuls pourront méconnaître qui ne sont pas dignes de les sentir.

C'est surtout dans l'imitation des accens des grandes passions que la musique triomphera. C'est là qu'on ne pourra lui contester la faculté d'exprimer et de peindre. Elle deviendra une déclamation énergique et quelque chose de mitoyen entre les sons soutenus de la voix déployée, et les cris tantôt étouffés, tantôt violens des passions. Le compositeur saisira les

cris de la nature comme le déclamateur, mais il les prononcera avec bien plus de force. L'acteur intelligent les fortifiera encore au-delà de ce que le compositeur avait conçu. Il fera le sacrifice bien entendu de la beauté de son organe à la vérité de l'expression: la voix la plus fraîche et la plus brillante prendra une teinte sombre et douce, et, par une magie que cet art charmant peut seul employer, nous entendrons les gémissemens douloureux et tendres percer et transparaître au travers d'un chant mélodieux.

Il ne faut pas même borner au seul organe de la voix, la faculté d'imiter ainsi les accens des passions; les instrumens ont aussi cette aptitude, et quelques-uns à un très-haut degré, surtout entre les mains de l'artiste sensible. Par la même raison, une multitude d'instrumens qui ont chacun leur voix, et un accent qui leur est propre, employés tour à tour et à propos, combinés ensemble et se prêtant un secours mutuel, pourront exprimer les sentimens et les passions d'une manière assez vraie pour nous les faire reconnaître, et en même temps assez délicate pour nous laisser le mérite et le plaisir de les deviner. La musique instrumentale toute seule sera au moins une langue qui s'écrit sans voyelles, comme quelques langues orientales;

et si elle accompagne des paroles chantées, les voyelles sont mises.

Cette union de la déclamation naturelle et du chant, ne peut pas s'expliquer par des paroles; le compositeur, l'acteur même, ne sauraient définir en quoi elle consiste. Un sentiment sûr, mais caché, les guide, l'un à choisir des chants qui aient cette ressemblance avec les accens des passions, l'autre à les rendre avec sensibilité. Mais il est impossible de leur tracer la route qu'ils doivent tenir, et peut-être même de la reconnaître après qu'ils y ont passé. C'est l'art de ces hommes heureusement nés, sinon pour eux-mêmes, du moins pour nous, qui ont une douce portion de cette sensibilité qui manque à tant d'êtres mal organisés; c'est l'art des grands maîtres et des grands acteurs.

Outre les grands mouvemens des passions, la musique exprimera encore, par l'imitation de la déclamation naturelle, certains sentimens du cœur humain qui ne se produisent pas au dehors par des articulations si fortes et si bien déterminées, telles que la mélancolie, le désir, l'espérance, l'amour, la haine, le mépris, l'ironie, etc. Et son expression consistera encore à imiter la déclamation naturelle que reçoivent dans chaque langue les discours par lesquels ces

sentimens sont exprimés; elle imitera les accens de voix de la haine, du mépris, de la tendresse, comme ceux de la douleur; et les inflexions de voix de l'ironie, comme les cris du désespoir; elle peindra l'inquiétude de l'avare, sa démarche soupçonneuse et lente; l'humeur grondeuse du vieillard incommode; la pétulance et les emportemens du jeune homme; la naïveté de la jeune fille; les reproches de l'amant jaloux; la froideur simulée de l'amante; la bouderie qui laisse percer le sentiment; les caresses plus tendres du raccommodement, etc.; en un mot, elle sera comique avec autant de succès et de vérité que nous l'avons vue tragique, et peut-être que ce nouveau champ sera plus vaste et plus fécond pour elle que celui des grands sentimens et des grandes passions.

En fondant ainsi l'expression des passions par la musique, sur l'imitation de la déclamation naturelle, nous devons résoudre une objection qui se présente. Si la déclamation, nous dira-t-on, est arbitraire, si telle inflexion de la voix, si telle intonation aujourd'hui consacrées à exprimer un sentiment ont pu, chez une nation, ou au moins chez des nations différentes, être employées à exprimer un sentiment contraire ou au moins disparaté, que sera-ce que l'expression de la musique fondée

toute entière sur l'imitation de la déclamation naturelle et de l'accent de la langue parlée ?

1°. Je dirai qu'en supposant la déclamation arbitraire dans son origine, elle est tellement établie et consacrée par l'usage de toutes les langues et chez toutes les nations, que la musique peut la prendre pour modèle. Qu'elle ait pu être toute différente, c'est de quoi le compositeur ne doit pas se mettre en peine. Lorsqu'il imite les accens de la langue parlée, son expression est vraie, puisqu'elle a un modèle constant auquel on peut la comparer : elle est vraie, comme nous faisons tous les jours de bons raisonnemens d'après une supposition qui n'est pas un fait.

Quand la différence de la déclamation d'une même passion chez des nations différentes serait plus grande qu'elle ne l'est en effet dans chacune, la musique, copiant la déclamation nationale, aurait une expression très-vraie, puisqu'elle réveillerait toutes les idées et tous les sentimens qu'expriment et que réveillent dans chaque pays les mots et les discours accentués, auxquels sont attachés tels sentimens et telles idées.

2°. Il est faux que la déclamation que nous avons appelée naturelle, soit arbitraire : elle

dépend certainement de causes physiques dont les effets sont déterminés, au moins jusqu'à un certain point. Les passions sont les mêmes dans tous les hommes, et pour se produire au dehors, elles ne peuvent se servir que d'organes semblables, tels que la voix, le geste, etc. Cet organe lui-même, la passion qui s'en sert le modifie de la même manière, ou du moins d'une manière bien peu différente dans tous les hommes et chez toutes les nations.

La modification que prend l'organe étant elle-même l'ouvrage de la passion, ne peut pas ne lui être pas analogue. Il y a un rapport entre la douleur et la voix de la douleur, aussi peu arbitraire que celui qui se trouve entre la menace et le geste menaçant, entre la supplication et la posture suppliante.

Sans doute la déclamation chinoise, et, sans aller trop loin de nous, la déclamation anglaise ne sont pas les mêmes que la nôtre; mais la différence est légère : ni le Chinois ni l'Anglais n'expriment la douleur sombre par des cris perçans; leur voix ne s'élève pas pour peindre la tristesse, et leur déclamation n'est pas basse et traînante pour exprimer les mouvemens de la joie. On peut observer la même ressemblance entre la déclamation employée dans toutes les langues pour rendre ceux de nos sentimens qui

n'ont pas des accens aussi marqués que la douleur ou le désespoir, etc., comme la tendresse, le mépris, l'ironie. Enfin, la déclamation du même sentiment est partout renfermée dans une certaine latitude qu'elle ne passe point, et les accens et les sons et les diverses combinaisons des uns et des autres, contenus entre ces limites, sont les modèles que copie l'imitation musicale.

3°. Mais je vais plus loin, et je dis que l'emploi et la vérité de ce genre d'expression, qui a pour objet les passions et les sentimens du cœur humain, sont fondés, comme l'imitation des objets physiques, sur certains rapports et certaines analogies, que telles ou telles combinaisons des sons et des mouvemens ont avec les sentimens que la musique entreprend de peindre.

Les analogies que nous avons remarquées plus haut, entre les objets physiques et les moyens que la musique emploie, peuvent nous aider à concevoir celles dont il s'agit ici.

Il est bien difficile d'expliquer avec précision en quoi elles consistent; mais il suffit qu'elles soient réelles, et qu'on les reconnaisse dans les effets que la musique produit. J'en indiquerai ici quelques-unes qui autoriseront à en

supposer beaucoup d'autres que nous ne sommes pas en état d'indiquer.

Il y a un rapport entre les sons étouffés, et le serrement de cœur que les chagrins de l'âme ou le sentiment de la crainte nous font éprouver.

Il y a un rapport entre certains mouvemens dans la musique, et l'agitation intérieure que les passions causent; entre les mouvemens lents et l'abattement.

Il y a un rapport entre un mouvement modéré et cependant *andante*, et la sérénité de l'esprit; entre un mouvement vif et la gaieté; et, par la raison contraire, entre la lenteur du chant et la tristesse.

Il y a un rapport entre la marche d'un chant qui procède chromatiquement, et le sentiment de la douleur, même lorsqu'elle est muette.

Il y a un rapport entre le mode mineur et la mélancolie, et entre le mode majeur et la gaieté.

Il y a un rapport entre certains intervalles, tels que la tierce mineure, la sixte mineure en montant, la quarte et la fausse quinte en descendant, etc., et les sentimens doux; et entre les intervalles de tierce majeure, de quinte, de sixte en majeur en montant, et des sentimens plus fermes et plus décidés.

Les sons qui forment ces mêmes intervalles étant réunis, forment des harmonies qui ont des rapports, des analogies de même espèce, ou du moins des caractères très-différens selon la nature des intervalles, etc.

Je ne puis trop répéter que ces observations sont bien incomplètes; que quelques-unes peuvent manquer de justesse, ou demander des restrictions et des modifications; c'est aux artistes à les confirmer ou à les combattre; mais il suffit qu'elles aient un fond de vérité : or, c'est ce que je ne crois pas qu'on puisse contester. Je suis persuadé que tous les compositeurs se laissent conduire, peut-être sans s'en apercevoir eux-mêmes, par des rapports de cette espèce; ce qui suffit pour établir la vérité de l'observation générale, quelque jugement qu'on puisse porter de chacune en particulier.

Concluons que la musique peut imiter et peindre les objets physiques et leurs diverses actions, les passions, et même jusqu'à certains sentimens de l'âme, qui semblent se dérober davantage à l'imitation.

Il me reste à répondre à une objection générale qui tend à renverser les principes que je viens d'exposer, et qui, résolue une fois

d'une manière satisfaisante, les laissera plus solidement établis.

L'imitation à laquelle la musique travaille, lorsqu'elle entreprend de peindre ou les objets physiques ou les sentimens du cœur humain, est sans doute bien imparfaite; les bruits que rendent les objets physiques, leurs mouvemens et leurs effets, les cris même des passions et les accens de la langue parlée, toutes ces choses sont imitées par la musique, si vaguement, si légèrement, qu'on ne peut pas regarder son tableau comme ressemblant. Le chant d'une voix ou d'un violon, quelque délicat qu'il soit, ne ressemble point à celui d'un rossignol, ni la musique la plus bruyante à une bataille, ou à une tempête, ou à un torrent. Les accens mêmes des grandes passions, et à plus forte raison la déclamation naturelle de tous les autres sentimens, ne sont pas fidèlement rendus par les intervalles de la musique. Les accens de la langue parlée ne sont ni appréciables à l'oreille du compositeur, ni exécutables par la voix chantante ou par les instrumens; ils ne sont soumis à aucune mesure ni à aucune période; la mesure et la période ne peuvent se concilier, en aucun cas, avec l'agitation et le désordre des passions, ou avec le vague et la liberté des affections diverses du cœur humain;

avec tant de différences de l'original au prétendu tableau, que devient l'imitation, l'expression de la musique ?

Cette difficulté n'est fondée que sur une fausse idée qu'on se fait de ce que doit être l'imitation dans les arts : on y demande trop d'exactitude.

On conviendrait plus facilement que la musique exprime et imite les objets physiques et les passions du cœur humain, si l'on se persuadait que son imitation n'a besoin d'être ni complète, ni exacte, ni rigoureuse ; qu'elle doit même être imparfaite, et différente de la nature par quelque côté, sous peine de perdre une partie de ses droits sur notre âme, et le pouvoir de produire en nous les impressions qu'elle veut obtenir.

C'est ce que je vais tâcher d'expliquer ; et j'espère que ce que j'en dirai servira non-seulement à résoudre l'objection proposée, mais même à décider beaucoup d'autres questions agitées depuis long-temps sur la théorie des beaux-arts.

L'imitation dans tous les arts doit embellir la nature, c'est-à-dire, donner à l'âme plus de plaisir que la vérité même. Ce n'est pas la vérité, mais une ressemblance embellie que nous

demandons aux arts; c'est à nous donner mieux que la nature, que l'art s'engage en imitant.

Tous les arts font une espèce de pacte avec l'âme et les sens qu'ils affectent. Ce pacte consiste à demander des licences, et à promettre des plaisirs qu'ils ne donneraient pas sans ces licences heureuses.

La poésie demande à parler en vers, en images, et d'un ton plus élevé que la nature.

La peinture demande à hausser le ton de la couleur, à corriger ses modèles, à donner à ses imitations la noblesse, la grâce, l'élégance, la fraîcheur, en un mot, des beautés que les objets eux-mêmes n'ont pas. Il n'est pas jusqu'à l'art d'écrire qui ne connaisse et ne sache employer cette espèce de liberté; il s'écarte quelquefois de l'exactitude et de la vérité rigoureuse; il sacrifie la précision et la justesse aux images et à l'harmonie pour donner de plus grands plaisirs.

La musique prend des licences pareilles; elle demande à cadencer sa marche, à arrondir ses périodes, à soutenir, à fortifier la voix par l'accompagnement qui n'est certainement pas dans la nature. Cela, sans doute, altère la vérité de l'imitation, mais augmente en même temps sa beauté, et donne à la copie un charme que la nature a refusé à l'original.

Homère, le Guide, Pergolèse, font éprouver à l'âme des sentimens délicieux, que la nature seule n'aurait jamais fait naître ; ils sont cependant des modèles de l'art : l'art consiste donc à nous donner mieux que la nature.

On ne trouve pas dans la nature des airs mesurés, des chants suivis et périodiques, des accompagnemens subordonnés à ces chants ; mais on n'y trouve pas non plus les vers de Virgile, ni l'Apollon du Belvédère : l'art peut donc altérer la nature, ou du moins la parer pour l'embellir.

Rien ne ressemble tant au chant du rossignol, que les sons de ce petit chalumeau que les enfans remplissent d'eau, et que leur souffle fait gazouiller ; quel plaisir nous fait cette imitation? Aucun, ou tout au plus celui de la surprise ; mais qu'on entende une voix légère et une symphonie agréable qui expriment (moins fidèlement sans doute) le chant du même rossignol, l'oreille et l'âme sont dans le ravissement : c'est que les arts sont quelque chose de plus que l'imitation exacte de la nature.

Mais pourquoi me contenterais-je de comparer ici la musique imitant le chant du rossignol, à une autre imitation, quoique plus vraie que celle de la musique? J'oserai dire qu'elle l'emporte encore sur le modèle même de la nature,

et qu'on a un plaisir bien plus grand à entendre *Se perde l'ussignuolo, il caro amato bene*, etc., sur un chant delicieux, par une voix douce et légère, qu'à entendre tous les rossignols d'un bocage. Je sais bien que si une âme sensible, amoureuse surtout, écoute le rossignol par une belle nuit, dans le recueillement que donne l'entière solitude, dans le silence de la nature et l'éloignement de toutes les autres impressions, elle pourra éprouver des émotions plus fortes et plus profondes que celles que lui donnerait la musique la plus agréable ; mais c'est qu'alors une foule d'autres sentimens et de circonstances se réuniront pour produire des effets qu'on ne pourra plus attribuer au seul chant du rossignol.

Si l'on demande maintenant quels moyens l'art emploie pour embellir ainsi la nature, en se relâchant de la rigueur et de l'exactitude de l'imitation, j'en trouve plusieurs qui méritent d'être remarqués.

Le premier est le choix des traits. Il y a des momens où la nature toute simple a tout le charme que l'imitation peut avoir : alors ce que peut faire de mieux celle-ci, est d'être fidèle ; mais ces momens sont rares et courts : telle mère ou telle amante se plaint naturellement avec des sons de voix si tendres, que la mu-

sique pourrait être touchante en se contentant de saisir et de répéter ses plaintes; mais la nature n'est pas belle dans toutes les mères, et lors même qu'elle est belle, elle ne se soutient pas; sa beauté n'a quelquefois qu'un instant. La véritable Bérénice a dû laisser échapper des cris, et se laisser aller à des mouvemens désagréables à l'oreille et aux yeux. La musique, en choisissant les expressions les plus belles de la douleur, et en écartant toutes celles qui pourraient blesser les organes, embellira donc la nature et nous donnera des plaisirs plus grands.

Le second moyen que l'art emploie pour nous procurer plus de plaisir que la nature, en s'écartant de la vérité de l'imitation, est le droit qu'il se donne de présenter à la fois, dans un même objet, une multitude de traits agréables, de beautés éparses qui n'ont jamais été rassemblés. Chacun des traits de la Vénus de Médicis a existé séparément dans la nature; l'ensemble n'a jamais existé : de même, un bel air pathétique est la collection d'une multitude d'accens échappés à des âmes sensibles. Le sculpteur et le musicien réunissent ces traits dispersés, et nous donnent des plaisirs que la nature et la vérité ne nous auraient jamais donnés.

3°. Mais le plus grand des plaisirs que pro-

duit l'imitation moins rigoureuse de la vérité, est celui de la réflexion sur l'artifice ingénieux dont on s'est servi pour nous séduire ; plaisir confus, mais très-vif, sans lequel le plus grand charme de l'imitation est détruit, et qui disparaît dès que l'imitation est prise pour la vérité même, et que l'illusion est entière et complète.

Qu'on se représente la Vénus de Médicis peinte et colorée, et que les couleurs soient si vives que l'illusion devienne invincible ; cette belle figure ne fera plus le même plaisir à voir comme ouvrage de l'art : je dis *comme ouvrage de l'art*, car je ne doute pas qu'on ne ressentît un plaisir très-vif ; mais il serait d'une autre espèce dont nous ne parlons point ici.

Les capucins de Bologne, vis-à-vis Saint-Michel *in Bosco*, ont un saint François d'un artiste célèbre, qui est un très-beau morceau de sculpture colorié parfaitement ; on croit rencontrer un capucin, et l'on ne sait pas grand gré à l'artiste de l'illusion. Cette statue ne fait pas tant de plaisir à voir qu'un tableau sans relief, ou une statue à laquelle il manque le coloris.

Lorsque deux arts, comme la sculpture et la peinture, se réunissent et emploient chacun leurs moyens pour imiter la nature, c'est-à-

dire, un corps solide et des couleurs pour imiter un corps solide et coloré, le mérite de l'art diminue parce qu'il a employé trop de moyens, et des moyens trop puissans lorsqu'ils sont réunis ; et on ne voit plus l'imitation, par la raison même qu'elle est trop parfaite.

Il faut que, dans la statue, la beauté et la vérité de l'attitude, des contours, des draperies, de toute l'expression, combattent pour parler ainsi, la couleur morte du marbre et de la pierre ; que nous sachions gré à l'artiste de n'avoir pas voulu nous tromper tout-à-fait, et d'avoir réussi cependant à nous faire illusion jusqu'à un certain point, malgré la différence qu'il a laissé subsister entre son ouvrage et celui de la nature.

Quand je dis que l'illusion ne doit pas être entière, cela demande une explication ; car il paraît que lorsque nous avons sous les yeux un bel ouvrage de l'art, le moment où nous ressentons le plus de plaisir, est celui où l'illusion est la plus forte. Mérope ne nous émeut jamais plus que lorsque nous croyons voir une mère véritable prête à poignarder son fils, et nous ne sommes jamais plus touchés des beautés de Zaïre, que lorsque cette fiction intéressante prend à nos yeux tout l'air de la vérité.

Je crois qu'on peut expliquer cettte contra-

diction apparente en distinguant deux temps dans l'impression que font sur nous les ouvrages des arts : il faut qu'il y ait un moment où nous ignorions qu'on nous trompe, et un moment où nous sachions qu'on nous a trompés ; un moment où nous croyons voir la nature, et un autre où nous apercevions l'art qui fuit et se cache, mais qui, comme la bergère de Virgile,

Se cupit antè videri.

Ces momens doivent se succéder alternativement et à de petites distances ; car si, après m'avoir fait voir une imitation que j'aurai prise pour une réalité, et m'avoir laissé dans cette illusion pendant quelques heures, on m'apprend que ce n'est là qu'une imitation, c'est m'avertir trop tard, et on m'a trompé trop long-temps. C'est peut-être à cette alternative soutenue d'illusions et de *détrompemens* (je prie qu'on me pardonne ce mot, qui est le plus juste qu'on puisse employer) que nous sommes redevables des plus grands plaisirs que les arts nous procurent; elle met en action deux des plus grands ressorts de l'âme, la sensibilité et la sagacité, et, ce qu'il y a de plus intéressant à remarquer, elle les comprime alternativement, d'où résultent la variété et le contraste, source féconde de nos plaisirs.

Et il ne faut pas croire que l'illusion, ainsi interrompue, en soit moins forte et moins vive dans le moment où elle s'exerce. Je suis au contraire persuadé que, dans ce combat de la vérité contre elle, elle gagne de nouvelles forces pour subjuguer nos sens et notre imagination. Lorsqu'elle revient victorieuse, nous sommes d'intelligence avec elle, et nous volons au-devant de son joug. Nous nous prêtons à toutes les suppositions, nous écartons tout ce qui pourrait nous détromper et démentir des erreurs qui nous sont chères; et quoi de plus facile à l'art que de nous tromper, lorsque nous nous faisons ses complices? Notre sensibilité excitée, notre imagination exaltée par les beautés, les richesses et cette espèce de luxe de l'art, nous disposent à une illusion, qui, quoique de peu de durée, fait sur nous des impressions plus fortes qu'une imitation plus exacte avec laquelle l'illusion se soutiendrait plus long-temps.

Plutarque, au cinquième livre des propos de table, développe ces mêmes principes d'une manière si vraie, que je ne puis me refuser à le citer, et je transcrirai cet endroit de la traduction d'Amyot, quand ce ne serait que pour me délasser moi-même de ce que j'écris.

Il demande *pourquoi nous oyons et voyons volontiers ceux qui font les courroucés et fâ-*

chés, mais ceux qui le sont au vrai, non.

« C'est, dit-il, que nous aimons les choses ingénieuses et artificielles ; si on vient, ajoute-t-il, à présenter à un petit enfant du pain ou un petit chien, ou un petit bœuf faits de pâte, vous verrez qu'il s'en viendra courant à ce qui sera figuré. Semblablement aussi, si on lui offre de l'argent en masse, et une autre quelque petite bête formée d'argent, il prendra beaucoup plutôt cela où il verra qu'il y aura l'esprit de l'artifice mêlé parmi..... Celui qui se courrouce véritablement, ne montre que des passions communes et ordinaires ; mais à les représenter et contrefaire, il y a de la dextérité et de la subtilité d'esprit, qui le sait bien faire ; c'est pour cela que nous prenons plaisir à voir l'un, et déplaisir à regarder l'autre. Nous voyons avec ennui et tristesse ceux qui meurent ou qui sont malades, et au contraire nous prenons plaisir à voir et admirons un Philoctète peint en un tableau, et une Jocaste de bronze jetée en moule, etc.. : ès passe-temps de voir et ouïr, le plaisir n'est pas ni en la vue, ni en l'ouïe, mais en l'entendement.... ; car notre entendement se délecte de l'imitation comme d'une chose qui lui est propre, etc. »

J'ai dit que ce principe (que l'imitation ne doit pas être entière et parfaite) est commun

à tous les beaux-arts, et qu'on peut s'en servir utilement pour décider beaucoup de questions agitées depuis long-temps sur l'art dramatique, la poésie, l'éloquence, etc. Je me permettrai de l'appliquer ici à l'art dramatique seulement.

On dispute si les ouvrages dramatiques doivent être en vers ou en prose; si la tragédie doit être écrite en style qu'on appelle naturel; si la beauté même des vers de Racine ne nuit pas à la vraisemblance; si les événemens doivent être conduits exactement comme ils arrivent dans la nature; si l'on peut s'écarter des trois unités; si la déclamation doit être noble et soutenue, ou familière, etc.

Il nous semble que ceux qui veulent absolument que César et Agamemnon parlent en prose, qu'ils parlent du même style qu'un Grec ou un Romain parlait à son ami ou à sa femme dans sa maison; que ceux qui trouvent qu'Athalie et Clytemnestre doivent déclamer comme une bourgeoise, ou, si l'on veut, comme une reine a pu parler à sa fille ou à son mari dans sa chambre à coucher; que tous ceux, en un mot, qui ne reconnaissent pas une vraisemblance théâtrale tout-à-fait distincte de la vraisemblance réelle physique, de celle des événemens, s'égarent pour vouloir que l'imitation

soit trop parfaite, et telle qu'elle est incompatible avec le génie et les richesses des beaux-arts.

Au fond, qu'est-il besoin que l'imitation soit si exacte, si l'art lui-même sait nous rendre plus indulgens sur la vraisemblance, et si cette imitation plus libre, toute imparfaite qu'on la suppose, se rend elle-même vraisemblable? Or, c'est ce qui arrive en effet; ces accessoires qu'on regarde comme nous écartant de la nature, l'harmonie et la beauté des vers, la noblesse (je ne dis pas l'emphase) de la déclamation, en faisant sur nous des impressions vives, nous disposent assez fortement à l'illusion pour rendre inutile une imitation plus minutieuse, en même temps qu'ils nous donnent des plaisirs que l'imitation exacte ne nous donnerait pas.

On a joué long-temps à Naples des comédies où l'on copiait exactement la nature; le lieu de la scène n'était pas, comme nos théâtres, une décoration peinte, mais une ou deux maisons véritables, un jardin, une rue. Dans une de ces maisons dont on voit l'intérieur, un amant et sa maîtresse, un mari et sa femme, sont en conversation; un homme est malade dans son lit, tandis que sa fille, à un balcon, fait des signes à son *Sigisbée;* dix et douze personnes, et quelquefois trente et quarante, sont sur le théâtre

à la fois; les uns jouent, les autres causent; on y voit tout l'embarras d'un ménage : des laquais qui vont et viennent, un maître qui donne ses ordres, une personne attendue qui arrive en carrosse avec tous ses gens; on mange, on boit, etc. En un mot, ce n'est point une représentation, mais la chose même. Je sais que, sur cet exposé, quelques-uns de mes lecteurs, et peut-être plus d'un homme de lettres, pourront regretter ce genre de spectacle. On pourra m'opposer même la passion que les Napolitains ont montrée pour cette comédie; mais je dirai toujours que c'est là le spectacle d'un peuple encore dans l'enfance des beaux-arts, d'une nation qui a oublié Ménandre et Térence, et qui n'a jamais connu Racine et Molière. Ce sont les anciennes *Attellanes*; et les ramener parmi nous, ce serait réduire aux mets de l'âge d'or des gens accoutumés à faire bonne chère.

Comment a-t-on pu croire que l'art gagnait quelque chose à se confondre ainsi avec la nature, et à la copier servilement? c'était l'anéantir en voulant le perfectionner. Si je ne veux voir que ce qui se passe dans la rue et dans ma maison, je n'ai pas besoin d'aller au théâtre. On me dit que ce spectacle est si ressemblant qu'il est la chose même; mais c'est en cela qu'il

est vicieux, car ce n'est pas la chose même que je veux voir, c'est son imitation.

Revenons à la musique dont cette digression ne nous a pas véritablement éloignés, et concluons que, comme les autres beaux-arts, elle peut se contenter d'une imitation légère; que ce ne sera pas en elle faiblesse, mais délicatesse d'expression; que des analogies faibles seront pour elle des moyens d'imitation; que son imitation n'en sera pas moins vraie, et que ses portraits seront ressemblans, sinon par l'exactitude de chaque trait, au moins par le nombre des similitudes qu'elle aura su rassembler; et enfin que l'*imitation* et l'*expression* lui appartiennent peut-être à un aussi haut degré qu'aux autres arts qui ont sur nous un si grand empire, et qui jettent nos sens et notre imagination dans de si douces illusions.

MORELLET.

Lettre de M. Dandré, membre du corps électoral de Vaucluse, du 25 avril 1806.

C'est à vous, monsieur, que je veux me plaindre de vous-même. Vous avez jeté dans

les Archives littéraires (N°. XVII) quelques réflexions sur la musique. Sont-elles partout également claires, précises, rigoureusement vraies? Permettez-moi, pour l'amour de l'art, d'en causer un moment avec vous.

1°. La musique est une succession ou un ensemble de tons mesurés, etc.

Un récitatif n'est-il donc pas de la musique?

2°. La musique s'exécutant par le même organe que la langue parlée, devient elle-même une langue, etc.

Kreutzer et Viotti, lorsqu'ils font entendre une suite de sons mélodieux qui enchantent l'oreille, ne font-ils pas de la musique ? Cette musique qui porte l'agitation dans l'âme sensible qu'elle échauffe, n'est-elle pas une langue? Cette langue n'est-elle pas sans aucun intermédiaire entre elle et celui à qui elle s'adresse?

3°. Elle peindra les bruits et les sons par les sons les plus analogues, etc.

Les sons par les sons ! je vous laisse à vous, monsieur, le soin de relever cette expression vicieuse.

4°. La musique est plus que la langue parlée, l'ouvrage de l'art; elle est plus une langue de convention, etc.

Quel renversement il se fera dans mes idées,

avant qu'une assertion semblable puisse y germer !

5°. L'accompagnement n'est pas dans la nature, pas plus que les intervalles musicaux, le rithme, la versification, etc., etc.; mais ne voyez-vous pas que tout cela y est ?

6°. L'imitation doit donner à l'âme plus de plaisir que la vérité, etc.

Je suspends mon jugement. Tout ce que je sais en cet instant, c'est que l'une et l'autre ont, dans l'impression qu'elles donnent, une base commune. Vérité embellie, dit-on : très-faux. La vérité n'est belle que parce qu'elle est vraie.

7°. L'art peut altérer la nature, etc.; non, non, jamais; nature et vérité sont identiques.

8°. Les arts sont quelque chose de plus que l'imitation exacte de la nature, etc.

Il y a équivoque dans le mot exacte. Les arts ne sont pas quelque chose de plus que l'imitation exacte de la nature. Les arts ne peuvent pas lire hors de la nature, c'est toujours dans elle qu'il faut chercher le beau. Il faut le chercher avec choix; et dans ce sens, les arts sont en effet quelque chose de plus que l'imitation exacte de la nature.

Pardon, monsieur, ou plutôt je ne vous en demande pas. Vous ne vous tromperez point

au ton dogmatique que je prends. Je cherche par-dessus tout la vérité, parce que j'aime les arts. Je ne tiens nullement à mes opinions, je ne dois pas y tenir. En vous les transmettant, je vous en fais l'hommage.

Veuillez me croire, monsieur, etc.

Réponse à la lettre précédente.

Il y a quarante-cinq ans, monsieur, que les réflexions sur lesquelles vous m'envoyez des observations ont été écrites à Milan, à la fin d'un séjour d'une année en Italie, et après avoir entendu sur tous les grands théâtres les chefs-d'œuvres des grands maîtres. Je suis dans ma quatre-vingtième année, et les idées que j'ai tâché de rendre à cette époque sont un peu loin de moi. Je vais cependant tâcher de me les rappeler pour éclaircir vos doutes et résoudre vos objections, qui me paraissent assez généralement fondées sur la trop grande rigueur avec laquelle vous entendez les termes un peu vagues dont on est obligé de se servir en traitant de la théorie des beaux-arts. Je parcours légèrement vos remarques.

I. Non, monsieur, un récitatif n'est pas de la musique proprement dite. L'idée du chant

emporte avec elle celle de la mesure. Le récitatif n'a été originairement que de la langue parlée, remplissant les intervalles entre les airs mesurés, à peu près comme vous voyez ces deux choses mêlées dans nos opéras-comiques. Et quand on pourrait appeler le récitatif du nom de chant, ce ne serait que par opposition à la langue parlée et commune et en convenant qu'il n'est pas chant, comparé à un air mesuré avec la rigueur et l'exactitude que demandent les airs.

M. Vous ne voulez pas qu'on dise que la musique, s'exécutant par le même organe que la langue parlée, est une langue elle-même ; et votre raison est que le violon de Viotti produit aussi de la musique et parle une langue qu'une âme sensible entend. Mais, outre que vous ne pouvez nier qu'un air de Sarti ou de Jomelli sur des paroles de Métastase, est un langage plus clair, un langage plus proprement dit, qu'une sonate de Viotti, en disant que la musique mesurée, exécutée par la voix humaine est une langue, je n'ai pas nié que la musique instrumentale eût aussi son langage. Votre objection est donc tout-à-fait irréfléchie. Enfin, je ne puis comprendre comment en cherchant à magnifier l'énergie de la musique, vous pouvez trouver étrange que j'aie dit

de celle qui est jointe à des paroles, qu'elle est une langue, etc.

III. Vous trouvez inintelligible ce que j'ai dit, que la musique peint les bruits et les sons par les sons les plus analogues. Il vous eût suffi de considérer que, dans cette phrase, j'ai donné et pu donner aux mots *bruits* et *sons* deux sens différens. Les bruits et les sons rendus par les êtres animés ou inanimés de la nature, tels que les animaux, l'homme lui-même dans certaines circonstances, le tonnerre, les torrens, les vents, *qui peuvent être l'objet de l'imitation*, qui ne sont pas vraiment musicaux, qui n'ont pas leurs harmoniques; et les sons *à l'aide desquels on imite* ces bruits, et qui sont ceux de la musique tant vocale qu'instrumentale. Que trouvez-vous à cela de vicieux? Est-ce que vous pouvez nier que dans les beaux airs mis sur ces paroles : *dal torrente che rovina* et *destrier che all'armi usato*, les maîtres se sont proposé et sont venus à bout de peindre les ravages du torrent et l'impatience d'un cheval de bataille, animé par le son des instrumens guerriers?

IV. Vous ne voulez pas qu'on dise : *que la musique est l'ouvrage de l'art plus que la langue parlée, qu'elle est plus le résultat d'une convention.* Vous deviez voir d'abord que par

cela seul que la musique est postérieure à la langue parlée, elle est moins près de la nature, c'est-à-dire, de l'état premier et grossier de l'homme, que la langue parlée. Celle-ci est l'ouvrage des besoins les plus urgens; celle-là est le résultat plus tardif des progrès de l'homme. Elle est donc plus l'ouvrage de l'art, et moins celui de la nature. Il faudra en effet que vos idées *éprouvent quelque renversement*, pour vous faire admettre les miennes.

V. Voici pis encore. Vous trouvez mauvais que je dise que l'accompagnement, la versification, etc., ne sont pas dans la nature. Que croyez-vous donc que j'aie entendu là par le mot *nature*? Ai-je prétendu que l'accompagnement et la versification, dans un opéra de Métastase, étaient en contradiction avec la nature, étaient une violence qu'on lui fait. Si vous aviez entendu, ainsi qu'il fallait faire, le mot de *nature* comme je viens de l'expliquer, c'est-à-dire, comme l'état de l'homme avant l'invention et même avant un certain degré de perfectionnement dans les arts, vous m'auriez compris. Certes, je ne suis pas assez absurde pour nier qu'il y ait un sens dans lequel ces choses sont dans la nature, puisqu'elles sont le résultat des facultés naturelles de l'homme développées et perfectionnées. Mais lorsqu'on me représente Mérope

un poignard à la main près d'égorger son fils, et chantant des vers sur un air accompagné d'un nombreux orchestre, je demande en quel sens raisonnable on peut prétendre que tout cet appareil est rigoureusement dans la nature ; je demande si l'on osera dire que cette Mérope est dans la nature, de la même manière que la femme sauvage qui, croyant se venger du sauvage qui a tué son mari, lève le casse-tête sur son fils qu'elle va reconnaître un instant après.

VI. Vous contestez cette maxime, que *l'imitation des arts doit donner à l'âme plus de plaisir que la vérité.* Je vous ferai d'abord observer que c'est une autre espèce de plaisir ou plus généralement une autre espèce d'impression, puisque vous n'éprouveriez qu'une grande horreur au spectacle de la Mérope sauvage, tandis que la Mérope théâtrale peut vous donner un très-grand plaisir. Votre objection me fait voir aussi que vous n'avez pas lu mon papier avec assez d'attention ; vous y auriez démêlé cette vérité générale qui est commune à tous les arts d'imitation, que la nature toute seule ne présente, au moins le plus souvent, les objets qu'accompagnés de circonstances qui ne sont pas toutes agréables, convenables, bonnes à représenter, et que par là même, l'art qui

écarte ces circonstances donne plus de plaisir, un plaisir plus net, plus dégagé de toute impression fâcheuse. L'art donne aussi plus de plaisir que la nature, en ce sens que la seule imitation d'un objet qui ne fait par lui-même aucun plaisir, en donne un très-grand, par cela seul qu'il est bien imité. Certainement un capucin bien sale ne donne pas à ceux qui le rencontrent un grand plaisir, et un St.-François du Guide ou du Dominicain ravit le connaisseur.

VII et VIII. Oui, monsieur, *l'art est quelque chose de plus que l'imitation exacte et rigoureuse de la nature.* Il y ajoute, il en retranche, il l'embellit en assemblant les beautés éparses, en écartant les défauts dont la nature individuelle n'est jamais tout-à-fait exempte : il se plaît même, comme je l'ai expliqué dans les réflexions que vous combattez, il se plaît, dis-je, à se faire distinguer de la nature. Il n'est pas pour cela *hors de la nature*, opinion que vous semblez m'attribuer, ce qui décèle le paralogisme qui règne dans toute votre critique; car je n'ai point dit que l'art était *hors de la nature*, il est par-delà, il est enté sur la nature réelle, telle que nous la voyons, et nous donne celle que nous imaginons.

Je suis au reste, monsieur, très-flatté que ma

petite brochure ait attiré votre attention ; mes yeux, qui se fatiguent aisément, ne me permettent guère des discussions du genre de celle-ci. Je m'y suis laissé aller pour un amateur des arts, et pour vous donner une faible marque de la considération avec laquelle je suis, etc.

FIN DU TOME QUATRIÈME ET DERNIER.

TABLE

DES PIÈCES CONTENUES DANS LE TOME QUATRIÈME.

Pages.

Legs d'un père à ses filles. 1
De la conversation. 71
De l'esprit de contradiction. 131
Critique des réflexions précédentes par feu M. de Brienne. 165
Réponse aux réflexions précédentes. . . 173
Clémentiana. 175
Observations critiques sur le roman intitulé *Caleb*. 187
De Franconie et de Mariano. 210
Incertitude des jugemens humains. 214
Remarques philosophiques grammatico-morales sur la particule ON 219
Fragment d'un discours sur les opérations mécaniques de l'esprit, sur l'enthousiasme, l'origine et les progrès de la folie dans la Société, par le docteur Swift. 231
Essai d'une Cométologie nouvelle. 238
Essai sur les avantages de la médiocrité d'esprit et de talent 253